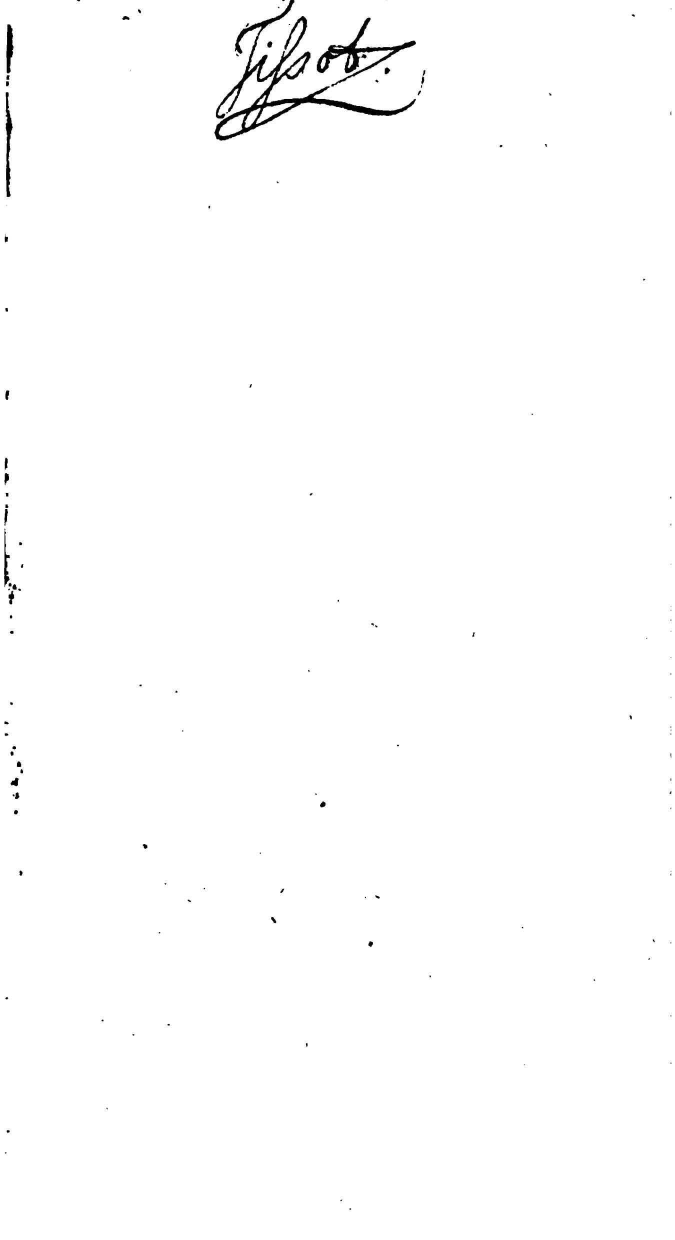





Tissot.

ŒUVRES DIVERSES.

ŒUVRES DIVERSES

DE MONSIEUR PELLISSON

DE L'ACADEMIE FRANÇOISE.

TOME PREMIER.

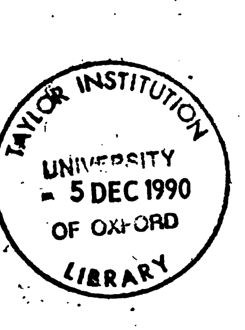


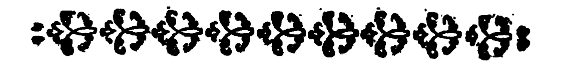
A PARIS,

Chez DIDOT, Quay des Augustins, près le Pont Saint Michel, à la Bible d'or.

M. DCC. XXXV.

Avec Approbation & Privilege du Roy.





APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, *Les Oeuvres diverſes de Monſieur Pelliſſon de l'Academie Françoiſe*; & je ne doute point que le Public ne les reçoive avec plaiſir. A Paris ce quatre Juillet mil ſept cent trente-quatre.

LANCELOT.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre: A nos amez & feaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé FRANÇOIS DIDOT, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il lui auroit été mis en main, *Les Amuſemens du Cœur & de l'Eſprit, Ouvrage Periodique, Oeuvres Diverſes du feu Sieur* PELISSON, *Oeuvres mêlées du C. de S.* ***, qu'il ſouhaiteroit faire imprimer & donner au Public, s'il Nous plaiſoit de lui accorder nos Lettres de Privilege ſur ce neceſſaires; offrant pour cet

effet de les faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modéle sous le contrescel des Présentes. A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes de faire imprimer lesdits Livres ci-dessus specifiez en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caracteres conformes à ladite feuille imprimée & attachée sous notredit contrescel, & de les vendre, faire vendre, & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de six années consécutives, à compter du jour de la date desdites Presentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance : Comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Livres ci-dessus specifiez, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & intérêts ; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des

Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de ces Livres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril 1725; & qu'avant que de les exposer en vente, les Manuscrits ou Imprimez qui auront servi de Copie à l'impression desdits Livres, seront remis dans le même état où les Approbations y auront été données ès mains de notre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur CHAUVELIN; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliotequе, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur CHAUVELIN; le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie desdites Présentes qui sera imprimée tout long au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amez & féaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'execution d'icelles, tous actes requis & necessaires, sans demander autre permission; & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires: CAR tel est notre plaisir. DONNÉ

à Versailles le seiziéme jour de Juillet, l'an de grace mil sept cent trente-quatre, & de notre Regne le dix-neuviéme. Par le ROY en son Conseil, SAINSON. Et scellé du grand Sceau de cire jaune.

Registré sur le Registre VIII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 735. Fol. 733. conformément aux anciens Reglemens confirmés par celui du 28 Fevrier 1723. A Paris le 17. Juillet 1734.

Signé, C. MARTIN, *Syndic.*

Faute à corriger dans ce Volume.

Page 71, v. 22. ficelle, *lisés* fidéle.

PREFACE



PREFACE
de l'Editeur.

'EMPRESSEMENT toujours nouveau avec lequel on demande les Ecrits de M. Pelliſſon, m'a perſuadé que le Public recevroit avec quelque ſatisfaction ſes Oeuvres diverſes.

C'eſt dans cette idée que j'ai parcouru tous les Recueils du temps; & que j'ai conſulté les perſonnes qui pouvoient ou m'indiquer de nouvelles ſources, ou éclairer mon choix. J'ai fait plus;

j'ai consulté les originaux mêmes.

M. l'Abbé du Terrail, entre les mains de qui ils avoient passé, (*a*) n'a pû voir d'un œil indifférent, qu'on en publiât tous les jours quelque partie sans son aveu ; il s'est déterminé à me les communiquer. Je les ai examinés avec soin ; j'ai comparé à ces originaux les piéces qui avoient déja paru, & j'en ai tiré pour l'impression celles qui restoient à paroitre.

Il étoit seulement à desirer que j'eusse pû rendre à l'Auteur le même tribut qu'il avoit payé dans une occasion toute semblable à un illustre Ami. (*b*) Mais heureusement il n'a pas besoin de mes éloges ; ceux qu'il a reçus pendant sa vie, & qui lui ont été continués depuis sa mort l'honorent assez, & suffisent au public.

(*a*) Après la mort de M. l'Abbé de S. Vivant neveu de M. l'Abbé de Ferriès, cousin germain de M. Pellisson.

(*b*) M. Sarasin.

Je me bornerai donc à rendre un compte ſimple & précis des Ouvrages que j'ai raſſemblés, & qui comprennent dans les trois claſſes où je les diſtribue, *les Poeſies, les Diſcours*, & *les Mémoires ou Productions*. Enſuite, pour faire connoître l'Auteur tout entier, je parlerai des Ouvrages qui n'ont pû entrer dans ce Recueil.

Je commence par les Poeſies que j'ai partagées en cinq Livres, ſuivant leur étendue, ou leur caractere.

POESIES.

La poeſie Dramatique eſt preſque la ſeule qui ſoit en honneur aujourd'hui. Les autres genres ſont entierement négligés, comme s'il n'y avoit des lauriers à cueillir que ſur la Scéne. Eſt-ce la faute des Poetes, ou celle des Lecteurs? Et le goût a-t-il chan-

gé seul, ou le changement des mœurs n'a-t-il point amené le changement du goût?

Nos Peres ont loué les Sarasins & les Pellissons, en même-temps qu'ils applaudissoient aux Corneilles, & aux Racines. Il suffisoit alors que l'imitation fût parfaite en son genre, pour être admiré à proportion de la noblesse, ou de la difficulté du genre même. Tous les Poetes qui ont honoré l'ancienne Rome, ne furent pas des Virgiles; cependant le tendre Tibulle, & l'ingénieux Ovide trouverent aussi des admirateurs: nouveau trait au parallele du siécle d'Auguste avec celui de LOUIS le Grand.

On devine sans peine à quoi aboutit ce préambule. M. Pellisson n'a guere laissé que de petits poemes, quoiqu'il se soit montré capable de la poesie Lyrique, & peut-être de l'Epopée; mais ces

petits poemes contribuerent à la haute réputation dont il jouit encore. On y admira sur-tout l'invention qui rend elle-même la poesie si admirable, & cette heureuse facilité qui caractérise les génies excellens.

Sans parler des poesies chrétiennes, dont presque tous les sujets lui sont propres, ou d'Eurimédon, poeme en cinq Chants, parce que j'en parlerai dans un article exprès : quoi de plus ingénieux & de plus nouveau que le *Caprice contre l'Estime* ? Dans l'âge d'or, l'amitié régnoit seule sur les cœurs ; l'Estime ne vit le jour que dans l'âge suivant. A son maintien honnête, à ses discours affectueux, à ses louanges, à ses égards, vous la prendriez pour l'amitié. Mais si la Calomnie vous déchire ; l'Estime, plutôt que de se tourmenter à vous défendre, parlera de vous comme la Calomnie. Si l'En-

vie vous pourſuit, & menace votre tête ; l'Eſtime demeurera tranquille ſans penſer à vous ſecourir. Si quelque maladie vous afflige, ſi vous y ſuccombez ; l'Eſtime n'en ſera point touchée : elle eſt fille de l'Indifférence. Où tend cette fiction ? A montrer combien il eſt imprudent de s'appuyer ſur l'eſtime des hommes. Mais outre ce but général, le Poete s'en eſt propoſé un particulier ; il a voulu inſpirer des ſentimens plus vifs, & donner en même temps des louanges plus délicates à la moderne Sapho (*a*). Toute la Cour vous eſtime ; mais qui pourroit ſouffrir de la voir ſéparer toujours par le plus étrange caprice ſes bienfaits de ſes louanges, lui dit-il ? puis il demande en finiſſant ſi elle ne répondra jamais que par de l'eſtime à toute ſa tendreſſe.

Quoi de plus nouveau encore

(*a*) Mademoiſelle de Scudery.

que cette ingénieuse *Requête* qu'il composa dans sa prison, & qu'il adresse aux *Seigneurs* de la postérité comme Juges des Rois? Si LOUIS (*a*) ne le rétablit quelque jour dans son premier état, il les supplie ces Juges équitables, d'effacer de la vie de ce Prince, pour le punir, une partie de ses exploits & de ses vertus; & de faire défense à tous Malherbes & Bertauts, à tous Marots & Voitures, à tous Sarasins & Pellissons, de rendre à l'avenir passé mille ans, aucun hommage à son grand nom.

Quoi de plus nouveau enfin, que le Dialogue d'Acante (*b*) & de la Fauvette; & que cet autre Dialogue, où il loue le même Prince avec tant de finesse sur ses conquêtes? Pour le suivre il implore le secours de Pégase. Pégase

(*a*) LOUIS XIV.
(*b*) M. Pellisson sous le nom d'Acante.

répond qu'il ne peut y suffire lui-même quoiqu'il ait suivi dans le cours de leurs exploits Achille, Alexandre & César. Mais Achille ne prenoit qu'une ville en dix ans; César s'amusoit quelquefois auprès de Cléopatre; Alexandre étoit plus vîte qu'un tonnerre; mais il s'enivroit, on pouvoit le rejoindre, quand on l'avoit perdu. Je t'entens, dit le Poete. Qui pourroit suivre un Roi que rien n'arrête, ni calme, ni orage, ni plaisirs, ni douleurs?

L'auteur qui étoit chargé d'écrire l'histoire du Roi, avoit obtenu la permission de le suivre dans ses campagnes. Un jour il manqua de voiture; & cette unique circonstance donne lieu à toute la fiction. Un pareil jeu d'esprit ne vaut-il pas un panégyrique dans les formes? Et n'est-ce pas là tirer sa matiere de son propre sein?

Pour la facilité, j'entens cette maniére d'écrire qui n'a rien que de libre & de naturel, elle n'éclata jamais plus que dans les Poesies de M. Pelliſſon. Si on excepte quelques inverſions qui ſentiroient plûtôt la négligence que l'étude, on n'apperçoit dans ſes vers ni contrainte, ni art. Les traits les plus heureux ne lui coutent aucun effort ; ils viennent comme s'offrir d'eux-mêmes à ſon pinceau : & de là ces graces qui nous plaiſent autant que la perfection, ſi elles ne ſont pas la perfection même.

Je n'attens pas que les ſectateurs du goût moderne ſoient de mon avis, eux qui n'eſtiment que ce qu'ils appellent des vers forts, des vers bien frapés, des vers qui renferment, pour ainſi dire, plus de penſées que de mots. Ils ignorent que ce qui eſt ſuffiſamment achevé dans ſon eſpéce, a toute

la force qui convient, & qu'en général un Ecrivain a de la force, lorsqu'il conçoit les choses telles qu'elles sont, & qu'il les peint de leurs véritables couleurs. Ils ne sentent pas que ces vers qu'ils nomment forts, le paroitroient souvent moins s'ils avoient plus de facilité; & qu'excepté le genre didactique, où pour exceller, il suffit de joindre à l'agrément la clarté & la précision: dans les autres genres, on ne peut réussir qu'en donnant aux réflexions ou aux sentimens, une certaine étendue.

Aussi qu'arrive-t-il? leurs poemes n'étant pour l'ordinaire qu'un tissu de Madrigaux ou d'Epigrammes, ils peuvent bien aller à l'esprit, mais ils ne remuent point le cœur, parce qu'il faut pour le toucher, lui présenter au moins des objets qui l'interessent. Et tandis que les ouvrages où régne la facilité ont toujours un nouvel

attrait, leurs compositions au contraire nous inquiétent, & nous fatiguent malgré nous. On diroit volontiers avec cet excellent Peintre de l'antiquité: voilà qui est beau ; c'est dommage que les graces y manquent, ces graces qui donnent un si grand prix à toutes les productions de l'art.

Mais il est temps de venir au détail des poesies qui composent ce Recueil.

Le premier Livre comprend les piéces qui ont pour objet la Religion ; elles sont au nombre de dix-sept ; il y a des Stances, des Odes, des Sonnets. On y voit par-tout de la noblesse, & de la dignité : témoin ces vers,

Par toi l'air est serein, & la terre féconde,
Grand Dieu ! c'est toi qui fais en dépit des hivers
Retourner sur ses pas la jeunesse du monde,
Et renaitre à nos yeux l'éclat de l'univers.

Et ces autres où, après avoir peint son propre cœur comme le champ

de bataille de deux puissans ennemis, il ajoute :

Il y va de mon bien, il y va de ta gloire,
Dompte par ton esprit mon esprit obstiné.
Ton triomphe est le mien ; je gagne en ta victoire.
Quand tu seras vainqueur, je serai couronné.

Quelle idée il donne ailleurs de la Toute-puissance, pour inspirer à l'Impie une terreur salutaire :

En quel lieu fuirez-vous ? où sera le refuge
Contre un si puissant Juge,
Si d'un juste courroux son cœur est enflammé ?
Quand sa main oublîroit l'usage de la foudre ;
Comme en un seul moment sa voix a tout formé,
Sa voix en un moment peut tout réduire en poudre.

Voilà des vers qui ont de la force, qui sont frapés, puisqu'il faut user de ce mot ; mais à la différence de ceux que j'ai blâmés, ils n'en sont ni moins harmonieux, ni moins faciles ; & voilà en même temps ce qui en fait la beauté.

Eurimédon, poeme en cinq chants, & d'environ quinze cens vers occupe le second Livre tout entier.

Quoi qu'il y ait de belles choses dans ce poeme, je suis bien éloigné de le donner pour un ouvrage où toutes les régles de l'art soient observées. Le zêle d'Editeur ne m'aveugle pas jusqu'à ce point. Mais quand on sçaura que l'Auteur étoit à la Bastille (*a*) lorsqu'il en forma le plan; qu'il y travailla dans le tems même qu'on l'interrogeoit; que son objet presqu'unique, étoit d'écarter les ennuis inséparables d'une rigoureuse prison; & que pour écrire il n'avoit de ressource que dans le plomb de ses vîtres, & le papier blanc qu'il arrachoit de ses livres: on sera peutêtre étonné

(*a*) Il fut arrêté au mois de Septembre 1661; parcequ'il avoit été attaché à M. Foucquet, en qualité de premier Commis. Il ne sortit de la Bastille que vers la fin de 1665, ou au commencement de 1666.

que, tout innocent qu'il étoit, il ait pû en de si tristes circonstances exécuter un pareil dessein.

C'est dans ce point de vue que tout Lecteur équitable doit se placer en lisant Eurimédon. Voici la fiction du Poete.

Près du Mont Pierie en Macedoine, est un Temple consacré à Diane, & servi par six jeunes filles du sang d'Endymion. Un serment inviolable les attache aux autels pour six années. Tous les ans elles se montrent, dans une chasse solemnelle, aux Rois qui viennent rechercher leur alliance; car les Rois seuls ont droit d'y prétendre. Chacun des Rois, selon qu'il est diversement frapé, présente aux Nymphes une rose nouvelle; & la sixiéme année au retour de la sixiéme chasse, les plus heureux obtiennent de Diane elle-même les six Nymphes.

En un jour semblable, Euri-

médon avoit vû Artelice. Deux fois il l'avoit honorée de la rose nouvelle, & deux ans ils avoient vêcu sans amour. Mais depuis deux ans ils se juroient une mutuelle ardeur, lorsque la Gréce entiére, dont ce jeune Conquerant avoit excité la jalousie, arme contre lui. Aussitôt Eurimédon quitte sa capitale, & va prendre congé d'Artelice. La Nymphe lui fait un présent qui leur sera funeste; c'est une magnifique écharpe, où sur un débris de casques & de lances paroissent les traits de l'Amour couronnés de roses.

Déja les deux armées sont dans les plaines de Pharsale, partagées en trois corps; & déja ceux d'Athénes & de Corinthe ont subi la loi d'Eurimédon, lorsqu'on vient l'avertir que ses Macédoniens qu'il avoit opposés aux Spartiates commencent à plier. Il vole où le péril l'appelle, & renverse

tout ce qui s'oppose à son passage.

Tandis qu'il respire, & que portant ses regards sur la brillante écharpe, il renvoye à Artelice l'honneur de la victoire, trois cens Spartiates raniment le combat. Il marche contr'eux avec trois cens des siens seulement, & jure de les immoler tous à la Princesse, quand Mars lui-même les défendroit.

Mars que l'écharpe avoit déja blessé s'irrite de ce discours: il appelle les Fureurs, la Discorde, le Desespoir, la Terreur, & les charge du soin de sa vengeance.

Cependant Eurimédon attaque les trois cens. Envain la Terreur s'offre à ses yeux; il pénétre les rangs: rien ne lui résiste; mais comme il est abandonné des siens, il tombe enfin couvert de blessures.

En sortant de Larisse, on rencontre un vieux château, dont

huit tours font un ovale imparfait ; & dans ces tours qui sont inégales, cent grilles forment cent noirs cachots. C'est là qu'Eurimédon, captif dans ses propres Etats, est conduit en triomphe : malheureux de n'y avoir pas même un serviteur fidéle, plus malheureux encore d'ignorer ce que pense Artelice ! Il étoit prêt de succomber, lorsqu'un billet de la Nymphe qui lui ordonne de vivre & de se souvenir qu'il est aimé, lui rend sa premiere vertu.

Du haut de l'Olympe, Jupiter voit l'invincible constance d'Eurimédon ; il l'admire, & la fait remarquer aux dieux qui se faisoient alors des miseres humaines un agréable spectacle. C'est moi, dit l'Amour, qui soutiens la vertu chancelante du Héros, quand Mars & la Fortune conspirent à l'accabler. Les dieux négligent ce discours ; l'Amour s'en offense,

& pour montrer ſon pouvoir, il fait qu'Amphianax brûle pour Artelice. En même temps, il ſéduit cent langues menſongeres qui publient le mariage de la Nymphe avec Amphianax. Un garde Numide trompé lui-même par ces bruits trompe Eurimédon; il lui annonce que le Roi de Corinthe eſt aimé d'Artelice, & que Diane qui conſent à leur Hymen a rendu ſon oracle avant le temps. Ce n'eſt pas tout, une ſi funeſte nouvelle lui eſt confirmée par un ſerviteur qu'il croit dans ſes intérêts.

Alors n'écoutant plus que ſon deſeſpoir, Eurimédon s'élance par une brêche. L'Amour ſurpris & touché tout à la fois le change, dans ſa chute, en une fleur, & lui donne le nom de Ciris, nom reſpecté à Sparte même.

On s'apperçoit aiſément que le Poete a dépeint ſes propres aventures, ſous le nom de ſon Héros.

Eurimédon irritant le dieu Mars par un diſcours téméraire, puis vaincu & mené en triomphe dans les Tours de Lariſſe; c'eſt l'Auteur envelopé dans la diſgrace du Surintendant, & conduit à la Baſtille. Amphianax qui brule pour Artelice, c'eſt M. Conrart (*a*). Artelice eſt Mademoiſelle de Scudery. Et ces mots ſi conſolans; » Vivez, cher Prince, & ſçachez » qu'on vous aime, » mais qui ne lui viennent que par les détours d'un ſentier inconnu, rappellent

(*a*) » M. Pelliſſon donna de la jalouſie à » M. Conrart, au ſujet de Mademoiſelle de » Scudery, qui m'avoua elle-même, en lui » parlant un jour de leur meſintelligence, que » ç'en étoit la véritable cauſe. Elle ne pût s'em- » pêcher de déclarer à M. Pelliſſon la paſſion » qu'elle avoit pour lui, par ces vers qu'elle fit » ſur le champ. » C'eſt M. Menage qui parle dans le Menagiana, *Tom. II. pag.* 331.

Enfin, Acante, il faut ſe rendre.
Votre eſprit a charmé le mien.
Je vous fais citoien de Tendre;
Mais de grace n'en dites rien.

à l'eſprit un artifice de la généreuſe Amie que je viens de nommer. (*a*)

L'Auteur, à l'exemple de Virgile, voulut bruler ſon poeme. M. Boſſuet lui en déroba une copie; & cet illuſtre Prélat qui nous a laiſſé des écrits ſi admirables, ne dédaignoit pas de lire quelquefois Eurimédon. (*b*)

J'avoue que ce poeme n'eſt pas ſans défaut du côté de la conſtitution; mais qui peut nier, que dans le détail il ne renferme de grandes beautés?

Comment eſt dévelopé le ca-

(*a*) Dans la penſée que M. Pelliſſon demanderoit un Ramoneur, parce que ſes yeux foibles & malades ne pouvoient ſoutenir la fumée, Mademoiſelle de Scudery tenta cette voye pour lui écrire; & ſa lettre, malgré les barriéres & les verroux lui fut heureuſement rendue: tant la ſincére amitié eſt ingénieuſe! *Extrait d'un Mémoire trouvé dans les papiers de M. Pelliſſon.*

(*b*) Il le liſoit tous les ans, s'il faut ajouter foi au Mémoire que je viens de citer.

ractére du Héros également sensible à l'amour & à la gloire ? On vient avertir Eurimédon, que trois cens Spartiates veulent mourir, ou triompher ;

Mourir, ou triompher ? Adorable Artelice,
Dit-il, je vous le dois ce sanglant sacrifice;
Le ciel me le fournit. Je vous l'avois promis.
Je vais vous immoler ces trois cens ennemis.
Quand Mars les défendroit, ces vaillans téméraires,
Ils mourront, ou seront vos captifs volontaires.
Tant de morts pour la gloire ! & pas un seul pour vous !
J'en rougis ; & mon bras à honte de ses coups.

Quoi de plus heureux pour la grandeur & pour la justesse des images, que cet endroit où le même Eurimédon est peint renversant le brave Alcidas, puis tombant lui-même couvert de blessures !

Telle dans un Palais la bombe renfermée
Remplit tout de terreur, de flamme & de fumée,

Brise, fracasse, abat, & de chaque côté
D'un obstacle nouveau voit son cours limité,
Puis tout-à-coup de feux & de poudre épuisée,
Par un dernier effort en éclats divisée,
Tombe sans mouvement; sans force, sans ardeur;
Et laisse les enfans mesurer sa grandeur.
Tel, &c.

Avec quel art est relevée ensuite la fermeté du Héros? C'étoit peu que le Poete l'eût représenté défiant le destin; il feint que Jupiter lui-même est étonné de sa constance, & que la faisant remarquer aux dieux, il leur dit:

Oui, j'ose l'avouer, au milieu de ses chaines,
Je crains que nos plaisirs ne vaillent pas ses peines;
Et je n'aurois point eu de plus grands sentimens,
Si le ciel fût tombé sous l'effort des Géans.

De quelle maniére est traitée dans les vers suivans la situation d'un Amant qui croit sa flamme trahie:

Et qui ne seroit attendri par des plaintes si touchantes & si naturelles ?

Tu le vois, Titarese ? Et ton lâche murmure
N'implore point les dieux pour venger ce parjure !
Et ton onde infidele écoute tous les jours
De ces nouveaux Amans les perfides discours !
Et tes flots qui devoient d'une soudaine course,
Quand elle changeroit, remonter vers leur source,
Coulent encor de même, & ne sont point allés
Représenter au Styx les sermens violés !

Si quelqu'un s'imaginoit que c'est ici une simple copie, ou une imitation de M. Quinault, il ne feroit pas attention que son premier Opéra parut seulement en 1672, & que par là même il doit être postérieur de quelques années au poeme d'Eurimédon, qui fut composé comme je l'ai dit, à la Bastille, & fini avant 1665.

J'ai placé dans le troisiéme

Livre les Poesies Morales. A la tête de ces poesies, est une Epître à M. Conrart, sur la folie des hommes, qui vivent presque tous misérables victimes de la gloire, ou de l'avarice ; puis vient un poeme où sont frondés ces prétendus sentimens, qu'on appelle estime, & qui ne produisent jamais d'autres fruits que de vains discours. Et ce poeme est suivi de quelques Stances sur le Ver à soye, & de trois Sonnets en particulier qui n'avoient point encore paru.

Le quatriéme Livre contient les poesies galantes, qui étoient répandues en différens Recueils. M. Pellisson en avoit sans doute composé un plus grand nombre ; mais depuis qu'il se fut livré à des études plus sérieuses, il méprisa & les poesies de ce caractére, & leur genre même où il avoit excellé autant par la délicatesse

des ſentimens, que par la ſageſſe & la facilité de l'expreſſion.

Je ne parlerai point en détail de toutes ces Poeſies, ni de celles que j'ai raſſemblées dans le cinquiéme livre ſous le titre de Poeſies diverſes.

Que dirois-je qui ne fût ſuperflu, & de cette Idylle qui a toujours paſſé pour un chef-d'œuvre en ſon genre (*a*) & de cette Imitation de Catulle, où les graces de l'Original ſont rendues, ſi elles ne ſont pas ſurpaſſées (*b*); & de ces Dialogues dont la fiction n'eſt pas moins ingénieuſe, que le tour en eſt délicat (*c*)?

Je parlerai ſeulement d'une

(*a*) La grotte de Verſailles.

(*b*) Imitation du petit Poeme qui commence par ces mots : *Vivamus mea Leſbia.* Elle fut lue dans l'Académie Françoiſe en préſence de Chriſtine Reine de Suéde.

(*c*) Dialogues d'Acante & de la Fauvette, d'Acante & de Pégaſe, de la Tourterelle & du paſſant, &c.

Elégie composée à la Bastille. Un Ministre dont le nom ne mourra jamais, se crut désigné dans cette Elégie par *les Fourmis qu'adorent les Indiens, & qui n'entassent les trésors, que pour en dérober l'usage aux Indiens même*. Il s'offença du trait dont il se faisoit l'application; & depuis il fut aussi opposé à M. Pellisson, qu'il avoit paru d'abord lui être favorable (*a*). Madame Pellisson s'apperçut bientôt qu'il avoit changé, lorsque demandant que son fils pût avoir de l'encre & du papier, ce Ministre lui répondit: *Hé, Madame il n'écrit que trop*, faisant allusion à l'Elégie dont je parle; & peutêtre à des ouvrages plus sérieux qu'il composoit dans sa prison; car on eût dit que la Bastille étoit deve-

(*a*) Ainsi M. de Larrey étoit mal informé, lorsqu'il a dit dans son Histoire de LOUIS XIV. sous l'année 1661, que ce Ministre n'avoit rien oublié pour s'attacher M. Pellisson. *Mémoire cité.*

nue pour lui ſeul une douce & aimable ſolitude (a).

DISCOURS.

On trouvera dans les ouvrages que j'ai recueillis ſous ce titre général, des modéles pour l'Eloquence de pur appareil, & pour celle qui eſt propre aux affaires. Les diſcours prononcés en différentes occaſions ſerviront pour le premier genre ; & les défenſes de M. Foucquet pour le ſecond.

Les diſcours ſont remplis de penſées brillantes, & de tours agréables. Les défenſes vont moins à fraper l'eſprit par les ornemens, qu'à le convaincre par la raiſon ; mais & dans les diſcours, & dans les défenſes régnent également la bienſéance & la vérité. Loin de vouloir impoſer par la pompe des

(a) M. de Fénelon, depuis Archevêque de Cambray, dans ſon Diſcours à l'Académie.

mots, qui n'est au fonds que pure déclamation ; ou par cette licence d'expression qui corromt aujourd'hui notre éloquence : M. Pellisson ne s'attache aux paroles que pour exprimer les pensées ; il n'employe que les termes qui sont dans l'usage ordinaire ; & de l'union qu'il en fait résultent toujours des images naturelles.

Le premier discours fut prononcé dans l'Académie Françoise par M. Pellisson, lorsqu'il y entra pour la premiére fois en qualité de surnuméraire (a). On sçait que pour avoir composé l'Histoire de cette Académie, sous le titre de *Relation*, il fut nommé à la premiére place qui vaqueroit, & qu'en attendant, on lui permit d'assister aux assemblées, avec cette clause singuliére » que la » même grace ne pourroit plus

(a) 30 Decembre 1652.

être faite à personne, pour quelque considération que ce fût. «

Le second discours est un nouveau remerciment à la même Académie, comme pour une seconde réception (a). Et ce discours est suivi d'un compliment à M. le Chancelier Seguier, à qui les Sceaux venoient d'être rendus (b).

Le quatriéme & le cinquiéme discours furent composés à la Bastille pour la défense de M. Foucquet (c). Dès qu'ils parurent, on devina bientôt que M. Pellisson en étoit l'Auteur. Tout conspiroit à le déceler, la science du Droit & des Finances qui éclate partout dans ces discours; mais plus encore cette facilité, cette insinuation, ces tours ingénieux qui lui

(a) 17 Novembre 1653.
(b) 6 Janvier 1656.
(c) En 1661.

étoient propres (*a*), & qui paroissoient moins en lui un effet de l'art, ou même un fruit de ses études, qu'un don de la nature (*b*).

On diroit qu'en répondant dans le second discours à ceux qui pour affoiblir le premier, feignoient de ne le trouver qu'éloquent, il se soit peint lui-même, sans le vouloir. Après avoir dit qu'il seroit trop heureux d'acquerir avec si peu de talens & de mérite, un titre aussi précieux, aussi rare que celui d'éloquent, il fait de l'Eloquence une peinture achevée, il parle en maître des effets de l'art, & par la maniere dont il s'exprime, il devient lui-même un modéle. C'est en ces termes bien remarquables qu'il continue:

(*a*) M. de Fénelon depuis Archevêque de Cambray dans son discours à l'Académie.

(*b*) C'est ce que Quintilien a dit quelque part de Cicéron.

« Qu'ils ſçachent donc ces mau-
« vais Juges de la ſolidité & de
« l'éloquence, qu'ils ne connoiſ-
« ſent ni l'une ni l'autre, quand
« par une conſéquence ridicule ils
« veulent faire paſſer pour incom-
« patibles & ſéparer ſi cruelle-
« ment deux choſes que le ciel &
« que la nature ont jointes en-
« ſemble : qu'on ne touche preſ-
« que point ſans inſtruire ; que
« l'éloquence n'eſt elle-même
« qu'une forte & ſolide raiſon
« tellement accommodée au ſens
« général & aux divers goûts des
« hommes, qu'elle entre dans les
« eſprits, malgré qu'on en ait. En
« vain vous lui fermeriez une por-
« te, elle s'en ouvre cent à la fois;
« & ſe montrant premiérement
« claire, nette & ſimple à la par-
« tie ſupérieure & intelligente de
« l'ame, elle ne ceſſe point qu'elle
« n'ait enfin pénétré toutes les
« autres, ſous toutes les formes &

» les figures diverſes dont elle a
» beſoin ; rempli l'homme tout
» entier ; excité en lui ce degré
» de chaleur que la paſſion ajoute
» au jugement, & ſans lequel il
» ne réſout, ni s'exécute preſque
» rien au monde. Mais de pen-
» ſer qu'elle puiſſe ſubſiſter ja-
» mais ſéparée de cette ſolidité,
» qui eſt ſon ame, ſa vie, ſon
» fondement : je croirois plû-
» tôt que ſans magie on bâtiroit
» un palais en l'air ; on feroit
» marcher & reſpirer une peintu-
» re ; on guériroit un grand mal
» avec des paroles, qui quelque
» choiſies, quelque nobles, quel-
» que riches qu'elles ſoient : en
» quelque belle cadence qu'on les
» puiſſe faire tomber : ſans cet eſ-
» prit intérieur de la raiſon ne
» ſont qu'un vain bruit, que des
» impertinences harmonieuſes,
» capables peutêtre d'éblouir &
» pour un moment le peuple,

quand elles ſont ſoutenues des «
charmes de l'action, de la voix, «
du geſte, des regards, & des «
mouvemens du viſage: mais in- «
capables d'impoſer au public «
dans une froide & ſimple lecture. «

Voilà en effet quelle eſt la véritable éloquence. Telle nous l'ont laiſſée les Demoſthénes, les Cicérons, les Boſſuets, les Bourdaloues, chacun dans le caractere qu'ils s'étoient formés; & telle on la trouvera dans les défenſes de M. Foucquet.

Le Roi * lut ces mêmes défenſes; il admira les talens, la fermeté, la reconnoiſſance de M. Pelliſſon. Il en fut touché; mais il fut émû ſur-tout à ce bel endroit où en s'adreſſant au Roi lui-même, M. P. dit: » il n'eſt pas «
juſqu'aux loix, Sire, qui toutes «
inſenſibles, toutes inexorables «
qu'elles ſont de leur nature, ne «

* LOUIS XIV.

» se réjouissent, lorsque ne pou-
» vant se fléchir elles-mêmes,
» elles se laissent fléchir par une
» main toute puissante, telle que
» la main de Votre Majesté, en
» faveur des hommes dont elles
» cherchent toujours le salut, lors
» même qu'elles semblent de-
» mander leur ruine. Le plus
» sage, le plus juste même des Rois
» crie encore à V. M. comme à
» tous les Rois de la terre: *ne*
» *soyez point si justes*... Si la clé-
» mence n'offre pas un Temple à
» V. M. elle lui promet du moins
» l'empire des cœurs, où Dieu
» même desire de régner, & en
» fait toute sa gloire... Courez
» hardiment, Sire, dans une si
» belle carriére, vous n'y trouve-
» rez que des Rois, comme Ale-
» xandre le souhaitoit, quand on
» lui parla de courir aux jeux
» Olympiques... S'il y a tant de
» loix de justice; il y a du moins

pour V. M. une ſainte Loi de «
clémence qu'elle ne peut vio- «
ler, parce qu'elle l'a faite elle- «
même, comme le Jupiter des «
Fables faiſoit la deſtinée, com «
me le vrai Jupiter fit les loix in- «
variables du monde, je veux «
dire en la prononçant... «

Quelles peintures fait enſuite l'Orateur! Que de vie & de mouvement dans cet endroit où il rappelle au Roi les paroles qu'il proféra dans la cérémonie de ſon Sacre:

En cet heureux jour qui ache- «
va de nous donner un grand «
Roi... En ce jour, Sire, avant «
que V. M. reçût l'onction divi- «
ne... avant qu'elle eût pris de «
l'Autel, c'eſt-à-dire de la propre «
main de Dieu, cette Couronne, «
ce Sceptre, cette main de Juſ- «
tice, & cet anneau qui faiſoit «
l'indiſſoluble mariage de V. M. «
& de ſon Royaume... nous «

» vîmes, nous entendîmes V. M.
» environnée des Pairs & des pre-
» mieres dignités de l'Etat, au
» milieu des prieres, entre les bé-
» nédictions & les cantiques, à la
» face des Autels, proférer de sa
» bouche sacrée ces belles & ma-
» gnifiques paroles, dignes d'être
» gravées sur le bronze, mais plus
» encore dans le cœur d'un si
» grand Roi: Je jure & je promets
» de garder & faire garder l'é-
» quité & miséricorde en tous ju-
» gemens, afin que Dieu clément
» & miséricordieux, répande sur
» moi & sur vous sa miséricorde.

J'ai déja dit que les défenses furent composées à la Bastille; mais je ne dois pas omettre ici comment elles passerent dans le Public, malgré toutes les barrieres qui sembloient devoir l'empêcher.

Un Gascon très spirituel avoit été au service de M. Pellisson. Il

sçavoit par expérience combien cet ancien maître étoit libéral. Dès qu'il le sçut arrêté, il vint offrir ses services à Madame Pellisson, qui dans une occasion si triste avoit rassemblé ses meilleurs amis pour délibérer sur le parti qu'il y avoit à prendre. On fut d'avis d'accepter les offres du Gascon. On commença par le charger d'une lettre pour le Surintendant qu'on amenoit alors de Nantes à Paris. Non seulement il rendit la lettre, mais il prit encore la réponse (a). Puis il s'enrôla sous

(a) Voici le stratagême dont il usa. Il entra en qualité de Cuisinier dans une des Hotelleries où M. Foucquet devoit loger. Le soir en le servant il fit un faux pas, & répandit à dessein le potage qu'il tenoit dans ses mains sur un des Gardes. Tandis que celui ci murmuroit, & que les autres Gardes avoient les yeux attachés sur lui, le Gascon fit entendre par un coup d'œil au Surintendant que le faux pas couvroit quelque mystere. M. Foucquet feignit un besoin. Le faux Cuisinier prit un flambeau pour conduire ce Ministre, laissa près du flambeau la lettre, du papier, une écritoire, & vint ensuite chercher la réponse.

prétexte de servir à la Bastille, mais en effet pour donner cette réponse à M. Pellisson, qui par son moyen entretint au dehors, & sur-tout avec Mademoiselle de Scudery des liaisons si cachées, qu'elles ne furent jamais découvertes (*a*).

Après les défenses de M. Foucquet, j'ai placé, en suivant l'ordre des temps, un Eloge d'Anne d'Autriche qui contient en peu de lignes tous les traits de sa vie; puis ce Panégyrique célébre que M. Pellisson prononça dans l'Académie Françoise, à l'honneur de LOUIS XIV (*b*), & qui a été traduit en Latin par M. Dou-

(*a*) M. l'Abbé d'Olivet raconte autrement ce fait dans sa continuation de l'histoire de l'Académie Françoise, mais j'ai suivi le mémoire que j'ai trouvé dans les papiers de l'Auteur.

(*b*) Trois Fevrier 1671, jour auquel fut reçu M. de Chanvalon Archevêque de Rouen, & nommé à l'Archevêché de Paris, & non pas M. Talon, comme l'a écrit l'Auteur des Mé-

jar, en Italien & en Espagnol par M. l'Abbé Regnier, en Anglois par un Anonyme, & même en Arabe par un Patriarche du Mont-Liban (*a*).

J'ai entendu quelquefois reprocher à ce Panégyrique l'excès des figures & sur-tout des hyperboles. Mon dessein n'est pas de justifier la mémoire du Héros; elle n'a pas besoin d'apologie. Mais, pour ne parler que de l'Orateur: quel genre d'éloquence comporte les figures brillantes, si ce n'est le Panégyrique? Où faut-il déployer les richesses & la pompe de l'art, si on les tient comme

moires du temps, traduits de l'Anglois, imprimés en 1702 à Amsterdam. Il n'est pas surprenant que l'Auteur de ces Mémoires qui étoit un réfugié ait trouvé *des hyperboles, des éloges outrés, des louanges blasphématoires* dans le Panégyrique de LOUIS XIV. C'est un Déclamateur, & non pas un Historien. Aussi n'est-ce point lui que j'ai eu en vûe dans ce qui suit.

(*a*) On conserve à la Bibliothéque du Roi, l'original de cette traduction.

en réserve, lorsqu'il s'agit de louer? Aimeroit-on mieux que M. Pellisson eût donné de simples annales, sous prétexte que les faits louent les Héros? Mais il sçavoit trop qu'on attendoit de lui un discours éloquent, & qu'il devoit faire, dans les circonstances où il se trouvoit, le personnage d'Orateur. Il l'a fait; & s'il a employé des figures brillantes, sa pratique est justifiée par l'exemple des plus grands orateurs qui dans le même genre se sont permis des figures encore plus hardies.

Le Panégyrique dont je viens de parler, est suivi d'une harangue (*a*) au Roi sur les événemens glorieux de l'année de 1675; & des trois éloges du même Prince qui terminent les trois premiers volumes

(*a*) Cette Harangue fut prononcée le 25 Juillet, après le retour de Louis XIV. qui venoit de prendre Condé, Bouchain, &c. M. Pellisson portoit la parole pour l'Académie Françoise dont il étoit alors Directeur.

volumes de l'ouvrage sur les différends de la Religion.

La Harangue & les Eloges furent extrêmement applaudis: mais ce qu'il y eut de singulier par rapport aux derniers, c'est qu'ils exciterent une dispute qui tourna toute entiére à la gloire de M. Pellisson: puisqu'il s'agissoit uniquement entre les différens Ecrivains qui prirent parti dans la querelle, de justifier leur décision, ou plûtôt la préférence qu'ils donnoient chacun suivant leur goût particulier, à l'un des trois éloges. Au reste, si on ne les avoit déja plus d'une fois imprimés séparément, peut-être n'aurois-je pas osé les détacher de l'ouvrage où l'Auteur les avoit insérés.

La partie dont je rens compte est terminée par le discours sur les œuvres de M. Sarasin, discours qui a toujours passé pour

La premiére regarde la sécularisation de ce Prieuré, auquel M. Pellisson n'avoit alors aucun intérêt, ne pouvant prévoir qu'il tomberoit entre ses mains, comme il arriva depuis.

Les Religieux produisoient des Lettres de sécularisation. Et M. Pellisson se propose de montrer par une connoissance sommaire prise de la datte & du contenu de ces lettres, qu'elles sont attentatoires, surprises, nulles, & de nul effet.

Ensuite, pour établir le droit sous lequel nous vivons à cet égard, il entre dans le détail de toutes les conditions qui doivent se réunir, pour opérer une légitime sécularisation.

C'est comme le dernier & le plus grand effort de la souveraine puissance Ecclésiastique & civile, sur-tout lorsqu'il faut relever une Communauté nombreu-

ſe des voeux ſolemnellement faits & prononcés devant Dieu ; & changer l'état d'une maiſon Religieuſe, contre tout ce que ſes fondateurs en ont ordonné, & qui a été exécuté durant pluſieurs ſiécles.

Il ne ſuffit pas que des Réligieux le deſirent par un eſprit de libertinage ; il faut qu'il y ait eu dans leur Communauté un temps preſque immémorial de relâchement ; qu'on ait eſſayé d'y remédier par toute ſorte de voyes, ſurtout par l'autorité naturelle du Supérieur. Il faut, s'il y a dans le même Ordre des Religieux plus réformés, qu'on les introduiſe dans cette maiſon pour réformer le reſte ; que s'il n'y en a point, on y en introduiſe d'une autre Congrégation ; ſi cela eſt impoſſible ,ou inutile, s'il ſe joint au ſpirituel des difficultés inſurmontables au temporel : il faut

que les Religieux s'adressent à leurs Supérieurs, qu'ils obtiennent leur consentement à la sécularisation avec celui du Supérieur immédiat; que sur ces consentemens, & sur les faits exposés, le Roi demande la sécularisation au Pape; que le Pape donne des Commissaires sur les lieux pour informer de la vérité de ces faits; que suffisamment instruit il accorde ses Bulles; que ces Bulles soient encore fulminées & exécutées en connoissance de cause par celui à qui elles sont adressées, avec le Supérieur majeur, le Supérieur immédiat, & toutes les parties intéressées. Quand tout cela est fait d'un consentement unanime, & non pas auparavant, le Roi, pour le confirmer, donne ses Lettres Patentes, & les fait registrer, en connoissance de cause encore, dans les compagnies qui ont droit d'en connoître, ap-

pellés tous ceux qui ont droit d'y acquiescer, ou de s'y opposer.

La seconde partie regarde le réglement de Juges sur la question du Possessoire; & la troisiéme contient tout ce qui a été fait devant les Commissaires arbitres sur le fonds, ou la maintenue.

M. Pellisson, dans un Avertissement qu'il fit exprès, répond à ceux qui l'accusoient d'avoir soutenu son droit avec trop de chaleur, & rappelle tous les moyens qu'il avoit inutilement employés pour gagner sur M. d'Auch * qu'il voulût bien étouffer une semblable affaire.

C'est comme Administrateur de l'Abbaye de Cluny que M. Pellisson étoit intervenu, à la réquisition du Chapitre général, dans l'affaire de la sécularisation.

Mais outre cet Econômat, & ceux de Saint Germain des Prez,

* M. de la Motte-Houdancourt.

de Saint Denys, & du Tiers de la Régale temporelle affecté à la subsistance des nouveaux Convertis, il obtint encore l'administration, & même le don des revenus temporels qui dépendoient des bénéfices situés en Franche-Comté, & possédés par des sujets du Roi d'Espagne. *

On conçoit aisément que ces différens emplois lui attirerent des affaires considérables, & que joignant, comme il faisoit, le zèle à l'habileté, il n'emprunta point de plume étrangere pour ses productions au Conseil. J'aurois pû en donner un grand nombre, celles par exemple, qui ont pour objet un droit d'indemnité qu'il demandoit en qualité d'Econôme de Saint Germain au sujet de la fondation du College Mazarin.

Mais j'ai crû qu'il falloit faire

* On en trouvera la preuve immédiatement avant les divers Eloges, pag. 69.

un

un choix ; & j'ai ſeulement ajouté aux premieres productions deux Requêtes qui concernent la Régale, non en général, mais celle de l'Evêché de S. Brieux.

Le Chapitre de cette Egliſe prétendoit que les Dixmes, quoiqu'elles faſſent une grande partie des revenus de l'Evêché, ne tomboient point en Régale ; mais leur appartenoient pendant la vacance comme choſes ſpirituelles, & non à l'Evêque futur, ni à ceux à qui le Roi peut les donner.

M. Pelliſſon combat leur prétention par ces principes : que la Régale appartient au Roi comme un droit de ſa Couronne ; d'où il réſulte que ce droit eſt uniforme dans toute l'étendue de ſa domination. Que dans tous ſes Etats les Dixmes comme faiſant partie du revenu temporel ſont compriſes dans la Régale temporelle. Que ce droit étant inaliénable &

imprefcriptible, une poffeffion contraire, quelque longue qu'elle fût, n'en peut dépouiller le Prince. Enfin qu'il n'en peut être privé par les conceffions de fes prédéceffeurs; conceffions qui fur ce même fondement ont été revoquées, hors celles qui font à titre onereux, & cela par une Déclaration expreffe regiftrée au Parlement de Paris, auquel feul appartient la connoiffance de la Régale.

Les deux Requêtes qui terminent ce Recueil n'avoient point encore paru. L'impreffion étoit prefque finie, lorfqu'elles font venues à ma connoiffance; & de là vient qu'elles n'occupent point ici leur place naturelle.

Ces deux piéces, où eft examinée l'importante queftion, fi les Chanceliers font au-deffus de toute récufation en matiére criminelle, contiennent des faits fin-

guliers, & ſont admirables en leur genre. On y reconnoit le caractere de l'Auteur, je veux dire un cœur ſenſible aux bienfaits, & ce tour inſinuant qui régne dans tous ſes Ecrits.

Mais comme l'Orateur, quelqu'éloquent qu'il ſoit, ne perſuade pas toujours : M. Pelliſſon eut ce déplaiſir qu'on loua ſes Requêtes, ſans y avoir égard. L'illuſtre Magiſtrat qu'il vouloit récuſer, fit valoir auprès du Prince le privilége de ſa dignité, & loin de s'abſtenir de juger, il prononça le jugement.

Il me reſte à parler des ouvrages, qui par différentes conſidérations ne ſont point entrés dans ce Recueil.

I. Telle eſt premiérement la *Paraphraſe ſur les Inſtitutions de l'Empereur Juſtinien*, parce qu'il y en a déja deux éditions dans le Public, & que je n'ai point trouvé

le reſte de l'ouvrage dans les papiers de l'Auteur, quoiqu'il l'eût certainement achevé. Il n'avoit que vingt ans lorſqu'il en publia le premier livre ; mais ce livre ſuffiroit ſeul » pour faire douter » que ce pût être l'ouvrage d'un » jeune homme, ſi la date de l'im- » preſſion n'en faiſoit pas foi. *

II. La *Relation contenant l'Hiſtoire de l'Académie Françoiſe*, qui parut pour la premiére fois en 1653, & dont il y a eu depuis un ſi grand nombre d'éditions.

Un bel eſprit, qui de ſon autorité privée a prétendu changer tous les rangs que le Public avoit marqués ſur le Parnaſſe, *ne pardonne pas* à M. Pelliſſon d'avoir dit *gravement bien des puérilités* dans cette hiſtoire. Il ſoutient qu'elle eſt *remplie de minuties*,

* M. l'Abbé d'Olivet dans ſa continuation de l'Hiſtoire de l'Académie Françoiſe. M. Pelliſſon étoit né en 1624, & ce premier Livre parut en 1645.

écrite languissamment & sans esprit. Tous ceux, ajoute-t-il, qui lisent ce livre sans prévention, *sont bien étonnés de la réputation qu'il a eûe.*

Ce n'est pas ainsi qu'en ont jugé nos meilleurs Ecrivains. Si on en croit le Pere Bouhours, c'est un ouvrage où le bon sens & la politesse, où l'exactitude & la facilité régnent également. Si on écoute M. de Fénelon, rien n'est plus ingénieux, ni plus élégant. Les faits y sont racontés avec un tel choix de circonstances, avec une si agréable variété, avec un tour si propre & si nouveau; ils sont d'ailleurs enchaînés avec tant d'art, qu'on s'oublie dans le doux tissu des narrations. M. Bayle en parle avec éloge dans ses pensées sur la Cométe, & M. Sprat qui a écrit l'histoire de la Société de Londres, n'envie à l'Académie Françoise que l'honneur d'avoir eu un semblable Historien. Mais

quoi de comparable au jugement de l'Académie entiere, qui, en violant ses propres loix pour l'Auteur, s'engagea à ne les plus violer jamais en faveur de personne ?

Si tant de jugemens ne peuvent balancer la censure du nouveau critique : du moins par raport aux *minuties* qu'il reproche à l'ouvrage, on lui répondra que M. Pellisson donna son histoire en forme de Lettre, qu'il y parle à un de ses parens, & non pas au Public, que de son propre aveu il employe, à la faveur du titre, de petites circonstances qu'il auroit omises, s'il s'étoit érigé en Historien ; & que *la fortune ne donnant* aux gens de Lettres *ni armées à conduire, ni républiques à gouverner*, on ne doit s'attendre à trouver dans leur vie aucun de ces grands événemens qui frapent l'imagination.

On ajoutera qu'à l'égard des

tailleries, par lesquelles on reprochoit à Voiture la bassesse de sa naissance, l'Auteur ne fait simplement que les raporter, sans les donner, comme on le prétend, pour des railleries ingénieuses. Et ce qui fait honneur au caractere de M. Pellisson qui étoit né dans la magistrature, c'est la réflexion dont il accompagne ces traits : que, suivant son sentiment, si ceux qui naissent plus nobles sont plus heureux, ceux qui mériteroient d'être nobles sont plus louables. . . . . .

III. *Les Réflexions sur les différends de la Religion.* Je comprens sous ce titre général les Réflexions mêmes imprimées en 1686; les Réponses aux objections en 1687; les chiméres de M. Jurieu en 1690; & l'ouvrage sur la Tolerance des Religions en 1692.

Si M. Pellisson a donné dans

ces différens Traités l'exemple d'une modération qui lui a mérité les éloges de ses propres Adversaires ; il n'a pas moins fait éclater l'étendue de ses talens, & son zêle pour la Religion qu'il avoit eu le bonheur d'embrasser.

Les Journalistes de Leipsick (*) & ceux de Hollande lui rendirent justice ; du moins ils louent sa maniére, s'ils renvoyent aux Théologiens la discussion du fonds.

Voici de quelle maniére s'exprime M. de Leibnitz dans une lettre qu'il écrit à un Ami qui lui avoit envoyé la continuation des Réflexions : » Je trouve ce livre » excellent, & tout d'une autre » forme que beaucoup de livres » qui nous viennent de France de- » puis quelque temps... Il y a ici

(*) *Libellum rarum, & laudabile Specimen servatæ in verbis moderationis, sine rerum præjudicio... Objector delectatus mascula & efficaci Pellissonii eloquentia doctrinæ & ingenii ubique velut luminibus illustrata.* Act. Leipsic. num. 6.

de l'érudition, & de la médita- «
tion tout ensemble, & de plus «
ce beau tour qui rend les pen- «
sées sensibles & touchantes... «
La réputation de M. Pellisson «
m'a engagé dans cette lecture, «
& je ne m'en suis point repenti. «
Je voudrois pouvoir satisfaire «
à mes objections; mais je vous «
laisse à juger s'il ne faut pas «
avoir l'érudition, & la force «
d'esprit de M. Pellisson. Aussi «
peut-on tout espérer d'un si «
grand génie, s'il n'est impossi- «
ble. J'honore si parfaitement «
l'esprit de M. Pellisson, que je «
crains de passer pour vouloir «
l'engager dans une longue dis- «
pute; ce qui seroit abuser de «
son temps... Il régne sans doute «
dans son ouvrage ce beau tour, «
cette netteté, & cette force qui «
lui est ordinaire. On y fait tou- «
jours son profit, tantôt en ap- «
prenant quelque chose; tantôt «

» en se sentant touché des bonnes
» choses qu'on sçavoit déja.

Il est rare que les Ecrivains se rendent ainsi justice ; sur-tout lorsqu'ils sont de différente communion ; mais il n'est pas moins rare de trouver dans un même siécle deux hommes tels que M. Pellisson & M. Leibnitz.

Les Théologiens de Hollande ne furent ni si modérés, ni si équitables. Louis XIV. avoit chargé M. Pellisson de répandre ses libéralités sur les nouveaux Convertis ; ces Théologiens en prirent occasion de le traiter de *Convertisseur*, comme s'il avoit réellement acheté des conversions.

Mais ces discours, & d'autres semblables ne servirent qu'à faire éclater les regrets qu'ils avoient de l'avoir perdu.

IV. *Le Traité de l'Eucharistie*, ouvrage posthume, & publié par M. l'Abbé de Ferriès.

C'est ici que l'Auteur s'est comme surpàssé lui-même; il n'a jamais rien travaillé avec tant de soin; la charité, dit M. Bossuet, y marche par-tout avec la vérité, & l'onction avec la lumiére.

Mais des trois parties que devoit avoir ce Traité, l'Éditeur n'en fit imprimer que la premiere & la seconde qui comprennent pourtant les quatre premiers siécles de l'Eglise, & quelques endroits des plus importans du cinquiéme. On donnera au Public la troisiéme partie, lorsqu'on aura rassemblé les différens passages qui servent de preuves, & dont la plupart ne sont qu'indiqués dans le texte, ou du moins ne sont pas raportés dans la langue originale.

V. Je réunis dans cet article, & les *courtes Priéres durant la Messe*, qui ont eu un si prodigieux

ſuccès ; & les Priéres au Saint-Sacrement de l'Autel, dont on fit deux éditions l'année derniére ; & les *Priéres ſur les Epitres & ſur les Evangiles*, qui ont paru au commencement de cette année pour la premiére fois.

VI. Les *Lettres Hiſtoriques* en trois volúmes, qui toutes ſont adreſſées à Mademoiſelle de Scudery, & qui dans la vûe de l'Auteur, n'étoient que les matériaux du grand ouvrage qu'il méditoit, & dont je vais parler dans l'article ſuivant.

VII. Hiſtoire de Louis XIV. M. Pelliſſon avoit obtenu de ce Prince la permiſſion de le ſuivre dans ſa premiére conquête de la Franche-Comté (*). Il en fit une Relation qui fut très applaudie. Le Roi ſur-tout en fut tellement ſatisfait, qu'il nomma peu de temps après M. Pelliſſon pour

(*) En 1668.

écrire son Histoire, & qu'il lui donna avec les entrées une pension de six mille livres, qui lui fut continuée jusqu'à sa mort.

On ignore en quel temps fut présenté le plan que j'ai rangé dans le second volume; mais j'en ai un postérieur qui est bien plus étendu, & qui comprend en abrégé tous les événemens que l'historien se proposoit d'écrire. Il est de sa main; on y lit en apostille: *ce plan fut dressé à Bontel, en 1672, par ordre du Roi, à qui il fut ensuite lû & expliqué.*

M. Pellisson s'étoit renfermé entre la paix des Pyrénées, & celle de Nimégue: qui est dit-il, au commencement de son ouvrage, un espace de dix-huit ans mélé de tant d'évenemens remarquables, qu'il semble n'y rien manquer ni pour instruire, ni pour plaire. Il trouve dans son propre sujet en trois intervalles presqu'é-

gaux trois révolutions différentes: six années de paix, où l'intérieur de l'Etat prit une face nouvelle, avec un éclat, & une réputation au-dehors qui excita premierement l'attention, puis la jalousie de toutes les nations voisines. Six années ensuite où la guerre soudainement allumée entre la France & l'Espagne, & qui par ses premiers progrès sembloit déja embraser toute la terre, s'appaise néanmoins tout-à-coup, mais pour en préparer une plus grande entre tous les Princes chrétiens par tout ce que l'intérêt, ou la défiance, & la bonne ou la fausse politique sont capables d'inspirer. Six dernieres années enfin, où toute l'Europe est en armes, mais avec un succès qu'elle eût eu peine à attendre, & une fin toutefois plus heureuse qu'elle n'eût ôsé l'espérer. Et ce qui lui semble plus important, c'est qu'on pourra observer dans cet espace de temps deux changemens généraux, l'ame de tout le reste: l'une en la maniére de gouverner; l'autre en la maniére de faire la guerre.

Telle est l'idée que M. Pellisson donne lui-même de son travail. Il en avoit connu tout le péril: il avoit senti que dans cette entreprise il avoit toujours à

marcher ſur des cendres couvertes d'un feu mal éteint (*a*). Cependant, lorſqu'on aura publié cet ouvrage, ou plûtôt les fragmens, à la vérité conſidérables qu'on a recouvrés, & qui avec l'hiſtoire de la conquête de la Franche-Comté déja imprimée (*b*), font la meilleure partie de l'ouvrage entier: on verra que M. Pelliſſon n'a pas donné dans l'écueil de ces *miſérables Ecrivains* qui s'étant mêlés du même travail, *n'ont donné que de fades extraits des gazettes* (*c*).

Comme l'hiſtoire de LOUIS XIV, devoit être, ſelon lui, celle de toute l'Europe durant ſon ſiecle, & que ſon ambition étoit de bâtir de marbre, pour uſer de ſon expreſſion, il employa un temps infini à chercher, à tirer, & à tailler ce marbre, dont les *meilleures carrieres lui avoient été ouvertes.*

Il eſt curieux de voir M. Bayle donner, dans ſes penſées ſur la Comete, des

(*a*) *Per ignes ſuppoſitos cineri doloſo;* C'eſt ainſi qu'il s'exprime dans une lettre à M. de Leibnitz, du 16 Juin 1691.

(*b*) Dans le Tome VII. des Mémoires de Litterature & d'Hiſtoire. Paris 1691.

(*c*) Lettre de M. Valincourt dans la continuation de l'hiſtoire de l'Académie, *pag.* 334. de *l'in*-4°.

avis à M. Pelliſſon, ſur la maniere dont il devoit écrire cette hiſtoire. Il eſt, dit-il, un de ceux qui en attendent le plus de merveilles; mais il veut qu'on avertiſſe l'Hiſtorien qu'il gâtera ſon ouvrage, s'il n'y fait attention, par ſes liaiſons avec les convertiſſeurs. C'eſt que M. Bayle étoit alors plus zêlé, qu'il ne l'a été depuis, pour la R. R.

Au reſte, ſi l'ouvrage n'eſt pas entiérement achevé, il faut s'en prendre à la ſanté toujours foible, & aux grandes occupations de l'Auteur, plus encore au déplaiſir qu'il eut de voir nommer pour le même travail deux autres Ecrivains.

Un Mémoire que j'ai cité plus d'une fois m'apprend que Madame de M*** à qui le Roi avoit accordé je ne ſçai quel droit ſur les boucheries de Paris, fut piquée que M. Pelliſſon qui avoit rapporté l'affaire au Conſeil, lui eût fait perdre ſon procès, & que par une eſpéce de vengeance naturelle au ſexe, elle fit nommer M. Deſpreaux & M. Racine pour écrire la même Hiſtoire (*).

Voilà le compte que j'avois promis des ouvrages de M. Pelliſſon. Il me reſteroit encore de donner ſa vie; mais comme j'ai employé dans la Préface

(*) En 1677.

tous

tous les faits qui étoient moins connus, j'ai crû qu'il valoit mieux représenter ici son caractére, tel qu'il est peint dans Clelie; & y ajouter ensuite les divers éloges qui ont déja paru, & qui la plûpart ayant été faits dans le temps même, auront plus de poids & plus d'agrémens, que si je leur prétois mon stile

Comme (*) *Herminius* n'est pas de ces « gens qui montrent toutes leurs riches- « ses dès le premier moment qu'on les « voit, *je dirai* en deux mots que cet « homme illustre qui parle quelquefois « fort peu parle pourtant très agréa- « blement quand il veut, & qu'il parle « même avec autant de force & d'auto- « rité, quand l'occasion s'en présente, » qu'il parle galament & flateusement « en d'autres rencontres. «

Pour le cœur, il l'a grand, noble, « tendre, & généreux; il a de la probité « & de la bonté; il est naturellement li- « béral & juste, & pour tout dire en peu « de paroles, Herminius a toutes les « vertus, & ne connoit pas un seul vice. « On lui reproche quelquefois d'être « opiniâtre, & un peu colere: mais en «

(*) M. Pellisson sous ce nom, dans Clélie; partie 2.

» mon particulier je ne lui ai gueres
» vû donner de marques d'opiniâtreté
» qu'on ne pût raiſonnablement appel-
» ler fermeté. Ainſi on peut dire qu'il
» eſt opiniâtre de bonne foi, puiſqu'il
» ne l'eſt que lorſqu'il croit avoir raiſon.
» Pour la colere, il eſt certain que, s'il
» ne ſe contraignoit, il paroîtroit quel-
» quefois un peu trop ſenſible, mais
» pour ſon eſprit, de quoi n'eſt-il pas
» capable? »

» En effet il n'eſt rien qu'Herminius
» ne faſſe admirablement; il écrit en
» proſe & en vers également bien; il
» fait des ouvrages ſçavans & ſérieux
» qui ont toute la magnificence néceſ-
» ſaire aux ſujets qu'il traite; il en fait
» d'autres de raillerie & d'enjoument
» qui ont toute la galanterie, toute la
» juſteſſe, & toute la naïveté imagina-
» bles; il en fait auſſi d'amour, qui ont
» un caractere ſi paſſionné, qu'on con-
» noit aiſément qu'il eſt très ſenſible à
» la paſſion dont il parle; & ce qu'il y a
» de merveilleux, c'eſt qu'il ne marche
» point ſur les pas des autres. Au con-
» traire il ſe fait un chemin à part ſans
» s'égarer, comme font d'ordinaire
» ceux qui veulent chercher des ſentiers
» détournés. Car comme il a autant de

jugement que d'esprit, toutes ses in- «
ventions sont également galantes & «
judicieuses ; & il est capable de tant «
de choses différentes que je lui ai vû «
faire en un même jour des harangues, «
des lettres d'affaires, des billets ga- «
lans, des chansons, des vers héroïques, «
& des vers d'amour ; mais avec une «
telle facilité, que quand la fantaisie lui «
en prend, il fait à l'inproviste des vers «
aussi jolis, & aussi justes, que ceux qui «
en font le mieux en pourroient faire «
en y pensant avec beaucoup de loisir. «
Il les fait même dans le tumulte d'une «
grande compagnie, il les fait comme «
s'il n'y songeoit pas... On ne trouve «
guere de gens qui ayent l'avantage «
qu'a Herminius, de ne dire jamais «
rien que de raisonnable, même aux «
endroits où son esprit brille moins «
qu'ailleurs, & d'écrire avec une cer- «
taine politesse, qui n'ayant rien que «
de juste, a pourtant un caractere na- «
turel, galant & facile, qui met un «
charme secret à tous ses ouvrages, que «
tout le monde n'est pas capable de «
connoitre. Quel qu'insensible qu'il pa- «
roisse il a pourtant le cœur très sen- «
sible à la gloire, à l'amitié, & même «
à l'amour... Amant ou Ami il est éga- «

» lement libéral & généreux. Il est en
» général le plus officieux de tous les
» hommes... & si la fortune avoit fait
» pour lui ce qu'elle a fait pour beaucoup
» d'autres, il n'y auroit point d'honnê-
» tes gens misérables qui fussent de sa
» connoissance.

» Au reste du côté du sçavoir, il est
» certain qu'Herminius a l'esprit fort
» universel, & qu'il a un discernement
» fort juste, lorsqu'il s'agit de choisir
» les plus beaux endroits d'Hesiode,
» d'Homère, & de Sapho... S'il a quel-
» quefois entrepris de parler en public
» sans y être préparé, il l'a fait avec
» tant de justesse qu'on l'eût pû soupcon-
» ner d'imposture, si l'on n'eût pas été
» assuré qu'il n'avoit pû prévoir l'occa-
» sion qui l'avoit obligé à parler... Il a
» une mémoire si admirable qu'on lui a
» vû retenir des vers en assez grand nom-
» bre pour les avoir lûs une fois ou deux
» seulement... Herminius a de plus un
» discernement aussi juste pour les gens
» que pour les ouvrages.. Il est si recon-
» noissant des moindres offices, qu'il les
» rend avec usure. Et ce qu'il y a de plus
» rare, est que cet homme capable de
» tout & qui ne trouve point de bornes à
» l'étendue de son esprit, a de la modes-

rie au delà de tout ce qu'on en peut « penser... Mais ce que j'estime encore « fort en Herminius c'est qu'il est inca- « pable d'envie & de médisance... Et ce « que j'admire le plus, c'est qu'il a natu- « rellement l'esprit si grand, que quand « il n'auroit rien lû, il seroit capable « par ses propres lumieres de penser ce « que les autres ont pensé avant lui. »

Voici la Piece que j'ai promise à la page xlviij.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE: A tous Gouverneurs, Lieutenans Généraux de nos Provinces, Intendans de Justice, Baillifs, Sénéchaux, Juges ou leurs Lieutenans, & tous autres nos Justiciers & Officiers qu'il appartiendra, chacun en droit soi, SALUT. Ayant estimé à propos de pourvoir à l'administration & régie des fruits & revenus temporels qui sont dans les terres de notre obéïssance, dépendans des Abbayes, Prieurés & autres Bénéfices situés dans la Franche-Comté, & possédés par des sujets du Roi d'Espagne, lesdits fruits & revenus à Nous acquis & confisqués au moyen de la Déclaration de la guerre

entre les deux Couronnes ; Noûs avons crû ne pouvoir pour ce faire un meilleur choix que de notre amé & féal le Sieur Pelliſſon Conſeiller en nos Conſeils, & Maître des Requêtes ordinaire de notre Hôtel, tant pour les bonnes qualités qui ſe trouvent en ſa perſonne, que pour la confiance que nous prenons en lui. A CES CAUSES, & autres à ce Nous mouvans, Nous avons icelui Sieur Pelliſſon commis, ordonné & député, commettons, ordonnons & députons par ces préſentes ſignées de notre main, pour tant & ſi longuement que la guerre contre l'Eſpagne durera, avoir l'adminiſtration & régie deſdits fruits & revenus temporels qui ſont dans les terres de notre obéiſſance, & dépendans des Abbayes, Prieurés & autres Bénéfices ſitués en Franche-Comté, & poſſédés par des ſujets du Roi d'Eſpagne : Et deſquels fruits & revenus Nous avons fait & faiſons don audit ſieur Pelliſſon pour en jouïr dorénavant comme de choſe à lui appartenante ; & ce, comme dit eſt, tant que la guerre contre l'Eſpagne durera : A la réſerve toutefois des fruits & revenus du Prieuré de Jaſſeron ſitué en Breſſe, annexe de l'Abbaye de Saint Claude en Franche-Comté, que nous avons ci-de-

vant accordé à Jean Boyer par lettres patentes du 30 Decembre dernier; comme aussi des Fruits & revenus temporels des Prieurés de Divone & Sesty sis au pays de Gex: ensemble de ceux des Prieurés de Joyeux & Limonin situés en Lyonnois, & des dixmes de Dortais, Veziat, Montigna, Condeissiat, & S. Maurice de Château, le tout situé en France: dépendans de l'Abbaye de S. Claude en Franche-Comté, que Nous avons pareillement accordés au Pere Chastillon Religieux dudit S. Claude, par lettres patentes du 14 Decembre dernier. Si vous mandons à chacun de vous ainsi qu'il appartiendra, que du contenu en cesdites présentes, à la réserve ci-dessus, vous ayez à faire jouïr & user pleinement & paisiblement ledit Sieur Pellisson sans aucune restriction ni modification, cessans & faisant cesser tous troubles & empêchemens au contraire; contraignant & faisant contraindre les Fermiers & Receveurs desdites Abbayes, Prieurés & biens Ecclesiastiques, & tous autres que besoin sera, de mettre lesdits biens en évidence, & de remettre audit Sieur Pellisson les titres & contrats qu'ils peuvent avoir en leurs mains, ou copie duement colla-

tionnée, ensemble de leurs baux à ferme ; même au payement des sommes qu'ils doivent & devront ci-après du prix de leursdites fermes, par toutes voyes dûes & raisonnables, & comme pour nos deniers & affaires, nonobstant oppositions ou appellations quelconques, pour lesquelles ne voulons être différé ; faisant pleine & entiére main-levée des saisies faites ou à faire desdits fruits & revenus temporels, & en rapportant par lesdits Fermiers, Receveurs, ou autres qui auront vuidé leurs mains en celles dudit Sieur Pellisson, cesdites présentes ou copie dûement collationnée, avec reconnoissance dudit Sieur Pellisson de la jouissance dudit présent don sur ce suffisante, Nous voulons qu'ils en soient & demeurent valablement quittes & déchargés par tout où il appartiendra. Vous mandons ainsi le faire sans difficulté. CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Versailles le 20 jour de Fevrier, l'an de grace 1674, & de notre régne le 31. Signé, LOUIS. Et plus bas, par le Roi, PHELYPEAUX.

DIVERS ELOGES DE M. PELLISSON.

Extrait du Mercure, 9. Février 1693.

(*) LE 7 de ce mois, l'Académie Françoise fit une perte très considérable en la personne de M. Pellisson Fontanier, Maître des Requêtes, & l'un des Quarante dont est composée cette illustre Compagnie. Il étoit né à Castres en 1624 ; & sa naissance répondoit à son mérite. Son pere étoit Conseiller en la Chambre de l'Edit de Languedoc, son grand pere Conseiller au Parlement de Toulouse, & son Bisayeul Premier Président au Parlement

(*) Par Mademoiselle de Scudery.

de Chambery, auparavant Maître des Requêtes, Ambassadeur en Portugal, & Commandant pour le Roi en Savoye, quand François I. s'en rendit maître. N'ayant pas encore plus de treize ans, il prit des dégrés en l'Université de Cahors, où il se fit distinguer d'une maniere si fort au-dessus de son âge, qu'il fut reçu avec des applaudissemens extraordinaires.

Il fut Secretaire du Roi en 1652, premier Commis de M. Fouquet en 1657, & deux ans après on le reçut Maître des Comptes à Montpellier, après qu'il eut négocié le rétablissement de la Compagnie qui avoit été interdite.

En 1670 il abjura à Chartres la Religion Protestante. L'année suivante il fut Maître des Requêtes. En 1674 Econôme de Cluny. En 1675 Econôme de Saint Ger-

main des Prez. En 1676 préposé pour l'administration du tiers des Econômats; & en 1679 Econôme de Saint Denys. Sur le progrès des conversions par l'emploi des deniers des Econômats qu'il fit voir au Roi en 1601, il porta Sa Majesté à augmenter le fonds de ces deniers, de ceux même de son épargne. On peut dire de lui à le regarder par raport au monde, qu'il a été bon parent, maître libéral, ami fidéle, serviteur incorruptible, courtisan droit, sujet zêlé. Sa fortune changea plusieurs fois, mais son cœur demeura toujours le même. Ce qui peut abbattre, ce qui peut corrompre lui laissa toute sa fermeté, toute sa droiture. Il avoit de la complaisance sans flaterie. Il sçavoit obliger; mais il ne sçavoit point nuire; incapable de s'avancer aux dépens de son honneur,

& d'abaisser les autres pour s'éle-
ver sur leurs ruines. Célébrer dignement les actions de son Prince, aimer sa personne d'une tendresse vive & respectueuse, le servir autant par inclination que par devoir, c'étoit sa passion dominante, & son occupation la plus chere, après l'affaire importante du salut.

Si on le considére du côté des Belles-Lettres, combien d'esprits différens lui trouvera-t-on ? Le Droit, la Poesie, l'Eloquence, l'Histoire, les Langues, tout lui étoit familier. Il avoit en un même dégré le don de bien parler, & celui de bien écrire. Il aimoit le travail, il en inspiroit l'amour aux autres, sur-tout quand ce travail regardoit la gloire du Roi. Les prix de l'Académie Françoise dont il fit la dépense, en sont une preuve aussi bien que l'établissement de l'Académie de Soisso s

(*) auquel il contribua autant que personne.

Pour les affaires une application forte aux dépens de sa santé même, beaucoup de netteté, de desintéressement, de pénétration; une équité parfaite, un abord facile, des maniéres honnêtes, nulle prévention, nulle préférence de personne: voilà son portrait.

A l'égard de la Religion, il refusa d'entrer dans la voye du Ciel par des vûes terrestres quelqu'éclatantes que fussent celles qu'on cherchoit à lui donner, il ferma l'oreille aux tentations de la fortune, & il ouvrit son cœur aux inspirations de la grace. Les suites de sa conversion qui fut le fruit d'une étude longue & appliquée de l'Ecriture & des Peres, qu'il fit devant sa détention à la Bastille,

(*) L'Académie de Soissons établie sous la protection de M. le Cardinal d'Estrées, par Lettres Patentes du Roi données au camp de Dole, Juin 1674, regîstrées au Parlement 27 Juin 1675.

ne démentirent point les commencemens. Il quitta tout-à-fait la Poesie, & n'écrivit plus que pour Dieu & pour le Temple du Seigneur, & il y alla souvent marquer sa foi pour le mystére qui en avoit été long-tems le plus grand obstacle. Tous les ans il célébroit le jour de sa réunion à l'Eglise, en s'approchant des Sacremens. Il les recevoit aussi d'ordinaire à toutes les grandes fêtes, & faisoit des retraites fréquentes. Modeste, recueilli, prosterné, il assistoit chaque jour au Saint Sacrifice avec la simplicité de la Colombe, & non pas avec la prudence du Serpent. Au milieu même de ses infirmités, il ne se dispensa pas de ce devoir. Sa charité pour le prochain égaloit sa fidélité pour Dieu. Depuis sa sortie de la Bastille, il ne laissa pas passer d'années sans délivrer quelques prisonniers. Il étoit le pere des Orphelins; le soutien des foibles,

le protecteur du mérite oublié ou inconnu, l'asile assuré de tous les malheureux. Eclairé par la vérité, il ne cachoit pas la lumiére sous le boisseau. Il la mit sur le chandelier. Il tâcha de faire pour les hommes ce que Dieu avoit fait pour lui; il écrivit, il sollicita, il redoubla la force de ses sollicitations & de ses écrits par ses pieuses libéralités.

M. Pellisson ayant tant de bonnes qualités, n'eut pas de peine à s'attirer l'estime glorieuse, & les prétieuses bontés du plus grand des Rois; ni à acquerir pour amis l'élite de la Cour, & ce que la ville, la province, le monde sçavant eut de plus poli, de plus raisonnable, de plus éclairé.

Ses Ouvrages de Poesie sont quantité de piéces excellentes dont il y a peu d'imprimées, toutes ou Galantes, ou Morales & Chrétiennes, ou Héroïques. En

tre ces derniéres ; le Poeme d'Eurimédon de plus de treize cens vers, où le Roi en un petit nombre est loué d'une maniére digne de lui, tient le premier rang. Le même homme qui divertit & qui plaît, instruit, édifie, & ne sçait pas moins surprendre & enlever.

Ses ouvrages de Prose sont la *Paraphrase de Justinien* qu'il fit à l'âge de 17 ans, où les Sçavans trouvent à apprendre, & les Dames à se divertir en s'instruisant. L'histoire de l'Académie Françoise qui lui procura l'entrée dans cette illustre Compagnie lorsqu'il n'y avoit point de place vacante. *Le Panégyrique du Roi* prononcé dans la même Académie, qui fut si généralement estimé, qu'il a été traduit en Espagnol, en Italien, en Latin, en Anglois, & même en Arabe par le Patriarche du Mont-Liban, dont l'original est dans le Cabinet de S. M. L'ad-

mirable *Préface* des Oeuvres de feu M. Sarasin son intime ami, & plusieurs piéces détachées qui ne sont pas d'un moindre goût; les *Réflexions* sur les différends de la Religion en 4 *vol.* où la Controverse est traitée sans emportement, sans sécheresse, & où l'on voit des Eloges du Roi si parfaits, qu'étant charmé de tous, on a peine à convenir lequel mérite la préférence. Les *courtes priéres* durant la Sainte Messe, où l'on trouve une onction qui ne peut venir que du fonds d'un cœur pénétré de la foi la plus vive. Quelques ouvrages à la gloire du Roi qui ne sont pas finis; & un Traité de l'Eucharistie qu'il achevoit, lorsqu'au milieu de quelques incommodités qui ne l'empéchoient ni de se lever, ni d'agir, & qu'il ne croyoit pas dangereuses, il fut surpris d'une mort qu'on appelleroit subite, s'il ne s'y étoit pas

disposé depuis long-tems par l'exercice de la plus parfaite charité, par une piété sincére, par un attachement inviolable à ses devoirs, & par un zêle ardent & infatigable pour la Religion.

Extrait du Journal des Sçavans, 9. Mai 1693.

(*) LA République des Lettres a perdu depuis quelques mois un de ses principaux ornemens en la personne de Messire Paul Pellisson Fontanier, Chevalier Conseiller du Roi en ses Conseils, Maître des Requêtes ordinaire de son Hôtel, l'un des Quarante de l'Académie Françoise.

Il étoit né à Beziers en 1624, mais originaire de Castres, & d'une famille très distinguée dans la Robe. Le célébre Raimond

(*) Par M. l'Abbé Bosquillon.

Pellisson son Bisayeul, après avoir été Maître des Requêtes, Ambassadeur en Portugal, & Commandant en Savoye pour le Roi François I. lorsque ce Prince s'en rendit maître, fut Premier Président au Parlement de Chambery. Son Ayeul fut Conseiller au Parlement de Toulouse; & son Pere Conseiller en la Chambre de l'Edit de Languedoc.

Le dernier de ces Messieurs, qui abrégea avec beaucoup de succès le gros volume d'Arrêts recueilli par Geraud Maynard, où presque toute la jurisprudence de la Province de Languedoc est contenue, eut deux fils & deux filles.

Celui qui fait le sujet de cet article étoit le cadet des garçons. Madame sa Mere qui étoit demeurée veuve jeune, l'éleva dans la Religion Protestante où il étoit né, aussibien que ses sœurs & son

frere qui avoit comme lui beaucoup d'eſprit, mais d'un caractére tout différent.

Il étudia à Caſtres les Humanités & la Rhétorique ſous un ſçavant Ecoſſois nommé Morus, dont le fils a été Miniſtre de Charenton.

Enſuite il fut envoyé à Montauban à l'âge de douze ans, pour y faire ſon cours de Philoſophie.

De Montauban il paſſa à Toulouſe, où il apprit à monter à cheval, & étudia en Droit

Par tout ſa probité le fit eſtimer des plus honnêtes gens; ſon eſprit le fit admirer des plus habiles. L'amour des lettres & celui de la vertu régnoient également dans ſon cœur; & dès ſes premiéres années toutes ſes paroles, toutes ſes actions étoient pleines de vivacité & de droiture. Former avec ſes compagnons tantôt une eſpéce de Cour de Juſtice, où l'on

plaidoit & où l'on décidoit des causes ; tantôt des maniéres d'Académie où l'on s'accoutumoit à penser avec jugement, à s'exprimer avec politesse, à prononcer avec grace, ce fut les jeux de son enfance.

Le bon goût sembloit être né avec lui. Etant fraîchement sorti du Collége, on lui présentoit je ne sçai combien de piéces nouvelles, dont, tout jeune qu'il étoit, il ne laissoit pas de se moquer, retournant toujours à son Cicéron & à son Térence, qu'il trouvoit bien plus raisonnables. Enfin il lui tomba presqu'en même temps quatre livres François entre les mains, qui furent les huit Oraisons de Cicéron ; le Coup d'Etat de M. Sirmond ; le quatriéme volume des Lettres de M. de Balzac que l'on venoit d'imprimer ; & les Mémoires de la Reine Marguerite, qu'il lut deux fois depuis

un bout jusqu'à l'autre pendant une seule nuit. Dès lors il commença non seulement à ne plus mépriser la Langue Françoise, mais encore à l'aimer passionnément, à l'étudier avec soin, & à croire qu'avec du génie, du temps, & du travail on pouvoit la rendre capable de toutes choses.

L'application qu'il donna à notre langue ne lui fit négliger ni la Latine, ni la Grecque, & ne l'empêcha pas d'apprendre l'Italienne & l'Espagnole. Il lut tous les bons Auteurs des unes & des autres. Les études agréables ne ralentirent point les études solides. A dix-neuf ans il fit la Paraphrase du premier Livre des Institutes de Justinien, qui fut imprimé en 1645, & qui n'a rien de la jeunesse de son auteur, que l'agrément.

S'étant mis à suivre le Barreau à Castres, il en devint bientôt la

gloire, mais lorſqu'il y brilloit le plus, il lui tomba une ſi cruelle fluxion ſur le viſage, qu'elle l'obligea de ſe retirer à la campagne avec un de ſes amis nommé M. de Breſſieu, pour qui il eut la complaiſance de traduire la plus grande partie de l'Odyſſée d'Homére, où ce bon homme croyoit trouver le ſecret de la pierre philoſophale.

M. Pelliſſon fit pluſieurs voyages à Paris avant que de s'y établir, & il y fut connu de ce qu'il y avoit de gens du plus grand mérite, qui l'y attirerent enfin tout-à-fait.

En changeant de climat, il ne changea point d'inclinations. Le mérite lui devint plus cher en lui devenant plus familier. Se trouvant au centre du bon goût, il cultiva les Muſes avec plus de ſoin; & conſerva parmi le tumulte de la Capitale du Royaume ces mœurs douces & innocentes qui

l'avoient rendu si aimable dans la vie tranquille de la Province.

Il prit une charge de Secretaire du Roi en 1652, & s'attacha tellement au Sceau, qu'il y acquit une parfaite connoissance des affaires du Conseil, qui lui servit beaucoup dans la suite.

Cette même année, l'Académie Françoise ayant desiré d'entendre en pleine assemblée la lecture de son histoire, qu'il avoit faite à la sollicitation des plus illustres Académiciens, qui étoient ses amis, & pour satisfaire la louable curiosité d'un de ses proches parens, elle fut si contente de cet ouvrage qui n'étoit encore que manuscrit, & qui fut imprimé l'année suivante, qu'elle ordonna de son propre mouvement en faveur de l'Auteur, que la premiere place qui vaqueroit dans le Corps lui seroit destinée, & que cependant il auroit droit d'assister aux assemblées,

blées, & d'y opiner comme Académicien : avec cette clause, que la même grace ne pourroit plus être faite à personne, pour quelque considération que ce fût. Il en remercia cette célébre Compagnie le 30 Décembre, & par ce remerciment justifia encore mieux ce qu'elle avoit fait pour lui.

Six jours après il complimenta pour elle M. le Chancelier Seguier, à qui les Seaux venoient d'être rendus.

Quoiqu'il se fût déclaré hautement contre les Préfaces, il ne laissa pas d'entreprendre celle que l'on a tant admirée à la tête des Oeuvres de M. Sarasin son ami, imprimées en 1656, & disoit pour se justifier, qu'on pouvoit appliquer à ces sortes de choses, ce qu'un grand homme a dit autrefois des pompes funébres & des devoirs de la sépulture : qu'il est

honnête d'en prendre beaucoup de ſoin pour autrui, & de ne s'en mettre nullement en peine pour ſoi-même.

En 1657, ayant été choiſi par M. Foucquet pour ſon premier Commis, il conſerva dans les Finances toute la droiture de ſon cœur, & tous les agrémens de ſon eſprit: incapable de s'abandonner à un amour ſordide des richeſſes, & de renoncer à une louable inclination pour les belles choſes.

En 1659, il fut reçu Maître des Comptes à Montpellier, après avoir négocié le rétabliſſement de la Compagnie qui avoit été interdite. Sa réception fut accompagnée de beaucoup de circonſtances très glorieuſes qui ſe liront dans ſa vie (*) qu'une ſçavante main nous prépare.

(*) C'eſt Mademoiſelle de Seudery morte âgée de 95 ans en 1701 que l'Auteur a en vûe. On a tout lieu de penſer que cet ouvrage n'a jamais été qu'ébauché.

Comme il avoit beaucoup de part à la confiance de ſon Maître, il en eut auſſi beaucoup à ſa diſgrace. Il fut arrêté & conduit à la Baſtille au mois de Septembre 1661, & n'en ſortit que plus de quatre ans après. Il employa ce loiſir forcé à l'étude de l'Ecriture Sainte & des Peres. Les lumieres de la véritable foi commencerent à l'éclairer dans l'obſcurité de la priſon; & tandis qu'il y étoit renfermé de corps, la grace dégageoit inſenſiblement ſon eſprit des liens de l'erreur dans laquelle il étoit né. Pour ſe délaſſer d'une occupation ſi ſérieuſe, il s'amuſoit quelquefois à faire des vers, ou chrétiens, ou moraux, ou héroïques, ou même enjoués. Il faiſoit ce qu'il avoit fait toute ſa vie; il ſe divertiſſoit innocemment; il demeuroit ferme dans ſon devoir; il béniſſoit Dieu; il louoit le Roi. Ce grand Prince

eſt peut-être mieux loué en quatorze vers du poeme d'Eurimédon qui en contient plus de treize cens, & qui eſt du nombre des piéces dont on vient de parler, qu'il ne l'a été quelquefois en de longs ouvrages. Le priſonnier n'ayant ni papier, ni plumes, ni encre, coupoit de petits morceaux de plomb de ſes vîtres qu'il tailloit, & dont il écrivoit ſur les marges des livres que l'on lui laiſſoit; ce qui marquoit la tranquillité de ſon ame, & ſon innocence. On en étoit ſi perſuadé, & il étoit ſi conſidéré des honnêtes gens au milieu de ſes malheurs, que le fameux M. le Fevre de Saumur, pere de l'illuſtre Madame Dacier, lui dédia ſon Lucrece avec des Notes latines, & ſon traité de la Superſtition, traduit de Plutarque, pendant ſa détention à la Baſtille; & que le jour qu'il fut permis de l'y voir,

M. le Duc de Montausier qui avoit été reçu le matin au Parlement ; M. le Duc de Saint Agnan, & une foule de personnes distinguées allerent lui rendre visite.

Etant sorti de prison, & se sentant convaincu de ses erreurs, il ne pouvoit néanmoins se résoudre à les abjurer. Ce n'étoit pourtant pas une mauvaise honte qui le retenoit ; mais comme il n'avoit plus de bien, il craignoit toujours que les mouvemens de la grace ne fussent des mouvemens de l'intérêt, & qu'une secrette envie de changer la face de ses affaires, ne lui inspirât ce changement de Religion. Lorsqu'il étoit agité de ces incertitudes & de ces craintes, le Roi eut la bonté de lui assurer une pension de deux mille écus, & Sa Majesté en lui faisant l'honneur de le retenir pour être à elle, y joignit celui de lui donner les en-

trées. Ainsi les défiances que le manque de bien avoit jettées dans son esprit n'ayant plus de lieu, il alloit enfin quitter sans scrupule la Communion Protestante. Dans cette conjoncture, comme M. le Président de Perigni étoit déja presque compté pour mort à cause de ses grandes infirmités, M. le Duc de Montausier dit à Mademoiselle de Scudery que si son ami étoit Catholique, il se feroit un plaisir de le proposer au Roi pour être Précepteur de Monseigneur le Dauphin. Un Tiers qui avit été présent à cet entretien, crut rendre un fort grand service à M. Pellisson en lui allant redire ce qu'il avoit entendu. Mais une ouverture si avantageuse, au lieu de hâter sa réunion à l'Eglise, la recula; & ne voulant pas que l'on pût le soupçonner de s'être plûtôt laissé éblouir & entraîner par la fortune, qu'éclairer & con-

duire par la vérité, il demeura encore captif dans Babylone, pour retourner plus libre dans Jérusalem.

M. de Perigni mourut au commencement de Septembre 1670. Le ſçavant M. Boſſuet nommé à l'Evêché de Condom entra preſque auſſitôt auprès du jeune Prince avec l'applaudiſſement de toute la Cour. Alors M. Pelliſſon ne differa plus d'entrer dans la voye qui mene à la vie, & fit abjuration dans l'Egliſe ſouterraine de Chartres le 7 d'Octobre, entre les mains de l'illuſtre Gilbert de Choiſeul du Pleſſis-Praſlain, alors Evêque de Comminge.

Ce que je viens de dire du deſintéreſſement & de la ſincérité de ſa converſion, eſt peint au naturel dans une lettre qu'il prit la liberté d'écrire au Roi le jour même qu'il abjura. Comme elle eſt auſſi courte que belle, je l'inſérerai ici.

SIRE,

Quelque profond que soit mon respect pour Votre Majesté, j'ai cru devoir faire sans elle la seule chose du monde qu'il ne faut point faire pour lui obéir ni pour lui plaire. Dieu a voulu toutefois qu'après lui Votre Majesté y eût la premiére part. Sept ans de priére & d'étude avoient éclairé & convaincu ma raison. Le seul état d'infortune & de disgrace où je me trouvois, me rendoit suspectes toutes les lumieres & les inspirations du Ciel, quoi que vives & fortes. Il a plu à Votre Majesté de me tirer de cet état il y a neuf mois. Qu'elle compte donc, s'il lui plaît, desormais entre les graces que j'ai reçues de sa bonté, & dont je lui dois être éternellement obligé, celle qui est sans comparaison la plus grande, & qu'elle ne pensoit pas m'avoir faite, je veux dire tout ce que les hommes pouvoient

contribuer

contribuer à ma conversion & à mon salut : & qu'elle soit bien persuadée aussi qu'on ne peut être avec plus de vénération, plus de zèle, & plus de reconnoissance que je le serai toute ma vie, SIRE, de V. M.

Le très-humble, &c.

Le jour d'après qu'il eut écrit cette Lettre, il se retira à l'Abbaye de la Trappe, & mena durant dix jours dans ce desert la vie dure & mortifiée des Saints Anacoretes qui l'habitent. Le grand homme qui les conduit assure qu'il leur parut si pénétré de la grace que Dieu lui avoit faite, qu'il les remplit d'édification.

Purifié par la pénitence, à son retour de la solitude il reçut dans l'Eglise des Peres de la Doctrine Chrétienne la Confirmation & l'Eucharistie des mains du même Prélat qui avoit reçu son

abjuration ; & il fit ces deux grandes actions avec tant de simplicité, de dévotion, & d'humilité, qu'il charma un nombre infini de personnes qui en furent témoins.

Tous les ans il célébroit sa sortie de la Bastille en délivrant quelques prisonniers. Il faisoit aussi du jour de sa réunion à l'Eglise un jour de fête, où il s'approchoit des Sacremens, où il ne s'occupoit que des affaires de l'Eternité: & depuis cet heureux temps il n'écrivit plus que pour Dieu & pour le Roi.

Le 3 Fevrier 1671, Messire François de Harlay de Chavalon Archevêque de Rouen, nommé par Sa Majesté à l'Archevêché de Paris, ayant été reçu à l'Académie Françoise, & ayant remercié la Compagnie par un Discours très éloquent, M. Pellisson qui en étoit alors Directeur, répondit à ce grand Prélat ; & ce fut en cette

occasion qu'il fit ce Panégyrique du Roi qui a été traduit en tant de Langues différentes, en Latin, en Espagnol, en Italien, en Anglois, & même en Arabe par un Patriarche du Mont-Liban, dont l'original est dans le cabinet de Sa Majesté. Cette piéce mérite sans doute l'honneur que l'on lui a fait; mais elle eût été encore toute autre, si l'auteur avoit eu alors à mettre en œuvre cette suite incroyable de miracles que la valeur & la sagesse du Roi ont fait depuis admirer au monde.

Le 22 Mars suivant, M. Pellisson porta encore la parole avec succès pour l'Académie Françoise, lorsqu'elle alla complimenter le même Messire François de Harlay de Chanvalon dans son Palais Archiépiscopal sur son installation en l'Archevêché de Paris.

Il fit peu de temps après une belle inscription Latine pour une

demi lune de Tournay ; car de l'aveu des plus grands Maîtres, il écrivoit en cette langue avec la pureté du ſiécle d'Auguſte.

La même année il fut pourvû d'une charge de Maître des Requêtes, où il s'eſt diſtingué extraordinairement par ſon équité, ſa pénétration, & ſes maniéres honnêtes.

Il ſe joignit auſſi à deux autres Académiciens, pour donner de deux ans en deux ans ſans ſe faire connoître, un prix de la valeur de trois cens livres au Poete qui au jugement de l'Académie Françoiſe, ſe trouveroit avoir le mieux réüſſi à célébrer en une piéce de cent vers au plus, quelqu'une des grandes actions de Sa Majeſté. Depuis la mort de ces deux Meſſieurs il a continué ſeul la même dépenſe juſqu'à la fin de ſa vie.

La guerre ayant commencé de s'allumer en 1672, il commença

de ſuivre le Roi dans ſes glorieuſes campagnes ; ce qu'il fit toujours depuis, hors dans quelques-unes des derniéres.

A celle de Maſtreik en 1673, on lui vola une nuit cinq cens piſtoles dans ſa tente. Sa Majeſté l'ayant ſçu le jour d'après, lui donna des marques de la bonté qu'elle avoit pour lui, en le gratifiant ſur le champ d'une pareille ſomme.

Les actions éclatantes & incroyables dont il étoit témoin à tous momens, lui inſpirerent le noble deſſein d'écrire la vie du Prince incomparable qui les faiſoit. Mais voyant bien que la carriére étoit trop vaſte pour qu'un ſeul Ecrivain la pût fournir toute entiére, il ſe renferma entre la paix des Pirénées & la paix de Nimegue, & n'a pas même eu la ſatisfaction d'achever cet ouvrage, dont il s'eſt pourtant trouvé

une partie considérable parmi ses papiers.

En 1674, il recueillit le fruit de ses soins officieux pour l'Académie de Soissons, & il eut le plaisir de voir le Roi signer les lettres d'établissement de cette Compagnie au Camp devant Dole.

En 1676, il harangua à la tête de l'Académie Françoise ce Monarque victorieux sur ses rapides & importantes conquêtes. Cette harangue qui est imprimée, fit dire que l'Orateur étoit digne du Héros.

En 1677, il rendit publiques, à la sollicitation d'un homme de qualité & de piété de ses amis, les courtes prières durant la sainte Messe, qu'il avoit faites pour son usage particulier. Les Libraires assurent que depuis ce temps ils en ont vendu cent mille exemplaires. Par là on peut aisément

juger de la bonté de ce livre plein d'onction.

M. Pelliſſon ayant été fait Econôme de Cluny en 1674, de ſaint Germain des Prez en 1675, & ayant été prépoſé en 1676 pour l'adminiſtration du Tiers des Econômats, fut encore nommé en 1679 Econôme de ſaint Denys: & enfin ſur le progrès des Converſions par l'emploi des deniers des Econômats, en 1681, il porta Sa Majeſté à augmenter le fond de ces deniers de ceux mêmes de ſon épargne.

En 1682, il fit l'Epitaphe de Madame Marie-Eléonor de Rohan Abbeſſe de Malnoue, qui nous a laiſſé une ſi belle Paraphraſe des livres de Salomon, & qui l'honoroit de ſon amitié. Cette Epitaphe qui ſe voit gravée ſur le tombeau de cette admirable Princeſſe, a été traduite en Latin par feu M. l'Evêque de Tournay, en

Italien par le célébre Auteur de *La Congiura di Raffaello della Torre*, & imprimée trois ou quatre fois.

En 1685, la révocation de l'Edit de Nantes ayant fait retourner en foule les troupeaux errans au ſaint bercail de l'Egliſe, pour leur diſtinguer les paturages ſalutaires d'avec les herbes empoiſonnées, il s'offrit de lui-même à ſoulager nos Paſteurs vigilans & éclairés, qui acceptérent ſes offres avec joye, perſuadés qu'avec ſon deſintéreſſement & ſes lumiéres il leur ſeroit d'un très grand ſecours.

Leurs eſpérances ne furent pas vaines. On vit paroître au commencement de 1686 la premiére partie de ſes Réflexions ſur les différends de la Religion. Il donna la ſeconde, l'année ſuivante, pour répondre aux objections d'Angleterre & de Hollande. Ce fut le

seul livre que le Cardinal Ottoboni emporta pour s'entretenir dans la solitude du Conclave où il fut élevé au Pontificat. La troisiéme suivit en 1689 sous le titre des Chiméres de M. Jurieu. La quatriéme, à laquelle le sçavant & sage M. de Leibnitz a donné lieu, & qui traite de la tolérance des Religions, fut mise au jour en 1691. Dans tous ces Ouvrages on trouve beaucoup de solidité, de netteté, de justesse; un zêle sans amertume, une controverse qui n'a rien de sec; une charité éclairée qui arrache & qui plante, qui renverse & qui édifie. On y voit aussi des Eloges du Roi qui on charmé tout le monde, & qui ont été le sujet d'une agréable dispute entre quelques-uns des meilleurs Ecrivains du siécle, qui en ont même donné leur sentiment dans des lettres qui pourront être imprimées.

Ce nouveau Paul autrefois si opposé à l'Eglise, en étoit devenu un des plus zêlés défenseurs, & depuis qu'un second Ananie avoit fait tomber les écailles de ses yeux, il ne cessoit point de travailler pour dessiller ceux de ses Freres. Mais afin que les offices de sa charité ne l'empêchassent point de remplir les devoirs de ses emplois dans toute leur étendue, il se déroboit souvent le repos de la nuit pour assurer aux autres le repos du jour éternel. Lorsqu'il commença d'être incommodé au mois de Janvier dernier, il travailloit actuellement contre Aubertin à un traité de l'Eucharistie, que l'on a trouvé fort avancé, & qu'il espéroit pousser jusqu'à la démonstration, ne souhaitant la prolongation de sa vie, que pour donner encore à l'Eglise ce nouveau témoignage de sa foi.

Comme il avoit beaucoup de courage, & que ses infirmités ne lui ôtoient point le sommeil, ni ne lui donnoient point de fiévre, il ne les croyoit pas dangereuses, & les négligeoit. Il voulut encore assister aux saints Mystéres le Dimanche premier de Fevrier, & le jour de la Purification ; & sur ce que M. l'Evêque de Meaux s'y opposoit, il répondit en riant à ce vénérable Prélat, qu'il n'étoit pas naturel que ce fût lui qui l'empêchât d'aller à la Messe.

Le Mardi, le Mercredi & le Jeudi, il continua de s'habiller & d'agir à son ordinaire, paroissant tantôt un peu mieux, & tantôt un peu plus mal. Le Vendredi étant averti par ses amis que ses maux pouvoient le tromper, il se disposa à recevoir les Sacremens, dont il s'approchoit à toutes les grandes fêtes, & qu'il avoit reçus à Noel dans l'Abbaye de saint

Germain des Prez, & même encore depuis, à ce qu'on assure. Il remit seulement au lendemain pour s'y préparer davantage. Mais il fut privé de cette consolation par une défaillance subite qui l'emporta le Samedi au matin à sept heures & trois quarts; & le Dimanche au soir son corps fut inhumé dans l'Eglise de la Paroisse de Versailles, où son Epitaphe sera mise.

Le faux zêle, le libertinage, & l'héresie ont employé avec empressement leurs noirs artifices, pour accommoder cette surprise selon leur goût. Mais les bonnes actions du mort racontées simplement par la vérité, leur ont fermé aussitôt la bouche; & il ne leur reste pour tout fruit de leur détestable calomnie, que la honte de l'avoir enfantée, & le desespoir de la voir détruite.

Ainsi M. Pellisson, après avoir

eu pour amis en France & dans les pays étrangers tous ceux qui l'étoient de la probité, du sçavoir, de la politesse, de la piété; après avoir été estimé, chéri du sage Montausier, cet excellent juge du vrai mérite; après avoir reçu mille marques de distinction de l'incomparable Christine de Suede: mettons le comble à ses louanges; après avoir été honoré des bontés inestimables de Louis le Grand, a été défendu mort avec le même zêle, la même justice, le même succès qu'il défendoit vivant la véritable Religion.

Sa premiére Amie, qu'il a louée si ingénieusement dans le poeme d'Eurimédon qui lui est adressé, est la seule personne chez qui se trouvent tous ses vers ingénieux: car pour lui il les négligeoit; quoi que par la noblesse & la facilité du tour, par l'agrément &

la nouveauté des pensées ; par la variété des sujets & des caractéres, ils fussent le charme de l'Hôtel de Rambouillet, & de tous les gens de bon goût. Il seroit à souhaiter qu'elle voulût répandre dans le Public de si précieux trésors. Ils serviroient avec les ouvrages de Droit, d'Eloquence, d'Histoire, & de Controverse dont j'ai parlé, & avec quelques autres qui ne sont pas moins dignes de leur auteur, à faire voir qu'il avoit cinq ou six esprits au lieu d'un, tous délicats, tous justes, tous excellens.

Extrait des Hommes Illustres par M. Perrault.

PAUL Pellisson Fontanier, naquit à Béziers en l'année 1624. Son pere étoit Conseiller à la Chambre de l'Edit de Languedoc. Son grand-pere Conseil-

ler au Parlement de Toulouſe, & ſon Biſayeul Premier Préſident au Parlement de Chambéry, après avoir été Maître des Requêtes, Ambaſſadeur en Portugal, & Commandant pour le Roi en Savoye, quand François I. s'en rendit le maître.

M. Pelliſſon avoit un ſi beau naturel pour l'éloquence & pour la poeſie, qu'il ſurpaſſa aiſément tous les compagnons de ſes études. Et comme il n'étoit pas poſſible qu'un auſſi beau génie & d'auſſi grande étendue demeurât enfermé dans une ville de Province, il vint à Paris, dès qu'il en put obtenir la permiſſion de ſes parens, & fit connoiſſance avec tout ce qu'il y avoit alors de perſonnes diſtinguées par la beauté de leur eſprit, ou par la profondeur de leur ſcience. Des affaires domeſtiques l'obligerent de retourner à Caſtres, d'où il revint peu de

temps après, mais si défiguré par la petite vérole, & par une fluxion maligne qui lui tomba sur le visage, que ses amis eurent de la peine à le reconnoître. Cependant comme son esprit n'étoit point changé, & que même le temps y avoit encore ajouté de la vivacité & de la force, il n'en fut pas moins consideré ni recherché de tout le monde. Le mérite de Mademoiselle de Scudery déja connu par ses Ouvrages, quoiqu'elle ne les avoûât pas, & qui attiroit l'admiration de tout le monde, malgré tous les voiles dont sa modestie tâchoit de le cacher, le toucha particuliérement, & lui fit souhaiter avec ardeur d'avoir son estime & sa bienveillance. Ce souhait fut réciproque, & ils ont conservé jusqu'à la mort une amitié l'un pour l'autre, qui n'a guére d'exemple pour sa durée, & pour sa solidité. Dans les

premiéres

premiéres années de sa jeunesse, il composa un nombre presqu'infini de poesies agréables, & de petites piéces en prose les plus ingénieuses qu'on ait jamais vûes, qui ont fait les délices de Paris, & de toute la France pendant un fort long-temps.

Il composa entr'autres choses l'Histoire de l'Académie Françoise d'un stile dont on ne peut trop louer la justesse & la briéveté dans un temps où l'on étoit ordinairement diffus. Cette Histoire est un modéle en ce genre d'écrire. L'Académie touchée de l'honneur qu'il lui faisoit, lui donna une place dans son Corps, quoiqu'il n'y en eût point de vacante: faveur qui n'avoit point d'exemple, & qui apparemment n'en aura plus, étant difficile qu'un autre homme fasse à l'avenir quelque chose pour elle qui mérite une semblable reconnoissance. M.

Foucquet Procureur Général, & Surintendant des Finances, fort sensible aux talens de l'esprit, & qui lui connoissoit un grand fond de bon sens, voulut l'avoir auprès de lui, & l'employa dans les affaires. La disgrace de M. Foucquet étant arrivée peu de temps après causa sa ruine entiére, & le fit mettre à la Bastille. Ses amis regardérent comme un très-grand malheur ce terrible changement de fortune, quoiqu'ils ne doutassent point de son innocence; & ils ne pouvoient trop déplorer sa captivité qui dura plus de cinq années. Cependant ce long séjour dans une prison a été toute la source de son bonheur; & l'on ne sçauroit trop admirer la conduite de Dieu sur lui. La providence qui vouloit le convertir, & ensuite en former un des plus forts & des plus solides défenseurs de la Foi Catholique, après lui avoir donné

le temps de se former un excellent stile dans l'étude des Lettres humaines, & dans l'exercice de l'Eloquence, le mit dans cette solitude pour lui faire faire les reflexions, les lectures & les études nécessaires à un emploi si important. Il y lut non seulement toute l'Ecriture Sainte avec ses Commentaires, mais tous les Peres de l'Eglise. Il lut aussi presque tous les livres de controverse. Pour se délasser, il composa un poeme de plus de treize cens vers sous le titre d'Alcimédon * & comme il n'avoit ni papier, ni encre, il l'écrivit tout entier sur des marges de Livres avec de petits morceaux de plomb qu'il prenoit aux vîtres de sa chambre.

Lorsqu'il eut recouvré sa liberté, il abjura son hérésie dans l'Eglise de Chartres, & se donna tout entier à composer des ouvra-

* Eurimédon.

ges pour la conversion de ses freres errans. Le Roi qui avoit toujours eu beaucoup d'estime pour lui, voulut qu'il s'attachât auprès de sa personne ; & connoissant la beauté & la délicatesse de sa plume, le chargea d'écrire l'histoire de son régne. Ceux qui ont lû ce qu'il en a composé, assurent que rien n'est plus beau dans ce genre d'écrire. Il fut reçu Maître des Comptes à Montpellier en 1655, après avoir négocié le rétablissement de cette Compagnie qui avoit été interdite en 1650. Il se fit Maître des Requêtes en 1674. Il fut nommé Econôme de Cluny & de Saint Germain des Prez en 1675. En 1676, il fut préposé à l'administration du tiers des Econômats ; & en 1679, il fut fait Econôme de Saint Denys. Sa fortune changea plusieurs fois ; mais son cœur demeura toujours le même. Ce qui peut abbattre, ce qui

peut corrompre lui laissa toute sa fermeté & toute sa droiture. Ce fut lui qui pour satisfaire à la passion qu'il avoit pour la gloire du Roi, proposa à l'Académie Françoise de donner un prix de poesie à celui dont l'ouvrage en vers auroit le mieux célébré les louanges du Roi. Ce prix est une médaille d'or de 300 livres, dont il faisoit la dépense, & que l'Académie a continué de faire après sa mort.

Il fit des présens considérables à diverses Eglises, pour marquer sa foi sur le mystére de l'Eucharistie, qui avoit été long-temps le plus grand obstacle de sa conversion, entr'autres d'une lampe d'argent de 2000 liv. qu'il donna aux Filles de la Visitation de la rue S. Antoine, pour éclairer nuit & jour devant le S. Sacrement. Ce don n'a été sçu qu'après sa mort. Tous les ans il célébroit le jour de sa réunion à l'Eglise en s'ap-

prochant des Sacremens ; & depuis sa sortie de la Bastille, il ne laissa point passer d'année, sans délivrer quelque prisonnier.

Ses principaux ouvrages de Prose, sont l'Histoire de l'Académie Françoise ; un Panégyrique du Roi prononcé dans la même Académie, lequel a été traduit en Latin, en Espagnol, en Italien, en Anglois & même en Arabe, par le Patriarche du Mont-Liban ; la Préface des œuvres de Sarasin ; les Réflexions sur les différends de la Religion en quatre volumes, & une espéce de Manuel de courtes Priéres pour dire pendant la Messe. Il travailloit à un Traité sur l'Eucharistie, quand il fut prévenu de la mort le 7. Février 1693. De sorte qu'on peut dire qu'il est mort en combattant pour la Religion.

Extrait des Caractères par M. de la Bruyere.

COMME l'ignorance est un état paisible, & qui ne coûte aucune peine, on s'y range en foule, & elle forme à la Cour & à la ville un nombreux parti qui l'emporte sur celui des Sçavans. S'ils alléguent en leur faveur les noms d'Estrées, de Harlay, Bossuet, Seguier, Montausier... Pellisson... On ne feint point de leur dire que ce sont des exemples singuliers.

Extrait du Discours prononcé par M. l'Abbé de Fénelon, depuis Archevèque Duc de Cambray, dans l'Académie Françoise, le jour de sa réception, le 31 *Mars* 1697.

J'AUROIS besoin, Messieurs, de succéder à l'éloquence de M. Pellisson aussi bien qu'à sa pla-

ce, pour vous remercier de l'honneur que vous me faites aujourd'hui, & pour réparer dans cette Compagnie la perte d'un homme si estimable.

Dès son enfance, il apprit d'Homére en le traduisant presque tout entier, à mettre dans les moindres peintures, & de la vie, & de la grace. Bientôt il fit sur la Jurisprudence un ouvrage, où l'on ne trouva d'autre défaut que celui de n'être pas conduit jusqu'à sa fin. Par de si beaux essais il se hâtoit, Messieurs, d'arriver à ce qui passa pour son chef-d'œuvre, je veux dire l'Histoire de l'Académie. Il y montre son caractére qui étoit la facilité, l'invention, l'élégance, l'insinuation, la justesse, le tour ingénieux. Il osoit heureusement, pour parler comme Horace; ses mains faisoient naître les fleurs de tous côtés; tout ce qu'il touchoit étoit embelli.

Des

Des plus viles herbes des champs, il ſçavoit faire des couronnes pour les Héros ; & la régle ſi néceſſaire aux autres de ne toucher jamais ce qu'on ne peut orner, ne ſembloit pas faite pour lui. Son ſtile noble & léger reſſembloit à la démarche des divinités fabuleuſes qui couloient dans les airs, ſans poſer le pied ſur la terre. Il racontoit, vous le ſçavez mieux que moi, Meſſieurs, avec un tel choix des circonſtances, avec une ſi agréable variété, avec un tour ſi propre & ſi nouveau juſques dans les choſes les plus communes, avec tant d'induſtrie pour enchaîner les faits les uns dans les autres, avec tant d'art pour tranſporter le Lecteur dans le temps où les choſes s'étoient paſſées, qu'on s'imagine y être, & qu'on s'oublie dans le doux tiſſu de ſes narrations.

Tout le monde y a lû avec plai-

fur la naiſſance de l'Académie. Chacun pendant cette lecture croit être dans la maiſon de M. Conrart, qui en fut comme le berceau ; chacun ſe plait à remarquer la ſimplicité, l'ordre, la politeſſe, l'élégance qui régnoient dans les premiéres aſſemblées, & qui attirerent les regards d'un puiſſant Miniſtre : enſuite les jalouſies & les ombrages qui troublerent ces beaux commencemens ; enfin l'éclat qu'eut cette Compagnie par les ouvrages des premiers Académiciens... Un Miniſtre attentif à attirer à lui tout ce qui brilloit, l'enleva aux lettres, & le jetta dans les affaires. Alors quelle droiture, quelle probité, quelle reconnoiſſance conſtante pour ſon bienfaicteur ? Dans un emploi de confiance il ne ſongea qu'à faire du bien, qu'à découvrir le mérite, & à le mettre en œuvre. Pour montrer toute ſa vertu, il ne

lui manquoit que d'être malheureux. Il le fut, Messieurs. Dans sa prison éclatérent son innocence & son courage. La Bastille devint une douce solitude où il faisoit fleurir les lettres.

Heureuse captivité, liens salutaires qui réduisirent enfin sous le joug de la foi cet esprit trop indépendant. Il chercha pendant ce loisir dans les sources de la Tradition de quoi combattre la vérité : mais la vérité le vainquit & se montra à lui avec tous ses charmes. Il sortit de sa prison honoré de l'estime & des bontés de son Roi ; mais ce qui est bien plus grand, il en sortit étant déja dans son cœur humble enfant de l'Eglise. La sincérité & le desintéressement de sa conversion lui en firent retarder la cérémonie, de peur qu'elle ne fût récompensée par une place que ses talens pouvoient lui attirer, & qu'un autre

moins vertueux que lui auroit recherchée. Depuis ce moment il ne cessa de parler, d'écrire, d'agir, de répandre les graces du Prince pour ramener ses freres errans. Heureux fruit des plus funestes erreurs! il faut avoir senti par sa propre expérience tout ce qu'il en coute dans ce passage des ténébres à la lumiére, pour avoir la vivacité, la patience, la tendresse, la délicatesse de charité qui éclatent dans ses écrits de controverse.

Nous l'avons vû malgré sa défaillance se trainer encore aux piés des Autels jusqu'à la veille de sa mort, pour célébrer, disoit-il, sa fête, & l'anniversaire de sa conversion. Helas, nous l'avons vû séduit par son zêle & par son courage, nous promettre d'une voix mourante qu'il acheveroit son grand Ouvrage sur l'Eucharistie. Oui, je l'ai vû, les larmes aux

yeux, je l'ai entendu, il m'a dit tout ce qu'un Catholique nourri depuis tant d'années des paroles de la foi, peut dire pour se préparer à recevoir les Sacremens avec ferveur. La mort, il est vrai, le surprit venant sous les apparences du sommeil; mais elle le trouva dans la préparation des vrais fideles.

Au reste, Messieurs, ses travaux pour la magistrature & pour les affaires de la Religion que le Roi lui avoit confiées, ne l'empéchoient pas de s'appliquer aux Belles-Lettres, pour lesquelles il étoit né. Sa plume fut d'abord choisie pour écrire le régne présent, &c.



Extrait du Discours prononcé par M. Bergeret dans l'Académie Françoise, le jour que M. l'Abbé de Fénelon y fut reçu, le 31 Mars 1693.

LE Public qui sçait combien l'Académie Françoise a perdu à la mort de M. Pellisson n'a pas plûtôt ouï nommer le successeur qu'elle lui donne, qu'en même temps il l'a louée de la justice de son choix, & de sçavoir si heureusement réparer ses plus grandes pertes.

Celle-ci n'est pas une perte particuliére qui ne regarde que nous. Toute la République des Lettres y est intéressée, & nous pouvons nous assurer que tous ceux qui les aiment regretteront notre illustre Confrere.

Les Ouvrages qu'il a faits en quelque genre que ce soit, ont

toujours eu l'approbation publique qui n'est point sujette à la flatterie, & qui ne se donne qu'au mérite.

Ses poesies, soit galantes, soit morales, soit héroïques, soit chrétiennes, ont chacune le caractére naturel qu'elles doivent avoir, avec un tour & un agrément que lui seul pouvoit leur donner....

Tout ce qu'il a écrit en prose sur les matieres les plus différentes, a été généralement estimé.

L'histoire de l'Académie Françoise par où il a commencé, laisse dans l'esprit de tous ceux qui la lisent, un desir de voir celle du Roi qu'il a depuis écrite; & que dès lors on le jugea capable d'écrire.

Le Panégyrique du Roi qu'il prononça dans la place où j'ai l'honneur d'être, fut aussitôt traduit en plusieurs Langues, à l'honneur de la nôtre.

La belle & éloquente Préface qu'il a mise à la tête des Oeuvres de Sarasin, si connue & si estimée, a passé pour un chef-d'œuvre en ce genre-là.

Sa Paraphrase sur les Instituts de Justinien, est écrite d'une pureté & d'une élégance, dont on ne croyoit pas jusqu'alors que cette matiére fût capable...

Il y a dans les priéres qu'il a faites, pour dire pendant la Messe, un feu divin, & une sainte onction, qui marquent tous les sentimens d'une véritable piété.

Ses ouvrages de controverse éloignés de toute sorte d'emportement, ont une certaine tendresse qui gagne le cœur de ceux dont il veut convaincre l'esprit, & la foi y est partout inséparable de la charité....

Le plus grand honneur que l'Académie lui pouvoit faire, après tant de réputation qu'il s'est ac-

quiſe, c'étoit, Monſieur, de vous nommer pour être ſon ſucceſſeur; & de faire connoître au Public que pour bien remplir la place d'un Académicien comme lui; elle a jugé qu'il en faloit un comme vous.

Extrait du Songe de Bocace, traduit de l'Italien. Amſt. 1702.

ACANTE étoit un galant homme dont le mérite & l'eſprit ont fort brillé dans le monde. Dieu lui fit la grace de lui ouvrir les yeux ſur les erreurs d'une ſecte dans laquelle il avoit été nourri. Sa converſion fut ſincére : il quitta la bagatelle, & n'employa plus ſes talens qu'à la gloire de Dieu, & à celle de ſon Roi. Il conſerva juſqu'au dernier ſoupir l'attachement qu'il avoit eu toute ſa vie pour Sapho, dont la vertu a toujours été ſi généra-

lement connue, que l'on n'a jamais douté de l'innocence de leur commerce. Acante fut surpris par la mort. Il avoit fait ses dévotions la veille qu'il décéda, & ne croyant pas être si proche de sa derniére heure, il expira sans avoir pû recevoir le Viatique. L'envie qui fait souvent passer pour des crimes les malheurs qui arrivent aux plus honnêtes gens, publia qu'Acante avoit fini ses jours comme un réprouvé. La généreuse Sapho ne manqua pas de donner en cette occasion des marques de son bon cœur.

METAMORPHOSE D'ACANTE EN ORANGER.

Ces aimables contrées, où régne le Rhône lorsqu'il va mêler ses ondes avec les flots de la mer, virent autrefois naître un Berger qui fut l'honneur de son pays, & l'amour des Nymphes de son

temps. Elles étoient charmées de ſon eſprit & de ſon chant, & briguoient avec ſoin l'honneur d'avoir part à ſes chanſons. Mais comme le diſcernement d'Acante n'avoit pas moins de juſteſſe que ſa voix, dès qu'il connut la Nymphe Sapho, il mépriſa toutes les autres. Sa Muſette fut uniquement employée à célébrer les louanges de cette merveille de ſon ſiécle, & à chanter les douceurs d'une amitié la plus pure, la plus ſolide, & la plus fidéle qui fut jamais.

Jupiter jaloux de voir d'autres autels que les ſiens, parfumés d'un encens ſi délicat & ſi exquis, entreprit d'attirer à lui-ſeul l'hommage d'un ſi agréable culte. Il alluma dans le cœur d'Acante un ardent amour pour ſa divinité ſuprême; & le Berger auſſitôt conſacra ſes veilles & ſa Muſe à la gloire de ce maître de l'Uni-

vers, & à celle d'un Prince qui en eſt la plus parfaite image.

Enfin après avoir composé des Cantiques inimitables, après avoir vaincu par ſon éloquence des monſtres plus dangereux que ceux que vainquit Hercule, & mérité ſon Apothéoſe par mille faits éclatans, ce grand homme fut appellé ſur l'Olympe; ſon eſprit s'envola dans le ſein de Jupiter, & ſon corps fut métamorphoſé en Oranger; afin que des reſtes ſi précieux fuſſent honorés ſous la figure du plus précieux de tous les arbres; & d'un arbre qui reſſemble ſi parfaitement au Berger que nous regretons.

En effet il eſt, comme étoit Acante, agréable & utile. Son odeur l'emporte ſur l'odeur des autres fleurs. Il eſt propre à cent uſages différens. Il a des vertus ſecretes, ou plûtôt une vertu univerſelle. Auſſi le deſtin pour con-

ſerver cette plante heureuſe, ordonna qu'elle fût confiée à Sapho qui la défendra de la fureur des Vents & de la malignité des Inſectes.

VERS DE SAPHO.

La Metamorphoſe Galante
Qui change en Oranger Acante
Au Parnaſſe va tout changer.
Et ceux qui par leurs Vers ſçauront charmer & plaire,
Au lieu de Laurier ordinaire
Seront couronnés d'Oranger.

Extrait de l'Hiſt. de LOUIS XIV. *Par M. de Larrey.* an. 1661.

JE ne puis quitter le chapitre de Foucquet, ſans parler de ſon principal Commis Pelliſſon, que ſon érudition & ſa politeſſe ont rendu ſi célébre. Il ne le fut pas moins par ſa fidélité pour ſon Maître. Il n'avoit pas peu contribué à ſa réputation par la beauté

de son stile qu'il lui avoit prêté pour écrire les Lettres importantes, à quoi ses grands emplois l'obligeoient, & dont il laissoit faire la minute à un Secretaire qui sçavoit si bien s'exprimer. Il ne contribua pas moins à sa justification dans le temps de sa disgrace, & il travailla avec la même force & la même éloquence à sa défense durant l'instruction de son procès. Il ne craignit point d'offenser Colbert ; & il faut donner cette louange au dernier, (*) qu'au lieu de s'irriter de ses écrits tout brillans d'esprit & de bon sens, il en fut charmé, & voulut attirer auprès de lui un homme d'un si grand mérite, & qui avoit été si fidéle à son maître dans sa mauvaise fortune. Pellisson se laissa gagner, sans se laisser corrompre, & ne pouvant plus être utile au

(*) M. de Larrey s'est trompé, *voyez la Préface* pag. xxvj

premier, il s'engagea avec l'autre pour lequel il eut la même fidélité. Mais s'étant fait Catholique il se fit convertisseur, & les Protestans lui reprochent l'infâme commerce qu'il faisoit des conversions à prix d'argent. *

Extrait de la même Hist. an. 1693.

JE ne sçai si de cette promotion (des Chevaliers de S. Louis), je puis passer à une autre... assez illustre pour n'être pas indigne de la majesté de l'histoire. Ce fut la reception qui se fit dans ce temps-là de l'Abbé Fénelon à l'Académie Françoise, en la place de Pellisson... J'ai parlé en plus d'un endroit des belles qualités de celui-ci, qui le firent admirer pendant sa vie. Je ne puis pourtant m'empécher d'en donner un racourci, avant que de parler de sa mort, qui eut aussi des circon-

* *Voyez la Note de la page* CXXVII.

ſtances fort. ſingulières. Il fut ami fidéle, ſerviteur incorruptible, dont il donna des preuves dans la diſgrace du Surintendant Foucquet: courtiſan dévoué, mais droit, ſujet zêlé; ſa fortune changea pluſieurs fois, mais ſon cœur pour ſes amis & pour les honnêtes gens fût toujours le même; les qualités de l'eſprit répondoient à celles de l'ame. Il parloit & écrivoit mieux que perſonne, & les ouvrages qu'on a de lui en proſe & en vers ſont admirés de tous les connoiſſeurs & lûs de tout le monde avec plaiſir. Né Proteſtant il fut eſtimé & chéri de ceux de cette religion, tant qu'il la profeſſa; & le célébre Morus Miniſtre de Charenton lui donna une illuſtre marque de ſon eſtime & de ſon affection, lorſqu'en mourant il lui légua comme à la plus belle ame qu'il eût jamais connue, la chaîne d'or dont le

le Sénat de Venise lui avoit fait présent, en reconnoissance du Poeme qu'il avoit composé en l'honneur de cette République. Il perdit l'amitié des Protestants, lorsqu'en 1670, il quitta leur communion, & se mit à faire le métier de convertisseur: il gagna par là les bonnes graces du Roi qui l'honora d'une charge de Maître des Requêtes, & qui lui confia l'Econômat de trois des plus riches bénéfices du Royaume. La maniére dont il mourut en refusant, ou éludant de recevoir les Sacremens de l'Eglise Romaine, lui fit perdre l'estime des Catholiques (*). Quelqu'opinion qu'on ait de sa religion, les Belles-Lettres perdirent en lui un de leurs plus grands ornemens.

(*) On sent que c'est un Protestant qui parle; & la mémoire de M. Pellisson a été pleinement justifiée à cet égard.

Extrait de la Préface des Oeuvres de M. de Tourreil, par M. l'Abbé Massieu.

ON commence à trouver que les ouvrages de nos excellens Ecrivains sont trop simples, trop uniformes, trop négligés. On abandonne les beautés naturelles qui faisoient tout l'objet de leurs soins, & l'on ne court qu'après des ornemens recherchés. On s'éloigne de leur stile périodique & nombreux, pour se jetter dans un stile coupé, & dépourvû d'harmonie. Aux irrégularités heureuses qu'ils laissoient à dessein dans leurs écrits, & qui en effet contribuent beaucoup à donner de l'énergie & de la vivacité au discours, on substitue une triste exactitude qui ne fait qu'énerver la diction, & que la rendre moins rapide. Qu'arrive-t-il de toutes


Paul Pelisson
Maître des Requestes et de l'Academie Françoise
J. B. Scotin Sculp

ces nouveautés? que notre Prose n'a plus les graces de celle des Voitures, des Sarasins, des Pellissons.

Extrait de l'Eloge de M. Leibnitz par M. de Fontenelle.

IL parut ici en 1692 un Livre intitulé *de la Tolérance des Religions*. M. Leibnitz la soutenoit contre feu M. Pellisson, devenu avec succès Théologien, & Controversiste. Ils disputoient par lettres, & avec une politesse exemplaire. Le caractere de M. Leibnitz le portoit à cette tolérance, que les esprits doux souhaiteroient d'établir, mais dont après cela ils auroient assez de peine à marquer les bornes, & à prévenir les mauvais effets. Malgré la grande estime qu'on avoit pour lui, on imprima tous ses raisonnemens avec privilége: tant on se fioit aux Réponses de M. Pellisson.

Extrait du Carpentariana.

L'AGREABLE eſprit que M. Pelliſſon ! Il écrit fort bien en vers & en proſe. Il ſçait du Grec & du Latin, de l'Italien & de l'Eſpagnol. Il juge fort bien des ouvrages; il eſt très galant dans ſa converſation, & dans ſes écrits. Quoi qu'il ſoit extrêmement difforme, il ne laiſſe pas de ſe faire aimer; & quelqu'un lui a appliqué ces vers d'Ovide :

Non formoſus erat, ſed erat facundus Ulyſſes ;
Et tamen æquoreas torſit amore deas.

Extrait d'une lettre de M. Arnaud à M. Pelliſſon.

JE viens de recevoir, Monſieur, vos excellentes Réflexions ſur les deux Mémoires de M. Leibnitz... Il y a long-temps que je n'ai rien lû qui m'ait plus ſatisfait. J'y ai admiré ce que tout le monde admire dans vos ouvrages, une

netteté merveilleuse, des raisonnemens forts justes, & des réponses très solides à des objections proposées d'une maniére assez embarrassante. J'ai trouvé sur-tout que vous détruisiez parfaitement bien ce pernicieux sentiment qu'il n'y a qu'un point fondamental qui est l'amour de Dieu, & notre union avec lui; & que vous avez eu grande raison de ne vous point servir de la distinction des Hérétiques matériels & formels, puisqu'il n'y a rien dont on abuse davantage, quand on ne la renferme pas dans ses justes bornes; & de les récuser pour Juges dans ce point sur lequel vous étiez en différend avec M. Leibnitz. Car il n'y a guére d'excès sur ce sujet que ces nouveaux auteurs n'ayent autorisé en foule. Et ce seroit mal défendre l'Eglise, que d'entreprendre de les expliquer & de les excuser, comme si la cause de l'Eglise dépendoit de là.

Extrait de l'Histoire de l'Académie Françoise. 2. p. par M. l'Abbé d'Olivet.

POUR parler exactement de M. Pelliſſon, reprenons les choſes de plus haut, & n'oublions rien de ce qui peut nous ſervir à bien connoître un de ces hommes rares dont la mémoire intéreſſe les honnêtes gens....

Il fit ſes Humanités à Caſtres, ſa Philoſophie à Montauban, & ſon droit à Toulouſe, où à peine eut-il donné quelques mois à l'étude, qu'il entreprit de paraphraſer les *Inſtituts* de Juſtinien. A la vérité il n'en publia que le premier livre; mais ce premier livre ſuffiroit pour nous faire douter que ce pût être l'ouvrage d'un jeune homme, ſi la date de l'impreſſion n'en faiſoit pas foi... *Il abuſoit*, dit-on, *de la permiſſion qu'ont les hommes d'être laids*; mais avec tou-

te sa laideur, il n'avoit pour plaire qu'à parler. Son esprit lui servoit non pas à en montrer, mais à en donner; & l'on sortoit d'avec lui, non pas persuadé qu'il eût plus d'esprit qu'un autre; mais se flatant d'en avoir pour le moins autant que lui: tant il avoit l'art de se proportionner à toute sorte de caractéres...

Au reste, il n'avoit pas moins l'esprit des affaires que celui des lettres; & lors même qu'il avoit paru faire son capital de la Poësie, & d'autres semblables amusemens, il n'avoit pas laissé en même temps de se faire un fonds de connoissances utiles, qui le rendoient propre à toute sorte d'emplois.

Tant de talens réunis, & dans un si haut degré, lui attirerent l'estime de M. Foucquet Surintendant des Finances, qui le fit en 1657. son premier Commis, &

bientôt ſon confident. Quatre années paſſées tranquillement dans cet emploi, lui firent goûter le plus doux plaiſir d'une grande ame, le plaiſir de faire du bien... Un grand ouvrage qu'il avoit preſque fini, & dont juſqu'à préſent on n'a publié que des fragmens, c'eſt l'Hiſtoire de LOUIS XIV. à la prendre depuis la paix des Pyrenées juſqu'à celle de Nimégue. Témoin oculaire de ce qui s'étoit paſſé, & auſſi grand maître qu'il l'étoit dans l'art d'écrire l'hiſtoire, il pouvoit donner un Tite-Live à la France, comme elle a un Sophocle & un Euripide.

On ne donne ce morceau que par extrait, parce que l'hiſtoire de l'Académie Françoiſe eſt entre les mains de tout le monde, & qu'il eſt facile de la conſulter.



POESIES DE M. PELLISSON.

LIVRE PREMIER.

POESIES CHRETIENNES.

STANCES.

GRAND Dieu, par quel encens, & par quelles victimes
Pourai-je détourner ton courroux que je crains ?
J'ai mérité la mort, & pour de moindres crimes
Le monde a vû tomber la foudre de tes mains.

L'excès de tes bontés augmente mon offense ;
Tu me combles de biens, au lieu de me punir ;
Et l'on voit, ô prodige ! une égale constance,
En moi pour t'offenser, en toi pour me benir.

Il eſt vrai, mon Sauveur, mes fautes ſont
mortelles ;
Toujours ma paſſion s'oppoſe à tes projets :
Mais, hélas ! Si tu perds tous ceux qui ſont rebelles,
En quel lieu de la terre auras tu des ſujets ?

D'un côté mon péché provoque ta juſtice ;
De l'autre ta bonté demande mon pardon ;
As-tu moins de bonté que je n'ai de malice ?
Serai-je plus méchant que tu ne ſeras bon ?

L'hiver accompagné des vents & des orages
Vient de quitter la place à la belle ſaiſon.
La terre eſt ſans glaçons, le ciel eſt ſans nuages ;
L'un montre ſon azur, l'autre ſon verd gazon.

Par toi l'air eſt ſerein & la terre féconde :
Grand Dieu ! c'eſt toi qui fais, en dépit des hivers,
Retourner ſur ſes pas la jeuneſſe du monde,
Et renaître à nos yeux l'éclat de l'Univers.

S'il eſt ainſi, de grace, arrête le tonnerre ;
Epargne ton ouvrage, ô Dieu mon Créateur !
Tu fais un nouveau ciel, une nouvelle terre ;
Peus-tu pas dans mon corps former un nouveau
cœur ?



Je sens deux forts partis combattre en mes entrailles.
L'un m'entraîne aux enfers, l'autre m'éléve à toi.
Sans détruire, grand Dieu ! le champ de leurs batailles,
Fai vaincre le parti qui combat pour ta Loi.

Il y va de mon bien, il y va de ta gloire :
Domte par ton esprit mon esprit obstiné.
Ton triomphe est le mien, je gagne en ta victoire ;
Quand tu seras vainqueur, je serai couronné.

STANCES

Tirées du Pseaume 36.

VOIS-TU ces hauts palais, ces pompeux édifices,
Que l'injuste a bâtis du sang des innocens,
Où nageant nuit & jour au milieu des délices,
Sans peine & sans douleur il voit couler ses ans ?
Fidéle, attens un peu ; ne porte point d'envie
Au bonheur de sa vie :
L'herbe des champs s'éléve, & fleurit comme lui ;
Mais son brillant éclat peu de temps lui demeure ;
On l'admiroit n'aguere, on la fauche aujourd'hui,
Et l'ouvrage d'un an périt en moins d'une heure.

Laisse-là ces méchans dont la chûte est prochaine :
Ne souille point ton cœur de leurs sales desirs.
Ton bonheur est certain, ne t'en mets point en peine.
Dieu te tient lieu de biens, d'honneurs & de plaisirs.
Quand un homme l'honore, & n'a nulle espérance
Qu'en sa haute puissance,
Dans les troubles du monde, il jouit de la paix ;
Il n'est point inquiet, son ame est satisfaite ;
Il n'a plus que le soin de faire des souhaits,
Et le Ciel accomplit ce que son cœur souhaite.

Le peuple alors l'admire, & connoît qu'il est sage.
Il ressemble au soleil tel que nous le voyons,
Quand vainqueur des brouillards, ou d'un épais nuage,
Droit dessus notre tête il lance ses rayons.
On voit s'évanouir au point de sa naissance
La nuit & le silence.
Il éclaire, il échauffe en mille endroits divers ;
Et de quelque côté que se tourne sa vûe,
Il voit chaque climat de ce grand Univers
Languir à son départ, revivre à sa venüe.

Quelquefois des méchans la brutale insolence
De celui qui craint Dieu vient le repos troubler.
Mais que peuvent-ils faire ? Il a pour sa défense
Un bras dont un seul coup les peut tous accabler.

Dieu qui peut à son gré leur arracher la vie,
Rit de leur folle envie.
Il sçait jusqu'où s'étend leur plus sanglant effort;
Et du trône éternel, où sa vertu domine,
Son œil qui tout pénétre, & qui jamais ne dort,
Voit venir à grands pas leur derniere ruine.

Quel plaisir, ô grand Dieu! de voir par ta puissance
Un juste prospérer plus que mille mondains,
Et tes mains en secret répandre l'abondance
Qu'on impute sans cause au travail de ses mains.
Il nourrit l'indigent, il répare la perte
Que son frere a soufferte.
En tout temps la misére éprouve son secours;
Et bien loin que ses dons sa fortune détruisent,
Elle devient meilleure, & s'accroît tous les jours,
Comme ces sources d'eaux qui jamais ne s'épuisent.

Mais vous qui méprisez & l'amour & la haine
De l'auteur tout-puissant des ames & des corps,
Vous périrez, ingrats, & n'aurez que la peine
D'entasser vainement trésors dessus trésors.
En quel lieu fuirez-vous? où sera le refuge
Contre un si puissant Juge
Si d'un juste courroux son cœur est enflammé?
Quand sa main oublirait l'usage de la foudre,
Comme en un seul moment sa voix a tout formé,
Sa voix en un moment peut tout réduire en poudre.

STANCES.

VOus n'êtes que pouvoir, je ne ſuis que foibleſſe,
Mon Dieu mon Créateur;
Je vous trouve partout, éternelle ſageſſe,
Toujours devant mes yeux, & jamais dans mon cœur.
Arbres, fleurs, & ruiſſeaux, dévote ſolitude,
Vous m'en dites aſſés pour des ſiécles d'étude.

Ces Rameaux toujours verds que l'Automne revére
Me prêchent mon devoir:
Tel ſerai-je, il l'a dit, ſi je cherche à lui plaire.
Ah! qui me donneroit pour un ſi haut eſpoir,
Arbres, fleurs, & ruiſſeaux, votre douce innocence
Qui le loue en tout temps, & jamais ne l'offenſe.

Qui vous méne à la mer, belles & claires ondes?
Et vous charmantes Fleurs,
Où prenez-vous cet ambre, & ces tiges fécondes,
Et ce divers feüillage, & ces riches couleurs?
Arbres, fleurs, & ruiſſeaux, devote ſolitude,
Vous m'en dites aſſés pour des ſiécles d'étude.

*PARAPHRASE EXACTE a

Du Pseaume 92.

QU'IL est beau, qu'il est doux de célébrer ta gloire,
De la main, de l'archet, du souffle, de la voix,
Mon Dieu le Roi des Rois,
Et d'une fidelle mémoire
Chanter au point du jour ta royale bonté,
Chanter, quand la nuit vient, ta ferme vérité!

✻

Les œuvres de tes mains feront toute ma joye.
Tes miracles divers, mon Dieu mon seul desir,
Feront tout mon plaisir.
Qui les comprend, bien qu'on les voye?
Que ta sagesse est haute aux œuvres de tes mains!
Que tes pensers sont loin de nos pensers humains!

✻

Le fou n'y connoît rien; l'ignorant les ignore
Qui voit croître & fleurir comme l'herbe des champs
Les ingrats, les méchans,
Et ne découvre point encore

a C'est-à-dire que j'ai pris garde de fort près à ne me pas écarter du sens, & que j'ai presque traduit partout mot pour mot sans paraphraser que par nécessité, & encore aux choses moins importantes qui ne font que remplir, sans faire aucun sens elles-mêmes. Ce qui est fort peu observé dans une grande partie des Paraphrases d'aujourd'hui.

Qu'une mort éternelle attend leur vanité,
Que l'Empire éternel n'eſt qu'à ta Majeſté.

❦

Je voi tes ennemis, en ce régne ſans bornes,
Je voi tes ennemis diſſipés devant toi ;
Moi-même je me voi
Pareil aux ſuperbes licornes
Marcher la tête haute, & le front couronné
De ton huile céleſte inceſſamment orné.

❦

Ceux qu'on voit m'attaquer d'une haine obſtinée,
Ces lâches ennemis à mes maux inſultans,
Mes yeux alors contens
Verront leur triſte deſtinée ;
Et leurs maux redoublés volans par l'univers
Flateront mon oreille en cent récits divers.

❦

La palme plus d'un ſiécle & forte & floriſſante,
Le cédre du Liban ſi fertile en rameaux
Inceſſamment nouveaux,
Seront la peinture vivante
Des juſtes bienheureux plantés en ta maiſon,
Verds, croiſſans, floriſſans en l'arriére-ſaiſon.

❦

On verra leurs vieux troncs étendus juſqu'aux
nues
Couverts de nouveaux fruits comme en leurs
jeunes ans,
De tes lieux triomphans
Parer les longues avenues,

Et prêcher d'âge en âge à la postérité
Ta justice sans tache & sans impureté.

SUR UN VER LUISANT.

CRAIGNEZ du Dieu très-haut le courroux furieux,
Vous qui n'êtes que boue, & qui faites les Dieux.
Ainsi les Vers luisans, vains astres de la Terre,
Aux feux du Firmament semblent faire la guerre,
Percent de faux rayons l'épaisse obscurité,
De leur corruption empruntent leur clarté.
Attendez un moment; leur gloire infortunée
De poudre qu'elle fut, en poudre est retournée.

ODE.

VOUS revenez, aimables fleurs,
Sans que de mes longues douleurs
Vous trouviez la course bornée:
Je vis sous une dure loi,
Et voici la seconde année
Qu'il n'est plus de printemps pour moi.

La même Sagesse profonde
Qui vous ôte, & vous rend au monde
Me cache en cet obscur tombeau;
Et peut en dépit de l'envie
Remettre en un éclat nouveau
Ma sombre & languissante vie.

Adorons ce Dieu ſouverain :
Comme vous ſa puiſſante main
Me forma de poudre & de boue ;
Cent maux peuvent m'environner :
Mais quoi ! je l'aime & je le loue ;
Il ne me peut abandonner.

ODE.

DE quoi viens-tu m'entretenir,
Vain fantôme de l'avenir ?
Celui dont mon corps eſt l'ouvrage,
Celui dont mon ame eſt l'image
N'eſt-il donc plus pour me benir
Tout bon, tout-puiſſant, & tout ſage ?

L'impénétrable obſcurité
Dont il couvre l'ordre arrêté
Des peines & des récompenſes,
De nos biens & de nos ſouffrances,
Condamne de témérité
Nos craintes & nos eſpérances.

Il rit de nos ſages diſcours ;
Il tient le compte de nos jours ;
Il a nos fortunes tracées ;
Et nos inutiles penſées
N'en ſçauroient détourner le cours,
Non plus que des choſes paſſées.

S'il parle, la manne à nos yeux
Dans les deserts tombe des Cieux,
Les rochers s'ouvrent en fontaines,
Les mers nous deviennent des plaines;
Et de l'ennemi furieux
Noyent les troupes inhumaines.

Conservons-en le souvenir;
Fuyez, souci de l'avenir:
Ce Dieu dont mon corps est l'ouvrage,
Ce Dieu dont mon ame est l'image,
Sera toujours pour me benir
Tout bon, tout-puissant, & tout sage.

ODE
Durant un grand vent à la Bastille.

Vous ne battez que ma prison,
Rudes vents, terribles orages,
Quand sur la mer avec raison
On craint les plus cruels naufrages.

Tu me l'apprens, céleste Foi,
Dont l'ardeur m'éléve & m'enflamme:
Ce foible corps n'est pas à moi;
C'est la demeure de mon ame.

Qu'un autre avec quelque raison
Craigne les plus cruels naufrages:
Vous ne battez que ma prison,
Rudes vents, terribles orages.

ODE.

JE te voi, Soleil, je te voi
Marcher avec l'éclat d'un Roi;
Mais quand ma vûe en est blessée,
Un autre objet plus grand que toi
Occupe toute ma pensée.

Je le sens; il est dans mon cœur;
Il ternit ton éclat trompeur;
Près de ses merveilles sans nombre,
Ta flamme est moins qu'une vapeur,
Et ta lumiére moins qu'une ombre.

Par lui je vis, par lui tu cours,
Et formes les nuits & les jours:
Va, soleil, où sa voix t'appelle;
Je n'ai ni regards, ni discours
Que pour sa lumiére immortelle.

* CANTIQUE.

MON Dieu, je vous ai fâché,
M'engageant dans le péché;
Mais mon cœur brûlant pour vous,
Attend plus de votre grace
Qu'il ne craint votre courrous.

Je prétens bien désormais
Ne vous irriter jamais.
Mais quoi ? sans votre secours
Je prévoi que ma foiblesse
Vous irritera toujours.

Je ne suis qu'impureté ;
Vous n'êtes que sainteté :
Et ce que vous ordonnez
Où le trouver en moi-même,
Si vous ne me le donnez ?

Dieu des Dieux, & Roi des Rois !
On vous a vû sur la Croix
Mourir pour des ennemis,
Et porter le dur supplice
Des maux qu'ils avoient commis.

Quand nous vous percions le flanc
Vous nous donniez votre sang.
Et notre inhumanité
En vous ravissant la vie
S'acquéroit l'éternité.

O merveille de pitié !
O merveille d'amitié !
Dieu si terrible, & si doux !
Dieu si bon, & si sévére,
Que nous sommes loin de vous ?

Quand la chair en douteroit,
Quand l'Enfer en gronderoit,
Un pécheur non obstiné
Qui vous craint & vous adore,
Ne sera point condamné.

---

*SONNET.

LE monde plus trompeur que les flots de Neptune
Promet de riches biens & d'illustres emplois;
Mais que sert d'obéir à ses injustes loix?
TALLEMANT, a de Dieu seul dépend notre fortune.

Heureux qui ne suit point cette foule importune,
Que traînent après eux les Princes & les Rois;
Et pleurant ses péchés à l'ombre de la Croix,
Evite des pécheurs la ruine commune.

Pensons au triste sort de tous ces criminels
Exposés sans relâche à des feux éternels,
Dont la brûlante ardeur persécute leurs ames.

Souvent leur désespoir les voudroit secourir,
Mais parmi les horreurs de ce torrent de flâmes
Ils desirent la mort, & ne peuvent mourir.

a M. l'Abbé Tallemant de l'Academie Françoise.

* AUTRE.

ELEVONS-nous, mon ame, au-dessus de la terre ;
Ne regardons jamais ces prophanes mortels,
Dont l'orgueil infidelle au culte des Autels,
Contre le Roi des Cieux ose faire la guerre.

Leur folle vanité dans leur cœur se resserre
Pour y former toujours mille vœux criminels,
S'ils ne devoient souffrir des tourmens éternels,
Dieu leur auroit déja fait sentir son tonnerre.

Mais regardons les Saints, dont la longue ferveur,
Imitant les travaux du céleste Sauveur,
Entretint leurs esprits de saintes espérances.

Puisqu'en se proposant l'objet de leurs desirs,
Ils se trouvoient heureux au milieu des souffrances,
Qu'ils doivent être heureux au milieu des plaisirs !

* AUTRE.

L'Exemple de Godeau a m'a fait naître l'envie
De consacrer à Dieu mon esprit & ma voix.
Que sert d'importuner les échos de nos bois,
Ou du nom de Philis, ou du nom de Silvie ?

Je voi mille Sçavans de qui l'ame ravie
Suit d'un art souverain les glorieuses Loix.
Leurs Vers ont le pouvoir de régner sur les Rois,
Et malgré le trépas éternisent leur vie.

Leur charme doux & fort bannit l'adversité ;
Ils se font même entendre à la postérité,
Et par des tons hardis surmontent le tonnerre.

Mortels qui possédez ce talent précieux,
Vous avez trop flaté les Princes de la terre ;
Commencez à louer le Monarque des cieux.

a M. Godeau Evêque de Grasse.

AUTRE.

* AUTRE.

DESMARESTS a, qui ressens une céleste flâme,
Et que la vertu régle à son juste compas,
Ta haute piété par ses divins appas
Te couronne de gloire, & nous couvre de blâme.

Je veux me retirer de cette route infâme,
Où les tristes pécheurs précipitent leurs pas,
Et disposant ma vie à souffrir le trépas,
Consacrer tous mes soins au salut de mon ame.

Que sert de tant former d'inutiles desirs,
Pour les vaines douceurs des profanes plaisirs,
Dont la soif nous tourmente, & l'excès nous accable ?

Enfin je reconnois leur charme dangereux ;
Quand on les veut chercher on se rend misérable,
Quand on les a trouvés, on est plus malheureux.

a Un des premiers Academiciens.

* AUTRE.

DANS le fombre chaos de la maffe premiére
Une funefte nuit régnoit confufément,
Lorfque du Créateur le prompt commandement
De cette obfcurité fit fortir la lumiére.

C'eft par l'ordre de Dieu que l'humide Cour-
riére,
Quand fon frére eft couché, pare le Firmament,
Et que l'Aftre des cieux fournit fi conftamment
L'invariable tour de fa longue carriére.

Les flots impétueux n'écoutent que fa voix;
Le feu, la terre, & l'air fe réglent par fes loix,
Et tout le monde enfin reconnoît fa puiffance.

Toi qui l'as outragé par cent crimes divers,
Rebelle, fors des lieux de fon obéiffance,
Et va-t'en, fi tu peux, dans un autre Univers.

* AUTRE.

CHRE'TIENS, il faut borner toutes nos avantures,
Et souffrir que le vent nous jette dans le port;
Il faut enfin tomber au fond des sépultures,
Après avoir long-temps chancelé sur le bord.



Vous regardez toujours de flateuses peintures,
Qui changent vainement un si fragile sort;
Le Démon vous abuse, & par ses impostures
Eloigne de vos yeux l'image de la mort.



Rompez l'enchantement de votre erreur profonde.
Où pensez-vous entrer au sortir de ce monde,
Insensibles esprits, cœurs de bronze & de fer?



Si malgré tant de maux qui vous livrent la guerre,
Vous préférez au ciel le séjour de la terre,
Ne lui préférez pas le séjour de l'enfer.

*STANCES.

AIMABLES Rossignols qui toutes les années
Revenez chanter dans ces bois,
Consacrez vos charmantes voix,
A la gloire de Dieu qui vous les a données.

Brillantes Fleurs de la saison nouvelle,
Cessez de paroître à mes yeux ;
Vous rendez la Terre trop belle,
Je ne veux aimer que les Cieux.

Roses que les Astres jaloux
Se repentent d'avoir fait naître,
Vous mourrez bien-tôt ; mais peut-être
Je dois mourir plutôt que vous.

Le bel Astre que nous voyons
Attire notre amour par un charme invincible ;
Rendez, mon Dieu, votre beauté visible,
Et ternissez l'éclat de ses raïons.

Il est temps de brûler d'une plus belle flâme ;
Ta Bergére est mortelle, & d'un sexe léger ;
Alexis, fais régner un objet dans ton ame,
Qui ne puisse jamais ni mourir ni changer.



POESIES DE M. PELLISSON.

LIVRE SECOND.

EURYMEDON.

POËME.



Onsieur Pellisson composa ce Poëme, étant à la Bastille ; il en forma le dessein, dans le temps même qu'on l'interrogeoit, persuadé qu'il ne pourroit écarter que par une grande contention d'esprit les ennuis qui sont inséparables d'une rigoureuse prison. L'Auteur voulut depuis brûler ce Poëme ; mais il en fut empêché par M. de Meaux,[a] qui lui en arracha une Copie, & qui le lisoit exactement tous les ans.

[a] M. Bossuet Evêque de Meaux.

*EURYMEDON.

CHANT PREMIER.

SAPHO, a qui consolez mon triste éloignement,
Et de ces tristes fleurs faites votre ornement;
Ecoutez leur disgrace, & leur gloire passée:
Souffrez que je retrace une histoire effacée.
Amour en fut auteur. Amour selon mes vœux
La rendit mémorable à nos derniers neveux.
Qu'un autre plein de force, autant que de courage
Chante d'un ton plus haut dans un plus long ouvrage;
Je dirai cependant les combats disputés,
La fortune changée & les Dieux irrités;
Ce que peut un Héros que le malheur accable,
Et combien aux mortels Amour est redoutable,
Par qui ce Héros même au-dessus du malheur
Succombe au désespoir, & n'est plus qu'une fleur.

Filles de Jupiter, docte & céleste bande!
C'est au nom de Sapho que je vous le demande;
Remplissez son attente, & joignez dans mes Vers
Aux myrtes amoureux les lauriers toujours verds.

a Mademoiselle de Scudery.

Non loin du beau Tempé, l'honneur de Thessa-
lie,
Où le fameux Penée au Pamise s'allie,
Regnoit Eurymédon, délices de sa Cour,
Egalement chéri de Mars & de l'Amour,
Et qui le front orné d'une double victoire
Aimoit également Artelice & la gloire :
La divine Artelice à qui mille autres Rois
Présentoient leur hommage, & demandoient
des loix,
Attendant l'heureux jour que Diane elle-même
La fera des Autels passer au diadême ;
Mais dure à leurs tourmens, insensible à leurs
feux,
Au seul Eurymédon elle arrête ses voeux.
La fiére Macédoine, & la vaillante Epire
De ce jeune vainqueur reconnoissoient l'Em-
pire,
Et déja l'Orient en son bord écarté
Connoît son nom fameux, & son cœur indomté,
Craint d'être sa conquête, & de ne point attendre,
Pour tomber sous le joug, le siécle d'Alexandre.
Partout la Renommée annonce sa grandeur.
Tout chante ses combats, tout vante son ardeur.
Tout tremble en l'Univers. Mais la Gréce allar-
mée
Oppose à ses projets une effroyable armée.
Le Ciel est obscurci de lances & de dards.
Là marchent à la fois sous divers étendarts,

Thebes, Pyles, Elide, & Corinthe, & Mycénes;
Et Sparte la vaillante, & la sçavante Athénes,
Messéne, Sicyone, Ægine, Hélice, Argos,
Créte, Rhodes, Milet, Salamine, Samos.

Telle on vit autrefois cette Gréce outragée
Avec mille vaisseaux voulant être vengée,
Dans les flammes de Troye, & d'un vaste païs
Purger l'indigne affront des flammes de Pâris.

Le Héros à ce bruit abandonne Larisse,
Avec joye & douleur prend congé d'Artelice.
Vous seule à qui mon cœur pouvoit être soumis,
Ne craignez point, dit-il, ces vaillans ennemis.
En augmentant leur nombre, ils augmentent ma joye.
Achille mon ayeul les sauva devant Troye;
Je sçaurai bien les perdre. Aimez-moi seulement.
Sans penser aux dangers, pensez à votre amant.
Tant que vous m'aimerez, rien ne m'est impossible;
Soyez fidéle enfin, & je suis invincible.

O Dieux ! s'écria-t-elle, encor que vos exploits
Doivent ranger un jour l'Univers sous vos loix,
Vous êtes moins vaillant, que je ne suis fidéle.
Allez, partez, vainquez. La gloire vous appelle.
Elle vient m'enlever mon esclave & mon Roi;
Et ma rivale enfin vous sépare de moi.
Je l'aime cependant; une si belle flâme
A droit, j'en suis d'accord, de partager votre ame.

Mais

Mais qu'elle en soit contente, & laisse à l'amitié
Dans cette ame si grande une juste moitié;
Qu'au milieu des combats Artelice & ses larmes
Arrêtent quelquefois la fureur de vos armes;
Quand ce cœur généreux dans ses ardents transports
Ne craindra fer, ni feu, ni blessures, ni morts,
Dites-lui que malgré sa magnanime envie
Artelice ne vit qu'en votre seule vie.
A ces mots, étouffant le trouble de son cœur,
D'une superbe écharpe elle orne son vainqueur.
L'or éclate partout; & son rare artifice
Fait connoître & l'amour & la main d'Artelice.
Les victoires d'Amour s'y montrent en cent lieux,
Et les Dieux pour la terre abandonnent les cieux.
Surtout brille un monceau de cuirasses froissées,
De casques fracassés, & de lances brisées;
Et sur ce beau débris, sanglant de toutes parts,
Tragique monument de la fureur de Mars,
Paroissent, mais en pompe & couronnés de roses
Vives, pleines d'éclat, nouvellement écloses,
Ces traits par qui l'Amour est le maître des cœurs,
Et ces mots pour devise : AU VAINQUEUR DES VAINQUEURS;
Pour avertir le Prince au fort de la victoire,
Qu'il pensât à la vie, en pensant à la gloire.
O vaine prévoyance! O malheureux humains!
O sagesse nuisible! O conseils incertains!

O funeste present ! Que tes fleurs, que tes charmes
A ces jeunes amans arracheront de larmes !
Déja tout retentit du tumulte de Mars.
Déja les deux partis aux campagnes épars,
D'une pareille ardeur, d'une allegresse égale,
Inondent à l'envi les plaines de Pharsale,
Ou par sort, ou par choix, ou par l'ordre des
Cieux,
Et du cruel Démon qui préside à ces lieux,
Démon qui de tout temps se repaît de batailles,
De carnage, d'horreur, de grandes funérailles ;
Attendant quelque jour les combats plus qu'hu-
mains,
Et les sanglans destins des derniers des Romains.
En trois immenses corps la Gréce partagée
Se montre la premiere en bataille rangée.
Trois peuples plus fameux commandent les trois
corps.
On diroit que le Ciel par de secrets ressorts
Les range en même place, avec même sagesse,
Qu'on les trouve marqués dans les cartes de Gréce.
Athénes à la droite a pris le premier lieu ;
Sparte est à l'aile gauche, & Corinthe au milieu.
Le Héros y consent, & son destin lui donne
Pour ce triple combat une triple couronne.
De trois peuples il fait trois grands corps differens
Sous trois chefs qu'il choisit entre les plus vaillans.
Lui, sans prendre de charge, & de place certaine,
Partout sera soldat, & partout capitaine.

A ses Thessaliens, vieux soldats aguerris
Il ordonne pour chef un de ses favoris.
Artelide est son nom ; du beau sang d'Artelice ;
Adroit à la barriere, à la course, à la lice.
Il méne la bataille, & joint à la valeur
Ce que donne d'éclat la naissante faveur.
Le fidéle Megate, aussi vaillant que sage,
Qui du Prince a formé l'esprit & le courage,
Conduit la Macedoine, & de doctes leçons
L'ébranlant, l'arrêtant en cent & cent façons,
En bataillons serrés la dispose, & la range :
D'où vint long-tems après l'invincible Phalange.
Il choisit pour l'Epire, & ses forts combattans
Eubule le plus fort des Héros de son tems,
Qui, si l'histoire est vraie, & si je l'ose dire,
Fend de ses seules mains les chênes de l'Epire.
Cependant occupé d'un tranquille souci,
De tout en tous endroits il veut être éclairci.
Il visite les corps, passe de bande en bande,
Redresse, raffermit, flate, exhorte, commande ;
Aux uns montre la gloire, aux autres le butin,
Et qu'en leurs seules mains consiste leur destin.
Du contraire parti les troupes conjurées
Le remarquent de loin à ses armes dorées,
A son casque ombragé d'un grand pannache noir,
Mais qui dans sa noirceur voulant se faire voir,
Se peint de tous côtés de la couleur ardente,
Et jette à gros boüillons une flâme ondoyante.

D'un poil aprement noir son beau cheval paré
Sous un riche harnois mâche le frein doré,
Et fier de ses beautés, de son crin, de sa taille,
Saute, écume, hennit, demande la bataille;
Souple à son jeune Roy, rude à ses ennemis
Contre qui son caprice estime tout permis;
Et de ce beau cheval la race sans égale
Donna long-tems après l'orgueilleux Bucephale.
Les siens à cet aspect sentent croître leur cœur;
L'un admire sa taille, & l'autre son ardeur;
L'autre sa vigilance à toute heure occupée,
L'autre en ses fortes mains sa triomphante épée;
Ouvrage de Vulcain, dont Achille autrefois
Aux bords du Simois fit de si grands exploits,
Et que la Grece entiere, ou faveur ou justice,
Remit après sa mort à l'éloquent Ulysse.
Ajax en la perdant voulut perdre le jour.
Et six lustres enfin accomplissoient leur tour,
Quand Pyrrhus que les vents porterent dans Ithaque
Comme un riche present l'obtint de Telemaque.
D'or en est la poignée, & la garde en est d'or,
Marquée en deux endroits du sang même d'Hector,
Qui pour mieux honorer cette insigne victoire
Se répandit encor sur le fourreau d'ivoire.
Tel à ses combattans se montre le heros.
Puis, quand il a tout vû, parlant en peu de mots,

Invincibles vieillards, floriſſante jeuneſſe,
A qui le ciel promet l'Empire de la Grece,
Sans diſcours ſuperflus, imitez votre Roi;
Ce fer, dit-il, ce fer parlera mieux que moi.
Il finit; & ſuivant ſa guerriere ſaillie
Va fondre ſur Corinthe avec ſa Theſſalie,
Corinthe qui triomphe en riches étendards,
En armes où l'or brille, en pannaches épars;
Superbe de ſes biens; plus ſuperbe peut-être
Du jeune Amphianax qui lui redonne un maître.
Amphianax paroît le plus beau des humains,
A ſon port, à ſa taille, à ſa tête, à ſes mains,
A la fleur de ſon teint, à ſa mine hautaine.
Pâris fut moins aimable aux yeux mêmes d'Hélêne.
Soſthéne le vieillard ſe montre auprès de lui,
En guerre comme en paix ſon plus ſolide appui,
Qui depuis quarante ans a forcé cent murailles,
Plus inſtruit cependant aux ſiéges qu'aux batailles.
Du choc impetueux leur bataillon troublé
Se montre dès l'abord vivement ébranlé;
Puis lâche, puis ſe rompt. En vain le vieux Soſthéne
Prie, exhorte, rallie, & ſe met hors d'haleine;
L'épouvante a ſaiſi ces ſoldats orgueilleux,
Et lui-même emporté cede & fuit avec eux.
Ainſi fuit devant l'aigle & ſon aile intrepide
Des oiſeaux éperdus la cohorte timide

Qui n'aguere au retour de la belle ſaiſon,
Quittant les ſombres toits de leur tiede maiſon,
Sur le haut d'une tour, où l'émail d'un rivage
Aux rayons du ſoleil étaloient leur plumage.

Artelide & les ſiens de confus bataillons
Jonchent toute la plaine, & comblent les ſillons.
Le Prince les mépriſe : allez, dit-il, infames,
Citoyens, non ſoldats, & moins hommes que femmes,
Greques plûtôt que grecs. Un ennemi ſans cœur
Communique ſa honte à ſon propre vainqueur.
A ces mots, ſe tournant, il voit au corps d'Athenes
D'un combat obſtiné les marques trop certaines.
Tout retentit du bruit. On voit briller le fer,
Puis de noirs tourbillons la poudre offuſquant l'air
Fuir tantôt vers la Grece, & tantôt vers l'Epire,
Suivant que chaque corps s'avance, ou ſe retire.

Il accourt, & déja diſtingue dans les rangs
Les pitoyables voix des bleſſés, des mourans.
L'un renverſé par terre à ſon ſecours appelle
A cris foibles & longs ſon ami peu fidéle.
L'autre couvert de ſang, étouffé du harnois,
Trois fois ſe veut lever, & retombe trois fois.
L'autre qui ſent manquer & ſa force, & ſa vie,
Fait de triſtes adieux à ſa chere patrie,
Rend l'ame en ſoupirant, & dans ſes derniers mots
Il ſe ſouvient encor d'Athenes & d'Argos.

Eubule eſt en tous lieux, il paſſe comme un foudre.
Aux plus fiers combattans il fait mordre la poudre.

Tout tombe sous ses coups. Megasippe, Antenor,
Ophite, Iphis, Argate, & cent autres encor
Témoignent à la Gréce étendus sur le sable
De sa pesante main la force inévitable.
Tout fuit à son aspect. Et les Chefs plus adroits
Commandent aux Archers de l'accabler de traits,
Remarquable à ses coups, remarquable à sa taille,
Et presque séparé de toute la bataille.
D'une grêle de traits, six lui percent le flanc,
Et font couler autant de longs ruisseaux de sang.
Il demeure immobile, & d'une voix plus forte,
Malgré le soin des siens, il défend qu'on l'emporte;
Et couché contre un arbre entre les étendards
Combat encor du cœur, du geste & des regards;
Lorsque le Prince arrive, & d'une voix humaine
Le flatte, le console, & partage sa peine.
Grand Prince, lui dit-il, ces Soldats envieux
Me déroboient l'honneur de mourir à vos yeux.
Adieu vivez, régnez. A l'instant sa paupiere,
Pour ne la plus revoir, se ferme à la lumiere.
Le Héros en gémit, & son bras valeureux
Se venge d'une mort sur mille malheureux.
Tout fuit, tout s'épouvante, & la troupe crédule
Prend ce nouveau vainqueur pour le démon d'Eu-
bule,
Qui jaloux de sa gloire, & descendu des cieux
Vient assouvir de sang ses manes glorieux.
La mort le suit partout en cent formes errante.
Là tombent à ses piés Iphicrate & Dorante,

Et Nyſe, & Polynice, & Calippe, & Phorbas,
Et le vaillant Agis fameux par cent combats,
Qui laiſſant ſon pays juroit avec tendreſſe
De revoir dans trois mois ſa nouvelle maitreſſe,
Et les bords du Céphiſe, & le mont Cithéron;
Mais le Prince l'envoye aux bords de l'Achéron.
Là perit Lygdamis qui joint à la vaillance
Le noble art de prédire, & la haute naiſſance,
Et ſuit avec honneur l'une & l'autre Pallas.
Son pere vient d'Orphée & ſa mere d'Atlas.
O mortels inſenſés! Sortant de Cheronée
Lui-même il prédiſoit ſon heure infortunée;
Mais l'amour de la gloire, & ſon puiſſant deſtin
Par de ſecrets reſſorts l'entraînoient à ſa fin.
Le combat ſe ranime; & la fleur de la Gréce
Suit Phalante leur chef plein de cœur, & d'adreſſe;
Mais la ſageſſe helas! la ruſe, la valeur
Sont un foible ſecours contre un puiſſant malheur.
Le Héros pourroit vaincre hommes & dieux enſemble.
A ſes terribles coups l'air bruït, la terre tremble,
Et le brave Phalante abandonné des ſiens
Tombe lui-même enfin en d'indignes liens.
Le Héros l'apperçoit. Son ame généreuſe
Veut révérer en lui la vertu malheureuſe,
Quand un nouvel avis, non ſans quelque douleur,
A de nouveaux efforts appelle ſa valeur.
Dorylas avoit fait une courſe forcée;
Il arrive éperdu. L'aile droite eſt percée.

On diſpute le champ front à front, pas à pas.
Et Sparte & Macedoine ont d'horribles combats ;
Megate en chef prudent voit que le corps chancéle,
Et l'envoye à ſon Prince en porter la nouvelle.

CHANT SECOND.

ALLONS, dit le Héros, mais en marchant, di-moi
Quel homme, quel démon, quel Général, quel Roi
Trouble la Macedoine, étonne ſon audace ?
Sparte, dit Dorylas, & ſa vaillante race.
Inferieurs en nombre, ils ſont plus valeureux,
Et peuvent tout oſer ſous leur chef généreux,
Le terrible Alcidas, dont le fer homicide
Montre mieux que ſon nom qu'il vient du ſang d'Alcide.
Mais un nouveau ſecours renforce leur valeur,
Et de nos combattans fait le plus grand malheur.
Pirithe un deſcendant de l'ami de Theſée,
Pirithe eſt arrivé. Sa lance étoit briſée ;
Parmi ceux de Corinthe il avoit combattu ;
Mais lorſque leur foibleſſe a trahi ſa vertu,
Maudiſſant la fortune, & ſa lâche patrie,
Sur nous il eſt venu décharger ſa furie.
Le lion ſanguinaire au milieu des troupeaux,
Les vents impetueux ſur l'empire des eaux,

Et la foudre qui tombe au plus fort de l'orage
Avec moins de fracas font un moindre ravage.
Mais déja le Héros voit de ses propres yeux
Les Morts même de Sparte, & leurs faits glorieux.
Sparte respire encore en leur noble présence;
Et surtout de Lycas éclate la vaillance,
Du généreux Lycas, qui sans perdre son rang,
Mort, est encor debout, & portant dans le flanc
Quatorze javelots en quatorze ouvertures,
Dèmeure soutenu par ses propres blessures.
Le Prince en est ému de joye & de courroux.
Voici des ennemis qui sont dignes de nous,
Dit-il, donnons, amis; & sa trenchante épée
Frape, taille, renverse au carnage occupée.
Jamais aux champs de Troye, Achille & sa douleur
Ne la firent agir avec tant de valeur;
Et jamais sous ses coups plus effroyable nombre
En foule ne passa dans le royaume sombre.
Vous à qui la patrie & son fatal amour
Sous la main du Héros a fait perdre le jour,
Magnanimes Guerriers! c'est avec violence
Que je passe vos noms sous un ingrat silence.
De vos vertus encor vivroit le souvenir,
Vous passeriez entiers aux siecles à venir,
Si le cruel destin à vos voeux moins contraire
Vous eût fait rencontrer la plume d'un Homére.
Le temps vous a fait tort. Je dis de bonne foi
Ceux que la renommée a portés jusqu'à moi.

Parmi tant d'ennemis, à sa fureur ardente
Au milieu du combat Arbase se présente,
Arbase & ses trois fils, trois illustres guerriers,
Dont le plus vieux à peine a cinq lustres entiers.
Pleins d'émulation dans leurs ames bouillantes
Ils s'arment à l'envi, mais d'armes differentes.
L'un est blond, l'autre est brun, & le plus jeune est noir;
Mais sans les reconnoître on ne les sçauroit voir;
Tant la sage nature en formant les trois freres
Les fit en même tems semblables & contraires.
Ainsi que trois marteaux sur l'enclume battans,
Tous trois sur le Héros frapoient en même tems,
Quand le plus beau de tous, l'aimable Sosithée
D'un surprenant revers eut la tête emportée;
Le vaillant Alphenor qui vient à son secours
Perd un bras, puis son casque, & puis finit ses jours.
Le noir Arbasidés en écume de rage,
Fait tout ce que peut faire un généreux courage;
Mais ensuite percé de trois coups presqu'égaux
Tombe sans mouvement sous les piés des chevaux.
Le pere malheureux, helas! il n'est plus pere,
S'arme dans sa douleur d'impuissante colere,
Et d'une main tremblante il s'adresse au Héros.
Mais le Héros s'éloigne, & lui tient ce propos,
Déplorable ennemi, j'excuse ton envie.
Mes mains en ont trop fait: je te laisse la vie,
Et s'il m'étoit permis, touché de tes vieux ans,
Je te rendrois encor tes malheureux enfans.

Console tes ennuis, & sçache pour leur gloire
Qu'Eurymedon lui-même en obtient la victoire.*
A ces mots il s'écarte, & d'une haute voix,
Pyrrhite à moi, Pyrrhite à moi, dit-il trois fois.
C'est Pyrrhite qu'il cherche, & sa valeur s'irrite
De ne point rencontrer le foudroyant Pyrrhite.
Il survient à sa droite, & son bras sans repos
Portoit un coup mortel sur le front du Héros.
Artelide étoit là, dont la vaillante adresse
Renversoit par monceaux les enfans de la gréce;
Il se met audevant, & fait tomber sur soi
Ce grand coup que le sort destinoit à son Roi.
O généreux sujet, digne de cent couronnes!
Le coup que tu reçois passe ceux que tu donnes.
On l'emporte blessé. Le Prince soupirant
Se jette sur Pyrrhite en lion dévorant.
Que de bruit! que de coups! que de mortels vacarmes
Donnent aux deux partis de contraires allarmes!
Le casque du Héros de coups est fracassé,
Pyrrhite en deux endroits légérement blessé,
Et voyant à tous coups son adresse trompée,
Furieux, à deux mains il hausse son épée,
De la tête du Prince attaque le sommet;
Mais le coup va glissant sur un reste d'armet,

* *Imité de Virg. Æneid. l. x. v. 829.*

Hoc tamen, infelix, miseram solabere mortem,
Æneæ magni dextra cadis.

Et par là devenu plus doux, plus ſupportable
Retombe cependant ſur ſon bras indomtable,
Rompt toute ſa défenſe, & paſſant juſqu'aux os
Fait couler à bouillons le beau ſang du Héros.
O bras trop pareſſeux! dit-il, avec juſtice
Tu ſubis aujourd'hui cet indigne ſupplice!
Puis lui-même à deux mains ſur le fier combattant
Hauſſe l'horrible fer. Pyrrithe en fait autant.
Un fer un autre touche en ſon bruyant paſſage;
Mais de celui d'Achille on connoît l'avantage.
Il briſe ſon contraire, & d'un choc furieux
L'envoye en cent éclats vers la voute des cieux,
Puis tombant ſur Pyrrithe, & ſon épaule forte,
La déſarme, l'entame, & la tranche, & l'emporte,
Ses yeux ſont obſcurcis d'une éternelle nuit,
Et du coup effroyable il tombe. Tout s'enfuit,
Tout ſonge à la retraite; & deja la victoire
Ceint le front du Héros d'une éclatante gloire.
Les ennemis rompus s'écartent dans les champs;
Des dix mille de Sparte on n'en voit que trois cens,
Quand le fier Alcidas que la douleur tranſporte
D'un ton imperieux leur parle de la ſorte:
Tout nous laiſſe; tout fuit; tout s'éloigne d'ici.
Et vous, mes compagnons, me laiſſez-vous auſſi?
Allez, dites à Sparte, en ſuprimant le reſte,
Que le ſeul Alcidas, nouvelle trop funeſte,

A sçu mourir en homme, & n'a point démenti
Sa naissance, son nom, sa ville & son parti.
Un murmure confus dans la troupe vaillante
Se forme en un instant, en un instant s'augmente,
Eclate en une voix, mais pleine de courroux:
Nous mourrons, disent-ils, nous mourrons avec
vous;
Et malgré la fortune, & le nombre inutile,
Trois cens effaceront la honte de dix mille.
Tous jurans de mourir, ou bien de triompher,
En un seul peloton serrent fer contre fer.
Ainsi le Hérisson qui tantôt sur le sable
Respiroit étendu la fraicheur agréable,
Au seul bruit se resserre, & rond de toutes parts
Ne présente au passant qu'épines & que dards.
Le Prince cependant au milieu de sa joye,
S'informe d'Artelide, ordonne qu'on le voye;
Qu'on cherche à sa blessure un premier appareil,
Et le sage Hébion petit fils du Soleil,
Par qui du corps humain les langueurs differentes
Cedent à la vertu des métaux & des plantes.
Puis donnant quelque tréve aux durs travaux
de Mars,
Sur la brillante écharpe il porte ses regards.
J'ai triomphé par vous, adorable Artelice,
Dit-il, à vos autels je dois un sacrifice.
Vous seule & vos présens, au milieu des com-
bats,
Redoubliez mon courage, & renforciez mon bras.

a! qu'il est doux de vaincre ! & qu'il est doux encore
e penser en vainquant à celle qu'on adore !
A ces mots Stenelée en des termes pressans
ui revient annoncer la fureur des trois cens :
eur cœur est possedé d'une brutale envie ;
ls n'acceptent, dit-il, ni liberté, ni vie ;
n un seul peloton serrant fer contre fer,
ls veulent en un mot mourir ou triompher.
Mourir ou triompher, adorable Artelice,
Dit-il ! Je vous le dois ce sanglant sacrifice.
Le Ciel me le fournit. Je vous l'avois promis ;
Je vais vous immoler ces trois cens ennemis.
Quand Mars les défendroit, ces vaillans téméraires,
Ils mourront, ou seront vos captifs volontaires.
Tant de morts pour la gloire ! & pas un seul pour vous !
J'en rougis, & mon bras a honte de ses coups.
Il dit, & choisissant parmi la foule errante
Trois cens de ses soldats que le sort lui présente,
Il écarte le reste, & d'une haute voix,
Gardez votre valeur pour de plus grands exploits,
Dit-il, en cet exploit la gloire est trop petite,
Pour être partagée à tant de gens d'élite.
Où vas-tu, cher Héros ? ton bras victorieux
Peut dompter les mortels. Il doit céder aux dieux.
Quand Mars les défendroit ! O discours téméraire !
O Prince ! ô Ciel, ô Mars ! ô trop prompte colére !

Tel qu'un Roi tout-puiſſant de ſes plus chers ſujets
En tire un favori qu'il comble de bienfaits;
Puis, s'il paroît trop grand, ſoudain en ſon courage
Forme un obſcur deſſein contre ſon propre ouvrage,
Et renverſe, & détruit aux yeux des courtiſans
D'un moment de courroux la faveur de vingt ans.
Tel ce dieu trop changeant, dieu de ſang, dieu de larmes
Du jeune Eurymédon a fait régner les armes,
De ſes ſanglantes mains l'a couronné cent fois;
Puis jaloux de ſon nom, honteux de ſes exploits,
Il craint que ce mortel n'ait ſa gloire effacée.
Il ſe repent enfin de ſa faveur paſſée.
Ce diſcours trop hautain, mais trop peu ſérieux,
Pardonnable à l'orgüeil d'un bras victorieux;
Cette écharpe ondoyante où tant d'amour éclate,
Tout bleſſe ſa colere & fiere & délicate.
Tout redouble l'aigreur de ſon eſprit jaloux;
Et d'un cri menaçant il appelle en courroux
La troupe des Fureurs autour de lui volante,
La Colére terrible, & la Mort violente,
La confuſe Diſcorde, & l'incertaine Erreur,
Le ſanglant Déſeſpoir, & la pâle Terreur.
Ce mortel inſolent, dit-il, de quelle audace
Il mépriſe les dieux, les brave, les menace!

Perdons-le,

Perdons-le, cet ingrat, sans espoir de retour,
Qui porte aux champs de Mars ces triomphes d'amour.
Toi monstre sans raison, mais de qui la puissance
Passe tous les efforts de l'humaine vaillance,
Terrible Désespoir! remplis ses ennemis:
Qu'ils ne craignent plus rien; que tout leur soit permis.
Et toi, pâle Terreur, cause des funerailles,
Qui seule mets en fuite, & gagnes les batailles!
Fantôme inépuisable en Fantômes errans,
Et qui des moindres nains sçais faire des géans!
Arrache à ses soldats l'honneur de la victoire,
Et qu'il ait la douleur de survivre à sa gloire!
Poursuivez ce dessein, que le sort soit changé,
Qu'Eurymédon succombe, & que Mars soit vengé!
Il finit; & déja la detestable bande
Court, vole avec ardeur à tout ce qu'il commande.
Tels que les Aquilons dans leur grote enchaînés,
Et par un long séjour rendus plus forcenés,
A la moindre ouverture, au premier mot d'Eole,
Volent impetueux de l'un à l'autre pole,
Emportent, brisent tout, remplissent l'univers
De bruit, d'horreur, de morts, de naufrages divers.
Tels sont le Désespoir, la Terreur, la Colére,
La Discorde, l'Erreur, & la Mort sanguinaire.
Ils volent en tous lieux, & font en un moment
Sur la scéne de Mars un cruel changement.

CHANT TROISIE'ME.

LE Prince cependant, d'une ardeur obstinée
Attaque les trois cens. Telle est sa destinée.
Son bras du sang qu'il perd semble plus furieux.
Si l'affreuse Terreur se présente à ses yeux,
Elle l'attaque en vain; & sa valeur extrême
Peut remplir de terreur la Terreur elle-même.
Ce que le Désespoir à son puissant effort
Oppose d'ennemis en reçoivent la mort.
Il se fait jour partout; ce ne sont que miracles.
Sparte ni sa fureur pour lui n'ont point d'obstacles.
Il pénétre les rangs. Mais où sont ses soldats!
Laches, un seul de vous n'a-t-il suivi ses pas?
Je ne voi que Megare au fort de la mêlée.
Le reste meurt, ou fuit. Et la troupe ébranlée,
Quand le sort est changé, n'a plus en même tems
La magnanime ardeur de ces fiers combatans.
Les tristes spectateurs que leur devoir appelle
En vain courent à lui d'une amitié fidéle.
Que feroient des mortels par un dieu terrassés!
Et que peuvent les mains, quand les cœurs sont glacés!
Ils choquent les trois cens d'une molle secousse,
Comme un flot écumeux qu'un dur rocher repousse.

A leurs yeux étonnés ce n'est plus des humains :
Leurs armes sont de feu, la foudre est en leurs mains.
Ombres, manes, démons, spectres, larves, furies,
Chacun voit dans leurs rangs ses propres rêveries.
La Discorde & l'Erreur d'un esprit insensé
Agitent ce grand corps. Artelide est blessé.
Megate suit le Prince. On sçait la mort d'Eubule;
Et sans Chef & sans ordre on avance, on recule.
Nul ne veut obeir : tous veulent commander.
Aucun ou presqu'aucun n'ose se hazarder.
Les ennemis rompus reviennent file à file,
Et déja les trois cens sont plus de douze mille.
Phalante est délivré. Sosthene d'autre part
Avec Amphianax conduit un étendard,
Et d'un cri redoublé fait retentir les plaines :
A nous soldats à nous, Sparte, Corinthe, Athênes.
De vaillans ennemis le Prince environné,
Connoissant le peril n'en est pas étonné.
Sa vertu se redouble ; & d'un ferme courage,
Sans hommes & sans dieux, il fait tête à l'orage.
Le Ciel ouvrant les yeux sur un si grand malheur
Est ravi de ses coups, charmé de sa valeur ;
Et Mars enfin lui-même en son courroux terrible
Une fois à ses maux alloit être sensible,
Si la fatale écharpe en ce même moment
N'eût rallumé l'ardeur de son ressentiment.

Deux neveux d'Alcidas d'une intrepide audace
Attaquant le Héros font tombés fur la place.
Six autres renverfés fous leurs chevaux tremblans
D'hommes & d'animaux ont fait des monts fanglans.
Il s'approche, & du moins s'en fait une barriere.
Le noir Hippoleon, pour reffource derniere,
Le noir Hippoleon, fon cheval généreux,
Lui tient lieu de foldats, & de Chefs valeureux.
Cent fois dans les combats il fit le même office,
Et vainqueur fut flaté de la main d'Artelice.
Mais avec le péril augmente fa fureur;
S'il doit perdre fon maître, il fera fon vengeur.
Il choque, il rüe, il mord, il faute dans la preffe;
On diroit que lui feul va défaire la Gréce.
Tant de fes quatre piés lancés en même tems
Il écarte l'orgueil des plus fiers combatans!
Mais déja l'ennemi commence à le connoître,
Et tirant au cheval donne relâche au maître.
Il porte dans les flancs une forêt de dards.
Son fang à gros bouillons jaillit de toutes parts.
On le voit s'affoiblir, & fa noble manie
S'écoule à chaque inftant avec fa belle vie.
Cent pitoiables cris de douleur fans effroi,
Préfages de fa fin, l'annoncent à fon Roi.
Mais prêt de fuccomber, il veut encore attendre
Que fon maître ait trouvé le loifir de defcendre,
Puis tombe fatisfait; & mort, comme vivant,
Sert encor le Héros, de fon corps le défend.

De son crin noir, affreux, plein de poudre sanglante
Tous les autres chevaux encore il épouvante.
Nul n'ose en approcher. Et le Grec animé
Entre ces deux remparts voit le Prince enfermé;
Qui méprise le nombre, & d'une main guerriere
Aux plus déterminés fait mordre la poussiere,
Quand on l'attend le moins, fait un plus grand effort,
Sort, frape, tue, assomme, & regagne son fort.
Mais quel triste spectacle à ses yeux se présente!
Megate au bras trop foible, à l'ame trop constante,
Malgré son corps usé, malgré ses cheveux blancs,
Déja pour le rejoindre a percé quatre rangs.
Trois en restoient encor, & d'un ferme langage,
Courage, disoit-il, ô mon Prince, courage,
Lors que d'un javelot qui lui perce le sein
La mort vient traverser son généreux dessein.
Megate attens, dit-il, attens, je vais te suivre;
Tu m'apprens à mourir, si tu m'appris à vivre.
Trois fois d'un air tranquille il appelle Alcidas;
On croit qu'il veut se rendre, & ces braves soldats
S'entrouvrent un moment. Chacun crie & se presse
D'appeller Alcidas pour l'honneur de la Gréce.
Généreux Alcidas, dit alors le Héros,
Après tant de travaux je cherche le repos.
Je ne puis cependant renoncer à la vie,
Si de plus nobles mains elle ne m'est ravie.

Ou ta vie en un mot, ou ma vie, ou les deux
Doivent enfin borner ce combat hazardeux.
Telle dans un palais la bombe renfermée
Remplit tout de terreur, de flâme, & de fumée,
Brise, fracasse, abbat, & de chaque côté
D'un obstacle nouveau voit son cours limité;
Puis tout à coup de poudre, & de feux épuisée,
Par un dernier effort en éclats divisée
Tombe sans mouvement, sans force, sans ardeur,
Et laisse les enfans mesurer sa grandeur.
Tel malgré tous les traits dont l'ennemi l'accable,
Le Héros va fraper un coup plus redoutable.
Il attaque Alcidas, le renverse à l'instant,
Et triomphe à la fin de ce fier combatant.
Mais il tombe lui-même, & couvert de blessures
Semble avoir terminé ses hautes aventures.
On l'emporte pour mort. Tous les siens étonnés
Du Ciel & de la terre alors abandonnés
Perdent toute esperance: ils prennent tous la fuite,
Et le Grec rallié se met à leur poursuite.
Tout reçoit le vainqueur, tout cede à ses exploits,
Et Larisse elle-même est déja sous ses loix.
Au sortir de ses murs, sur la porte royale,
Paroît d'un vieux château la masse sans égale.*
Pendant que Proserpine, & les traits de l'amour
Domptoient le noir tyran de l'infernale cour,

* La Bastille.

A l'envi de Neptune, & des hauts murs de Troye,
Pluton que transportoit une maligne joye
Fonda ce vieux château chef d'œuvre de ses mains,
Spectacle formidable aux malheureux humains.
De rondeur, de grosseur, de distance inégale
Huit tours du bâtiment font l'imparfait ovale.
Cette fille du Ciel qui captive les yeux,
L'aimable symmétrie abandonna ces lieux.
Les fossés redoublés en leur vase écumeuse
Imitent d'Acheron l'onde sale & bourbeuse.
Cent grilles dans ces tours, cent portes, cent verroux
Forment de noirs cachots, demeure des hiboux,
De hauteur, d'épaisseur partout démesurée,
Les murs au Soleil même en défendent l'entrée.
Tel fut l'amusement de ce dieu ténébreux.
Il s'admira lui-même en son travail affreux,
Sourit en regardant l'ouvrage épouvantable,
Et douta si l'enfer étoit moins agréable.
En ces sombres prisons le Prince infortuné,
Captif dans ses Etats en triomphe est mené,
Sans sceptre, sans sujets, sans serviteurs fidéles,
Sans force, sans vigueur, sans espoir, sans nouvelles;
Et pour comble de maux en ce triste séjour,
Il ne peut être encor sans vie & sans amour.
Qui pourroit retracer les cruelles tortures
Par qui l'art inhumain irrite ses blessures ?

Et le mortel dépit dont il eſt combatu,
De joindre tant de maux avec tant de vertu ?
Son grand cœur lutte en vain, & cherche à ſe
défendre ;
Ce magnanime cœur étoit prêt de ſe rendre,
Quand par les longs détours d'un ſentier inconnu
A ſa vigueur éteinte un ſecours eſt venu.
Ces mots, » Vivez cher Prince, & ſçachez qu'on
» vous aime ; *
De ces mots raviſſans le pouvoir eſt extrême.
Tel qu'à des maux anciens un malade arraché
Par un charme puiſſant à ſon bras attaché
Débile, mais ravi d'une telle merveille,
Doute ſi c'eſt un ſonge, & s'il dort, ou s'il veille.
Tel eſt dans ſa douleur l'infortuné Héros.
Il ne ceſſe de lire, & relire ces mots,
En flate ſes ennuis, en remplit ſa memoire,
Les oppoſe aux regrets de ſa prémiere gloire.
Dans ſon cœur amoureux ces beaux mots ſont
gravés :
Vivez & l'on vous aime, on vous aime, vivez.
Vivons, s'écrioit-il, Artelice l'ordonne.
Mais quoi ? vivre pour elle, & vivre ſans couronne?
Qu'Eurymedon ſuccombe à ſon mortel ennui ;
Ou qu'il ait un deſtin digne d'elle & de lui.
Alors une autre fois à ſon ame flotante
D'Artelice en courroux l'image ſe préſente,

* Alluſion à une lettre que Mademoiſelle de Scudery eut l'adreſſe de faire tenir à Monſieur Pelliſſon dans la Baſtille.

Telle

Telle que sur l'Olympe il la vit autrefois,
Avec l'arc & la flêche, & le riche carquois,
Les bras à demi nuds, en habit de guerriere,
Aussi sage que belle, aussi douce que fiere.
Ses yeux noirs, vifs, perçans & plus beaux que le jour
Brillent également de courage & d'amour.
Me faut-il donc un cœur d'une trempe commune,
Qui cede indignement aux coups de la fortune,
Dit-il ? Vils sentimens éloignez-vous de moi !
Oui, servir ma Déesse est plus que d'être Roi.
Et l'amant fortuné qu'elle estime, & qu'elle aime
De l'Univers entier attend le diadême.
La fortune est changeante, & son seul changement
Ne laissant rien durer dure éternellement.
A ces mots consolans dans son ame abbatue
L'esperance renaît, la douleur diminue,
Le courage s'augmente ; & le Ciel envieux
Voit le tendre Héros encor victorieux ;
Tel que l'a vû Pharsale en sa force indomtée
Exterminer des grecs la troupe épouvantée,
Tel on le voit encore écarter ses malheurs,
Et dissiper enfin ses mortelles douleurs.
Cent fois l'ingenieuse, & constante Artelice
D'un soin si genéreux lui rend le même office,
Console à chaque instant ses plus cruels ennuis,
Et change en jours serains ses plus obscures nuits.

O nuits, obscures nuits, dont le discret silence
Cache de tant d'amour la douce violence,
Vites-vous jamais rien dans l'empire amoureux
Ou de plus surprenant, ou de plus généreux!
En vain cent yeux ouverts font la garde sans cesse;
Pour endormir Argus, Mercure a moins d'adresse;
Et le maître des dieux, esclave de l'amour,
Abandonnant la foudre, & l'immortel séjour,
Prend loin de sa Junon moins de formes nouvelles,
Quand aux yeux des mortels il trompe les mortelles,
Aigle, Cygne, Taureau, Feu, Serpent, Furieux;
Ou qu'en riche métal il distille des cieux.
Par son activité la généreuse Amante
Etonne le Héros, surpasse son attente,
Sollicite Larisse encor pleine d'effroi,
Entretient dans les cœurs l'image de leur Roi,
Tache d'armer l'Epire, & pour comble d'audace,
Appelle à son secours l'Illyrie & la Thrace.
Le Prince en est confus; & dans ces doux transports,
O merveille, dit-il, de l'esprit & du corps,
C'est trop sur votre Amant remporter d'avantage;
Ah! du moins laissez-lui la gloire du courage.
Que dis-je! triomphez. C'est assés pour mon cœur
De n'avoir jamais eu qu'un si digne vainqueur.

CHANT QUATRIE'ME.

MUses, c'eſt trop de ſang, trop de bruit, trop d'allarmes:
Ne paſſons point encor à de nouvelles larmes.
Montrez-moi pour un tems le Héros généreux
Au milieu de ſes fers heureux & malheureux,
Et qu'un jour, quand mes jours comme vaine fumée
N'auront laiſſé de moi qu'un peu de renommée,
Aux ſolitaires bords d'un rivage charmant,
Bleſſés d'un même trait la maitreſſe & l'amant
Diſent avec pitié, peutêtre avec envie:
Sous le nom du Héros il dépeignoit ſa vie,
Et les douces erreurs qui firent tant de fois
Un triſte priſonnier plus content que les Rois.

Le Héros s'élevant audeſſus du tonnerre,
Tranquille voit de loin les fureurs de la terre.
En cent nobles travaux, en cent amuſemens,
En tendres ſouvenirs, délices des Amans,
Il trompe la longueur de ſes triſtes journées,
Pour tout autre que lui bien plus infortunées.

Tantôt avidement de l'eſprit & des yeux
Il revoit des Héros les exploits glorieux,
S'arrête à chaque effort de leur valeur extrême,
Sonde ſon propre cœur, s'interroge lui-même,
Et ſent avec plaiſir, malgré ſon long ennui,
Qu'aucun de leurs exploits n'eſt audeſſus de lui.

Tantôt l'œil attentif sur les tables sçavantes,
Il voit des nations les bornes differentes,
Puis d'un subtil pinceau les peint de cent couleurs,
Comme un riche parterre à grands carreaux de fleurs.
Avec étonnement il voit la mer profonde,
Et joindre & séparer les deux isles du monde.
L'une passe pour fable, & les doctes écrits
En parlent rejettés des vulgaires esprits;
L'autre déja connue, où l'art humain s'applique,
Paroît sous trois grands noms Asie, Europe, Afrique.
Ici l'aimable Asie, & son climat riant
Etend son long ovale, & gagne l'Orient
Depuis l'antique Troye, & la mer sa voisine,
Jusqu'aux bords reculés de la fameuse Chine,
Fameuse de nos jours, & fameuse autrefois,
Mais changeante en ses noms de même qu'en ses loix.
Bien moindre en sa largeur, l'illustre part du monde
Se resserre à dessein, ne veut pas être ronde,
Et semble redouter les excès violens
Et des climats gelés, & des climats brûlans.
Là brille le païs de la toison dorée,
Et Diane la grande en Ephése adorée;
Ida, le mont Caucase, & celui de Latmos
Où dort Endymion d'un si profond repos;

Et celui qui plus fier de sa longue étendue
Sous le nom d'un Taureau se cache dans la nue.
Ici Myrrha, quoïqu'arbre, accoucha d'Adonis.
Là du vaste Orient les peuples infinis,
Divers en langue, en mœurs, ne regardent qu'un thrône,
Et révérent tremblans les murs de Babylone.
Il vous remarque aussi, Pactole aux flots dorés!
Et vous Inde, & vous Gange aux flots démesurés!
Et vous, monts d'Arménie où tant de gloire éclate,
Où le Phase, & le Tygre, & l'Araxe, & l'Euphrate,
Branches d'un même tronc, rapides vont cherchant
Le Nord & le Midi, l'Aurore & le Couchant.
Un bruit quoiqu'incertain, dont la source est sacrée,
L'oblige à révérer cette aimable contrée,
Où, sous un âge d'or, les mortels innocens
Virent le premier monde, & les siecles naissans.
Encore en la quittant, erre en sa fantaisie
Le beau nom d'Orient, la gloire de l'Asie.
O s'il pouvoit un jour, vainqueur des nations,
Voir fleurir sous ses loix ces belles regions!
L'Afrique qui les joint en monstres si fertile
Semble par cent efforts vouloir n'être qu'une isle;
Mais de son grand triangle, encore l'un des bords
Vers la fin seulement résiste à ses efforts.

Là se montrent de loin les hautes pyramides,
Les mouvantes Citez des inconstans Numides,
Le grand Temple d'Ammon, le fabuleux Atlas,
Qui supporte le Ciel de la tête & des bras,
Bras longs & tortueux, dont le contour oblique
En tant de régions a partagé l'Afrique,
Mais sous des noms divers & toujours glorieux,
Tantôt monts de la Lune, & tantôt char des
Dieux,
D'où presqu'à chaque instant la campagne allar-
mée
Voit sortir les éclairs, la flamme, & la fumée.
Le Héros voit encor deux fleuves clairs & longs
De la brûlante Afrique inonder les sablons:
Le Nil si renommé de qui l'onde divine
Etalant sa vertu cache son origine,
Et son noble rival, le malheureux Niger,
En sa course plus longue également leger,
Non moins fécond peutêtre, & plus profond en-
core.
L'injuste renommée ou s'en taît, ou l'ignore.
Il s'en cache de honte, & d'un cours détourné
Porte vers l'Occident son flot infortuné.

Que voi-je vers le Nord, où la docte peinture
Rend d'un Dragon volant la terrible figure!
C'est la superbe Europe, amour de Jupiter,
Qui déja triomphante espere de dompter
Les peuples du Midi, comme ceux de l'Aurore;
Et l'obscur Occident que l'Univers ignore.

Et que ne pourront point ses enfans redoutés ?
Elle tremble sous l'Ourse, & l'un de ses côtés
Se tempere au milieu, puis s'échauffe, & puis brûle
Sur le détroit fameux des colomnes d'Hercule.
Là de mers & de monts l'Ibere est remparé ;
Puis vient la fiere Gaule au climat temperé,
Qui regarde Albion couverte de ténébres
Jusqu'au premier César, & ses armes célébres.
Puis cinq peuples divers sous le nom de Germains,
Grossiers, mais innocens, bons, généreux, humains,
Puis le gelé Sarmate, & les peuples de l'Ourse,
Où des maux de l'Europe est la fatale source.
O malheureuse Europe ! ô peuples reculés,
Tels que de fiers torrens au printems degelés !
Où va de vos exploits le funeste ravage ?
Remplissez l'univers de sang & de carnage.
Renversez, j'y consens, le thrône des Césars,
Mais épargnez du moins les Lettres & les Arts.
Le Héros méprisant leur barbare rudesse
Revient à l'Illyrie, à la Thrace, à la Gréce
Qui voit d'un oeil jaloux les rivages Latins,
Et la noble Italie aux fortunés destins ;
La seconde en sçavoir, la premiere en courage,
Que la Mer environne, & l'Apennin partage.
Le Prince voit encor les fleuves plus fameux,
Tanaïs, Borysthéne, Istre aux flots écumeux ;

Et le Rhône, & le Rhin, qui voisins en leur source
Prennent de deux côtés une contraire course;
Et le large Erydan aux triomphantes eaux;
Et le Tybre, & la Seine alors obscurs ruisseaux;
Puis les Golphes divers, retraite de Nerée;
Et du vaste Océan la largeur ignorée,
Où le fameux Genois, après cent maux divers
Trouva pour nos ayeux un second Univers,
Grand, riche, aimé du ciel, fertile en choses raires,
Malheureux seulement aux vainqueurs trop barbares.
Là le Héros s'arrête; & plus audacieux
A la terre, à la mer il veut joindre les cieux;
Voit sur l'airain mouvant les deux poles du monde,
Et les cercles divers de la machine ronde,
Et les yeux de l'Olympe incessamment ouverts
Gouverner, ou du moins éclairer l'Univers;
L'invariable accord des étoiles constantes,
Et les justes erreurs des étoiles errantes.
Qui fait croître, & décroître, ou mourir à nos yeux
La Lune, quand on croit qu'elle descend des cieux.
Quelle hâte si grande, au déclin de l'année,
Emporte tout-à-coup la rapide journée;
Et par quel artifice en ses douze maisons,
L'Auteur de la lumiere, & Pere des saisons,

Qui se montre & se cache à divers intervalles,
Qui fait incessamment à courses inégales,
Avare & liberal de ses riches clartés,
Ici de longs hivers, & là de longs étés,
Par tout également au bout de sa carriere
A fait six mois de nuit, & six mois de lumiere.
Ainsi diversement s'occupe le Héros,
Et trouve en ses ennuis un tranquille repos.
La Lyre; & du craïon l'imparfaite peinture,
Qui de blanc & de noir fait toute la nature;
Une forêt mobile & d'arbres, & de fleurs
Lui font même à leur tour oublier ses douleurs.
Mais enfin qu'il s'occupe, ou qu'il se divertisse,
Rien ne lui fait jamais oublier Artelice.
O beau lait de Junon! ô beau sang de Vénus!
Roses & lys, dit-il, soyez les bien venus.
Hyacinthe au teint vif, Hyacinthe au teint blême!
Toi Narcisse moins beau, mais trop beau pour toi-même!
Toi fleur de Meléagre! & toi fleur du Soleil!
Toi charmant Adonis en beauté sans pareil,
Maintenant Anémone au moindre vent tremblante!
Et toi Tulippe encor, noble & belle inconstante,
Qui vrai Cameléon entre les autres fleurs
Fais gloire si souvent de changer de couleurs!
Fleurs d'Orange, Jasmins, Grenades où s'étale
Le royal diadême, & la pourpre royale!

Il faut bien vous aimer. L'objet de mon amour
Vous aime, & de ses mains vous cueille tour à tour.
Mais, Dieux! que vos beautés imitent mal les charmes
Qui causent tout ensemble, & consolent mes larmes!
Ainsi l'amour pour lui se rencontre en tous lieux;
Il le voit sur la terre, il le voit dans les cieux.
Si l'histoire l'arrête; eh! quel coeur magnanime,
Dit-il, fut sans amour, & ne brûla sans crime?
Si la Lyre le charme, & ses doctes chansons;
Appollon amoureux en inventa les sons.
S'il peint; à son esprit Artelice est présente.
Si des astres il voit la carriere brillante;
Qui combattra, dit-il, l'enfant imperieux
Qui dispose à son gré des astres radieux,
Astres qui presque tous, quand on en sçait l'histoire,
Ont tiré de ses feux leur lumiere & leur gloire?
S'il voit des nations les climats differens;
Là les hommes sont nains, dit-il, ici géans:
Ils n'ont là qu'un grand oeil dans un affreux visage:
Ceux-ci manquent de bouche, & n'ont point de langage.
Là l'homme mange l'homme en repas inhumains.
Il vit là sans esprit, sans gloire, sans desseins.

Là, sans art, & sans fer, & sans connoître encore
Les fertiles moissons dont la plaine se dore.
Là, plus stupide encor, & moins digne du jour,
Sans loix, sans Rois, sans toits, mais jamais sans amour.
O tout puissant amour ! ô douce, ô tendre flamme;
Eh, qui pourroit jamais te bannir de son ame ?
Au terrible château, sur les solides tours
S'éléve une terrasse en obliques détours,
Dont l'extrême hauteur voisine de la nue
Laisse libre aux regards toute leur étendue.
Là, par grace souvent le Héros glorieux
Respire un air plus libre, & plus proche des cieux,
Grace qui renouvelle en sa triste pensée
Les plus fâcheux objets dont son ame est blessée.
Larisse est à ses piés, mais non comme autrefois
Qu'elle venoit en foule y recevoir des loix.
Il la voit à regret cette Reine des villes
Qui porte dans son sein deux florissantes Isles.
Le Penée argenté les lave de ses eaux.
L'une paroît superbe en bâtimens nouveaux.
Du Temple de Thémis la seconde est ornée,
Et du plus beau des ponts sa longueur est bornée.
Alcandre sage Roi, grand, magnanime, humain,
Y semble respirer en sa masse d'airain.
Puis d'un royal palais les hautes galeries,
Et d'un vaste jardin les campagnes fleuries

Que des arbres touffus ceignent de toutes parts,
Bordent le beau rivage, & gagnent les remparts,
Suivis d'arbres égaux en longues avenues,
Dont l'image est dans l'onde, & se peint dans les nues.
D'un soin laborieux l'Etranger étonné,
Et sur ses propres pas mille fois retourné
Compte huit Ports, dix Ponts, trente Places, vingt Portes.
Cent mille Combatans sont ses Tours les plus fortes.
En seize Régions ses peuples divisés
De trente sources d'eau sont encore arrosés.
En cinquante Palais s'éléve la jeunesse*
Aux Arts où triompha l'ingenieuse Gréce.
Deux cens Temples ouverts, & plus de mille Autels
Célébrent jour & nuit l'honneur des Immortels.
Les Palais sont sans nombre; & l'on croit à toute heure
Des Rois, ou des Géans voir la haute demeure.
En mille endroits divers à grands flots inégaux
Roule l'amas confus d'hommes & de chevaux,
Aux Temples, aux Jardins, aux Places, aux Théatres,
Aux portes des plus Grands dont ils sont idolâtres.
D'âge, de mœurs, de langue, & de sort differens,
Ils courent agités de soucis dévorans;

* L'Université.

Et tous, ou presque tous, ô foiblesse importune!
Exaltent le bonheur, & blâment l'infortune.
Que ce triste spectacle, hélas non attendu,
Montre bien au Héros tout ce qu'il a perdu!
Accablé quelquefois de douleurs inhumaines,
Il détourne ses yeux aux campagnes prochaines.
Là, paroissent de loin les sepulchres des Rois; (a)
Là, les superbes arcs élevés autrefois
Pour conduire à Larisse en routes differentes (b)
Captives dans le plomb les fontaines errantes.
Là, le fameux Penée en son paisible cours
D'un tortueux Serpent imite les détours.
Ici la longue plaine est à demi déserte.
Là, de jaunes épics la Campagne est couverte.
Ici de Pampres verds, là de noirs Cerisiers;
Là, pour toute moisson, d'agreables Rosiers;
Et plus loin un vallon qui se cache à sa vue
De joye & de douleur rend sa grande ame émue.
Non loin du mont Olympe au sommet élevé,
Où le souffle des vents n'est jamais arrivé,
Et plus près cependant du mont de Pierie,
L'aimable Titarese (c) arrose une prairie,
Puis va dans le Penée, où d'un soin curieux
Il ne confond jamais son flot imperieux,
Comme branche du Styx, dont les ondes sacrées
Des hommes & des Dieux ont été reverées.
A sa large embouchure, au milieu de ses flots
S'éleve un riche Temple; on le nomme Delos,

(a) S. Denis. (b) Aqueduc d'Arcueil. (c) La Marne.

Il a même figure, il a même Déesse.
En marbre Parien épuisant son adresse
Corinthe industrieux avec étonnement
A la noble grandeur joint le docte ornement.
Six filles d'un seul sang, jeunes, nobles, & belles
Y servent les Autels aux Fêtes solemnelles,
Race d'Endimyon, Roy d'Elide autrefois,
Qui se mêla depuis au sang de mille Rois.
Telle est la loi du Ciel pour la race sacrée,
Nul sang, s'il n'est royal, n'y peut avoir entrée.
Nulle fille à l'Hymen ne peut donner sa foi,
Si des mains de Diane elle n'accepte un Roi.
A trois lustres passés, la charmante jeunesse
S'engage pour six ans à servir la Déesse.
Elle en jure six fois par ces flots immortels,
Au bord du Titarese, aux piés de six Autels,
Par qui le Roi des Dieux, pere de la Nature
N'ose même jurer, ou n'ose être parjure.
Et du Ciel outragé le courroux véhément
Puniroit de la foudre un téméraire Amant,
Qui d'un amour indigne, ou d'un desir profané
Oseroit offenser les filles de Diane.
Pour elles les Rois seuls, au milieu de leurs vœux,
Ont droit de soupirer de legitimes feux.
Au retour du Printems, quand déja la contrée
De nouvelle verdure & de fleurs est parée,
Au Temple renommé s'assemblent tous les ans
Rois, Princes, & Sujets de climats differens,

Sur six nobles chevaux les Royales Prêtresses,
Pareilles à Diane, en Nymphes chasseresses,
Se montrent à la chasse, & cent moindres encor;
Mais leur arc est d'argent. Les six le portent d'or.
Des cent chevaux tous noirs la noirceur est extrême;
Et les six en blancheur passent la neige même.
La housse en est de pourpre; en perles tout autour
Paroit l'arc de Diane avec l'arc de l'Amour.
L'or se mêle par tout. Rois, Princes, Populace
En trois corps separés suivent la noble chasse,
Qui vers les Monts voisins gagne le fort des bois,
Où Diane elle-même apparoit quelquefois,
Couvre tout de sa gloire, & de ses mains puissantes
Forme en ces tendres cœurs cent amours innocentes.
La chasse se retire; & les Rois au retour
Diversement touchés ou d'estime, ou d'amour,
Chacun suivant ses yeux, d'une rose nouvelle
Des filles de Diane honore la plus belle;
Et la Rose en valeur passant les diamans
Montre en leurs belles mains le nombre des Amans.

A la sixiéme chasse, en la sixiéme année
Paroit des Rois amans la troupe infortunée,
Tous aux piés des Autels, pour finir leurs travaux;
Quand d'un autre profond nommant l'un des Rivaux,

La Déesse deux fois lui dit : Je vous la donne ;
Et ces mots sont suivis d'une riche couronne,
Qui sur l'Autel posée attend la sainte voix
Pour livrer chaque Nymphe au plus heureux des Rois ;
Et jamais la Déesse, à leurs desirs contraire
Ne les blesse d'un choix qui puisse leur déplaire.
En un semblable jour, l'infortuné Héros
Vit l'objet de ses vœux, sans perdre le repos.
Deux fois il l'honora de la rose nouvelle ;
Et ses yeux seulement la crurent la plus belle.
Mais sa fiere raison se rendit à son tour.
Deux ans leurs jeunes cœurs ont vêcu sans amour ;
Deux ans leurs cœurs touchés ont vécu d'espe-rance ;
Deux ans restoient encore à leur longue souf-france.
Aimable Titarése aux rivages charmans !
Hélas, combien de fois ces malheureux Amans
Par d'amoureux sermens, & d'amoureuses plaintes
T'ont-ils dit le secret de leurs ames atteintes ?
Par ces eaux, disoit-il, redoutables aux Dieux,
Vous seule avez mon cœur, & plaisez à mes yeux.
Par ces eaux, disoit-elle, aux Dieux si redoutables,
Vous seul avez pour moi des qualités aimables.
Avant, dit-il, avant que je cesse d'aimer,
Ces beaux flots cesseront de courir à la mer.
Avant que de changer, d'une soudaine course
Je les verrai, dit-elle, aller droit à leur source.
Hâte-toi ;

Hâte-toi, disoit-il, ardent pere du jour.
Non, arrête; je voi l'objet de mon amour.
Je vous hais, disoit-elle, ô cruelles années!
Non, tant qu'il m'aimera, vous serez fortu-
nées.

Un tendre souvenir de ces tems trop heureux
Blesse, & flate aussitôt le Héros amoureux.
Comment se consoler privé de ce qu'il aime!
Comment perdre courage! Artelice est la même.
Son amour à l'instant dissipe ses douleurs,
Comme un brillant Soleil les épaisses vapeurs.
La joye est en ses yeux; & rompant le silence,
Si la valeur, dit-il, si la noble clémence,
Si la sainte équité, reste du siécle d'or,
Faisoient regner les Rois, je regnerois encor.
Mais, malgré vos rigueurs, malgré votre inju-
stice,
Destins! je regne encor dans le cœur d'Artelice.

CHANT CINQUIEME.

DANS le Ciel cependant tous les Dieux as-
semblés,
D'une éternelle joye incessamment comblés,
Sur de hauts thrônes d'or encore assis à table,
Se faisoient de nos maux un spectacle agréable.
Rien n'égale à leur gré les erreurs des mortels.
L'un de son sacrilege éleve des Autels,

Sans parole, ſans foi, ſans bonté, ſans juſtice,
Mais tous les jours aux Dieux il fait un ſacrifice,
Et déguiſant en vain ſon cœur malicieux
Ne trompe cependant les hommes, ni les Dieux.
L'autre eſt vieux, ſans enfans, ſans heritiers qu'il aime,
Et de ſes propres biens il ſe prive lui-même.
L'autre d'un vain éclat faiſant ſa paſſion,
Dans le rapide cours de ſon ambition,
La condamnant toujours, ne ceſſe de la ſuivre,
Meurt enfin, ſans jamais trouver le tems de vivre.
Cet autre chimerique en immortalité
Quitte pour bien écrire & repos & ſanté,
Et malgré ſes efforts a le triſte avantage
De ſurvivre lui-même à ſon pénible ouvrage.
L'un dans les dignités n'aſpire qu'à monter.
L'autre ſur le ſommet ne peut ſe contenter.
Et parmi tant d'erreurs, les Amans miſerables
Aux yeux des Immortels ſont les plus pardonnables.
L'endroit bien ridicule eſt aux plus importans,
Et les foux ſont moins foux que les ſages du tems.
Momus de qui l'adreſſe eſt toujours ſans égale,
Et qui ſeul vaut d'Acteurs une troupe Royale,
Ouvrant une fenêtre audevant de nos cœurs
Les joue en cent façons, en cent geſtes moqueurs,
L'Avare ambitieux, le Poltron téméraire,
Le Fou que l'on croit ſage, & le Fou qui croit plaire,

L'Immortel qui se meurt, l'Heureux infortuné,
L'Esclave sur le thrône, ou le Roi gouverné,
Et cent autres encor que son docte artifice
Ne fait que copier sur notre humain caprice.
Quand le haut Jupiter, d'un ton plus sérieux,
La vertu cependant des hommes fait des Dieux,
Dit-il, vous le sçavez, ô magnanime Hercule,
Qui dès lors méprisant la troupe ridicule,
A cent nobles travaux portant vos fortes mains,
Vous tirâtes du rang des malheureux humains.
Voyez d'Eurymédon la constance invincible,
Plus digne qu'on l'admire en un coeur si sensible.
Il brave la fortune, & son adversité,
Sans Sceptre, sans grandeur, même sans liberté.
Oui, j'ose l'avouer, au milieu de ses chaînes,
Je crains que nos plaisirs ne vaillent pas ses peines;
Et je n'aurois point eu de plus grands sentimens,
Si le Ciel fût tombé sous l'effort des Géans.
L'Amour en cet instant, qui, comme enfant folâtre,
En cent vermeilles fleurs passant des doigts d'albâtre,
Les formoit en festons, & d'un soin curieux
En vouloit couronner & Déesses & Dieux;
Grand Dieu! c'est moi, dit-il, & ma vertu puissante
Qui soutiens du Héros la vertu chancelante,

Quand la Fortune & Mars cedant à leur courroux,
Mais foibles contre moi, l'accablent de leurs coups.
La troupe d'Immortels de Nectar arrosée
Néglige son discours, ou le tourne en risée.
Il part impétueux, brulant de faire voir
Combien sur le Héros son bras a de pouvoir.
Puis il fera connoître, en son courroux terrible,
Combien aux Immortels ce bras même est sensible.
Il descend, comme un trait, du céleste séjour.
L'air de feux embrasé ne respire qu'amour.
Il est en un moment dans l'aimable Larisse.
Il fait qu'Amphianax brule pour Artelice;
Puis subtil artisan de mystéres douteux
Séme de vains soupçons contre ces nouveaux feux,
Séduit pour son dessein cent langues mensongeres,
Et jette cent erreurs dans les esprits vulgaires.
On parle d'un traité, puis d'un enlevement,
Enfin d'un mariage, & d'un consentement.
Cependant le Héros, dans son malheur extrême,
Ne voit rien, n'apprend rien de cet objet qu'il aime.
Et déja vingt Soleils ont achevé leur tour,
Qu'il doute de sa vie, & non de son amour.
On l'aura mise aux fers, & d'une main profane
On aura violé les autels de Diane.

est moi, dit-il, c'est moi qui cause son malheur;
ce mortel surcroît manquoit à mà douleur.
ommes, Dieux, & destins! s'il faut que je périsse,
ue vous a fait, cruels, l'innocente Artelice!
De soucis dévorans on le voit se ronger,
uand un garde Numide à l'accent étranger,
u pour lui rendre office, ou bien dans sa rudesse,
lontrant qu'il sçait parlèr comme l'on parle en Gréce,
n pensant l'amuser d'un innocent discours,
ui vient d'Amphianax raconter les amours.
Tout change, lui dit-il, Prince, prenez courage,
t toujours le beau tems revient après l'orage.
'aimable Amphianax, le plus beau des humains,
)'Artelice naguere éprouvoit les dédains:
ongtems à son amour elle a fait resistance,
t couvert sa pudeur d'un peu de violence.
Mais enfin elle a pris des sentimens plus doux,
t ce Roi de Corinthe en doit être l'époux.
a Déesse y consent & d'un nouveau miracle,
Avant le tems fatal a rendu son oracle;
t ce jour remarquable aux Princes amoureux
Du plus infortuné sera le plus heureux.
Moi-même, ajoute un autre, en la place d'Achille
rès du Temple d'Hymen j'ai vû la longue file
Des Prêtres couronnés qui menoient aux Autels
'Hecatombe sacrée à tous les Immortels.

Les têtes des Taureaux de festons sont parées.
Chaque Genisse blanche a les cornes dorées.
Quels mots pour le Héros ! peut-il les écouter ?
Croira-t-il ce discours ? A-t-il lieu d'en douter ?
Mais voici de son coeur le plus cruel supplice,
Hélas ! en cet instant l'Amour en est complice,
Alsinte l'un des siens, & l'un des plus zelés,
Par trois mots avec peine entre ses mains coulés,
Trop credule sujet, serviteur trop fidéle,
Lui confirme à son tour la funeste nouvelle.
C'est alors qu'accablé des injures du sort,
Son coeur, pour tout espoir, ne songe qu'à la mort.
Tu n'es plus ma douleur, ô superbe Larisse !
Il étoit sur les tours de l'affreux édifice.
Le Ciel, dit-il, le Ciel a changé mes travaux,
Et tu fais aujourd'hui le moindre de mes maux.
Tu le vois, Titarése ! & ton lâche murmure
N'implore point les Dieux pour venger ce parjure!
Et ton onde infidelle écoute tous les jours
De ces nouveaux Amans les perfides discours !
Et tes flots qui devoient d'une soudaine course,
Quand elle changeroit, remonter vers leur source,
Coulent encor de même, & ne sont point allés
Representer au *Styx* les sermens violés.
O Diane, ô Diane, à mon amour contraire !
Qu'ai-je dit ? qu'ai-je fait qui te puisse déplaire ?
Loix, promesses, autels, délais, sermens, ni voeux,
N'ont donc aucun pouvoir que pour les malheureux !

Destins, si quelquefois la voix des miserables
A ses tristes accens vous trouva pitoiables,
Si vous êtes touchés de mon cruel tourment,
Ecoutez mes souhaits! rendez-moi seulement,
Pour Sceptre, pour Grandeur, pour Puissance Royale,
Le lâche Amphianax aux plaines de Pharsale.
Qu'il vainque, ou que je v..inque, & que perdant le jour
Je perde, s'il le faut, l'esperance & l'amour!
Bras trop infortunés, & vous armes d'Achille,
Vantez-moi desormais la valeur inutile.
Au lieu de tant de sang vainement répandu,
Il falloit perdre alors celui qui m'a perdu.
Il faut le perdre encor. Mais je parle aux murailles,
Et ce n'est point ici qu'on donne des batailles.
A ces mots, il s'égare; & d'un air furieux
Sur la brillante écharpe il arrête ses yeux.
Et toi, dit-il encor, & toi de qui la vue
Me charmoit autrefois, & maintenant me tue!
Trop aimable present, quand les Dieux l'ont permis,
Aujourd'hui le plus grand de tous mes ennemis!
Sois témoin de ma perte. Ah! bouche criminelle,
J'étois bien moins vaillant que vous n'étiez fiéelle!
Il falloit aux combats, me disiez-vous alors,
De mon coeur trop ardent retenir les transports!
Vous ne viviez, hélas, que de ma seule vie!
Vous la rendez heureuse; elle est digne d'envie.

C'est ainsi que vos mains la devoient couronner.
Je vous l'ai bien gardée ; il faut vous la donner,
Ingrate. En ce moment une tendresse extrême
Lui fait apprehender de blesser ce qu'il aime.
Il la révére encor toute ingrate qu'elle est.
Il l'aime en cet instant ; en cet autre il la hait.
Il s'attendrit encor ; & son cœur miserable
A presque deviné qu'elle n'est point coupable.
Mais un moment après, tout ce qu'il a d'ennui,
Ce qu'il fut autrefois, ce qu'il est aujourd'hui,
De ses foibles amis la lâche ingratitude,
De sa noire prison l'affreuse solitude,
Funestes conseillers d'un violent effort,
Viennent l'entretenir des douceurs de la mort.
Je ne sçai quoi de grand éclate en son visage,
Et son désespoir même est rempli de courage.
Trois fois il voit la terre execrable à ses yeux,
Et trois fois ses regards se tournent vers les Cieux.
O qui que vous soyez, qui gouvernez le monde,
Soit aveugle Caprice, ou Sagesse profonde,
Dit-il, Dieux, ou Destins, hélas trop rigoureux!
Vous avez le secret de faire un malheureux.
Je me rens ; & mon cœur vous cede la victoire.
Je voi ce qui vous manque en cette haute gloire!
Eurymedon vivant vous est trop odieux.
Attendez un moment. Voiez, Destins, ou Dieux,
Et vous à mon amour moins juste, & plus cruelle,
Si j'avois mérité d'aimer une infidelle.

Il dit;

Il dit ; & tout à coup, & sans plus balancer,
Par une bréche ouverte on le voit s'élancer.
Les Gardes effrayés accourent à son aide,
Mais en vain, & le mal est déja sans remede.
L'Amour en est surpris ; & touché de douleur,
Au milieu de sa chute, il en fait une fleur.
Son teint pâle & défait, son écharpe dorée
Ont d'un jaune brillant sa feuille colorée.
Ses amoureux soupirs, & sa mourante ardeur
Se changent aussitôt en agréable odeur.
O trop fidéle amant ! ô sujet trop fidéle !
Je te perds, dit l'Amour, & ton destin t'appelle.
Ce sont mes traits cruels qui te percent le flanc.
Je demandois des pleurs ; tu me donnes du sang,
Mais apprend quelle gloire enfin t'est reservée.
La premiere des fleurs, & la plus élevée,
Tu viendras annoncer sur le plus haut des tours
Le retour du Primtems, le regne des amours.
Ciris * sera ton nom, nom qu'à Sparte on révére
Pour l'aimable Adonis, la douleur de ma mere ;
Et par ce nom fatal, des peuples infinis
Confondront ton histoire, & celle d'Adonis.
Mais, malgré les erreurs de la troupe ignorante,
Ta gloire quelque jour sera plus éclatante.
Des siécles passeront ; & la Gréce à son tour,
Barbare, ignorera lettres, armes, amour.

* V. Hesychius au mot Κιρις : ce mot est grec, & signifie *Seigneur*, *Roy* ; les Lacedemoniens appelloient ainsi Adonis.

Cent Rois victorieux, cent Conquérans célébres
Ne seront plus que poudre, & qu'épaisses ténébres,
Quand un Roy (a) bien plus grand, que tu ne fus jamais,
Illustre dans la guerre, illustre dans la paix,
Vainqueur des flots mutins, & malgré les tempêtes,
Pour moi seul arrêtant le cours de ses conquêtes,
Le quatorziéme en nom, le premier en grandeur,
Remplira l'Univers de sa vive splendeur.
Sous son Sceptre puissant les lettres & les armes
Partageront les cœurs amoureux de leurs charmes.
Déja, quoique de loin, du milieu des beaux arts
Une grande lumiere éblouit mes regards;
Une fille éclatante, (b) aux vertus plus qu'humaines,
A qui doivent ceder & Greques & Romaines,
Mere de cent Héros, (c) plus heroique encor,
Qui chérira ton ombre, & ton feuillage d'or,
Et par qui mon grand nom étendra son empire,
Du Levant au Couchant, sur tout ce qui respire.
Un Chantre de son tems, & non pas le dernier,
Comme toi malheureux, comme toi prisonnier;
Esclave comme toi d'Amour & de la Gloire,
En vers dignes de vivre écrira ton histoire,

(a) Louis XIV. (b) Mademoisl. de Scudery. (c) Ses Romans

Trompant dans ses malheurs, avec quelque plaisir,
Sa cruelle douleur, & son triste loisir.
Et s'il faut te le dire, Artelice est fidéle,
Et doit mourir pour toi, comme tu meurs pour elle.
Ainsi parloit Amour, & la nouvelle fleur
Prend à ces derniers mots une vive couleur,
De son nouveau destin paroît être contente,
Et semble le marquer par sa feuille tremblante.
Tel fut d'Eurymédon le trépas glorieux;
Il ne fut que trop grand, & trop égal aux Dieux:
Tel fut de sa grandeur le rigoureux supplice.
Que devint à son tour la constante Artelice?
Quel fût son désespoir! quel son emportement,
En voyant au tombeau son malheureux Amant!
Les Muses me l'ont dit; mais ce récit funeste
N'est déja que trop long, sans y joindre le reste.
Pour un têms plus heureux réservons ses malheurs,
Et pour un nouveau chant de nouvelles douleurs.
O fille incomparable, en vertus éclatante,
Qui de l'honnête amour étiez la longue attente,
Merveille de notre âge, adorable en bontez,
Vous me verrez un jour, & vous le méritez,
Plein des doctes transports de Rome, & de la Gréce,
Dépeupler de bouquets les vallons du Permesse,
Et joignant un beau choix au plus noble hazard,
La fureur à l'adresse, & la nature à l'art,

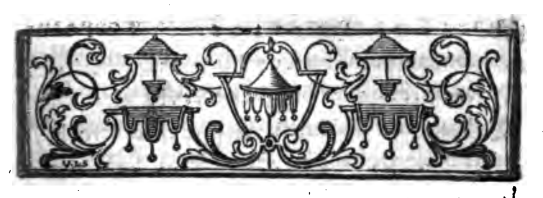
Couronner vos vertus de cent fleurs immortelles
Qu'un fiécle laiffe à l'autre également nouvelles.
Mais pendant que le tems, trop long felon nos
vœux,
Me raméne à pas lents un deftin plus heureux,
Aimez, aimez Acante, * & faites vos delices
De ces fleurs qu'il vous cueille au bord des pré-
cipices;
Ou dans fon infortune il fera voir un jour
Que la tendre amitié ne doit rien à l'amour,
Et fuccombant enfin à fa douleur profonde,
D'une nouvelle fleur il ornera le monde.

* L'Auteur.

FIN.

Εἰ μοι καλὰ πέλει τὰ μελύδρια, καὶ τάδε μῶνα
Κῦδος ἐμοὶ θησοντι τά μοι πάρος ὤπασε Μοῖσα;
Εἰ δ' οὐκ ἁδέα ταῦτα, τί μοι πολὺ πλείονα μοχθεῖν.
Bion. Idyll. 5.

Si pulcra funt mea carmina, vel illa fola
Gloriam afferent quæ jam antea mihi præbuit
Parca;
Sin illa non probantur: quid eft quod amplius
laborem?



POESIES DE M. PELLISSON.

LIVRE TROISIE'ME.

POESIES MORALES.

EPITRE A M. CONRART.



CONRART, je sens ma verve, & la Muse m'inspire
Je ne sçai quelle humeur d'Epître ou de Satire.
Écoute-moi de grace, & pour quelques momens
Quitte livres, amis, lettres, & complimens.
Le Ciel qui voit la terre au vice abandonnée,
Les monstres adorés, la vertu détrônée,
Même au pied des Autels régner l'impieté,
Et parmi les humains tant d'inhumanité,

Les condamne ici-bas à vieillir pour leurs crimes,
De la gloire, ou de l'or miserables victimes.
Quelques-uns seulement ses plus chers favoris,
Bons citoiens, bons fils, bons freres, bons maris
Comme toi, cher Conrart, francs de toute autre envie,
Ont loisir de goûter les plaisirs de la vie.

Les beaux jours du Printems, l'Automne avec ses fruits,
Le cours des mois, des ans, & des jours, & des nuits,
La fraicheur des vallons, l'abondance des plaines,
Le souffle des Zephirs, le doux bruit des fontaines,
Des oiseaux amoureux les mignardes chansons,
Tout l'Univers entier nous crie en cent façons:
Vivez & benissez celui qui vous fait vivre.
Mais nous n'en ferons rien; il vaut mieux faire un livre;
Il vaut mieux s'enrichir; nos parens, nos neveux
Nous auront dans la bouche, & nous croiront heureux.
L'un composé un Roman, un Pöeme, une Histoire,
Cherchant de tous côtés le chemin de la gloire:
En vain, car ses écrits meurent sans faire bruit;
Peu de tems les a faits, peu de tems les détruit.
L'autre, qui plus sensé n'entreprend qu'un ouvrage,
Choisit mot après mot, revoit page après page,
A toute heure, en tous lieux rumine son dessein,
Le lime, le polit, en retire la main,

Puis l'y met de nouveau : tel que l'Astre du monde,
Qui sur le dos voûté de la machine ronde
Repassant mille fois & mille fois encor
Du plomb fait de l'argent, du cuivre fait de l'or.
Le voilà sur les pas de Virgile & d'Horace.
Oui son nom respectable ira de race en race;
Mais cependant ô siécle! ô sort trop inhumain!
Un ouvrage immortel le fait mourir de faim.
Tel qui fait, sans penser à ces races futures,
Au lieu de bons écrits, de grosses écritures
Qu'on achéte par rôle, & tel de qui l'emploi
Consiste à bien voler le Public & le Roi,
Ont bien plus de profit, sont bien plus à leur aise.
Mais, Muse, qu'as-tu dit? Muse, ne t'en déplaise,
Prens l'éponge à la main, efface tous ces mots,
Car tu viens de parler comme parlent les sots.
Quoi? sont-ils à leur aise, eux de qui l'abondance
N'est, pour en bien parler, qu'une haute indigence,
Qui demandent toujours, qui jusques au trépas
Méprisent ce qu'ils ont, cherchent ce qu'ils n'ont pas?
Ce fou voit tout à lui, tout le monde lui donne.
Un peuple de valets nuit & jour l'environne;
Et sa vaste maison d'un & d'autre côté
Ceinte de grands jardins respire en liberté.
Cependant tout lui nuit, lui déplait, l'importune.
Impudent, oses-tu t'en prendre à la fortune!
Toi qui dans ton palais es servi comme un Roi,
Et de qui les cochers sont mieux vêtus que moi?

Sçais-tu ce qu'il te faut, dans l'ennui qui te presse?
Un peu moins de sotise, un peu moins de richesse.

CAPRICE CONTRE L'ESTIME

A SAPHO.

DONC je ne dois plus prétendre
D'arriver un jour à *Tendre*:
Donc jamais sans être aimé,
Je ne serai qu'estimé!
Sapho, je veux que ma rime
Berne cette vaine estime,
Monstre aussi lâche que fin,
Qui cache son noir venin
Sous un nom un peu moins rude
Que celui d'ingratitude.
A vous seule je prétens
D'en donner le passetems:
Ecoutez, fille divine,
De ce monstre l'origine.
En ce siecle bienheureux,
Où vivoient les Demi-dieux,
L'estime étoit inconnue,
Et l'amitié toute nue,
Seule maitresse des cœurs,
Les combloit de ses douceurs:

Quand la foi, quand les paroles
Furent de vaines Idoles,
L'Estime, en ce changement,
Pour pere eût le compliment,
Pour mere l'indifference,
Qui lui donnérent naissance.
Je vais d'un coup de pinceau
Vous peindre un couple si beau.
Pour la prude indifference,
Vous la connoissez, je pense,
Et peutêtre un peu trop bien.
Plût à Dieu qu'il n'en fût rien!
Cette belle, glorieuse,
Imperieuse, rieuse,
Croit l'amour une chanson.
Elle a pour cœur un glaçon;
Et d'une façon hautaine
Suit le plaisir, fuit la peine;
Mais dans ses foibles desirs
N'a que de foibles plaisirs.
Ainsi le destin assemble
Le bien & le mal ensemble.
Son bon ami compliment
Est un bon Seigneur Normand,
Grand, bien fait, de bonne mine,
Dont le poil à la blondine,
Bouclé, poudré, pommadé,
Cache un visage fardé.

Ses pas ſont des reverences ;
Il a mille complaiſances :
Toujours prêt à cajoler ;
Se piquant de bien parler
Et même de bien écrire,
Mais ſujet à ſe dédire.
Pour vous le dire en un mot,
Un peuple nombreux, mais ſot,
L'eſtime un grand perſonnage,
Un petit peuple, mais ſage
Ne l'eſtime qu'un grand ſot,
Qu'un Lanternier, qu'un Falot ;
Qui pour ame, & pour courage,
N'a que vent, & que langage.
Or, comme il alloit un jour
En cent lieux faiſant ſa cour,
Partout ſemant ſes fleurettes,
Pour attraper des coquettes ;
Ou dupant les Apprentifs
Par de longs ſuperlatifs ;
Il rencontra par le monde
L'indifference la blonde,
Nymphe véritablement
Digne d'un ſi noble Amant.
Ils ſe virent, ils s'aimérent ;
Enfin ils ſe mariérent :
Et de leurs froides Amours
Naquit, non pas un grand Ours,

Non pas un Lion ſauvage,
Terreur de ſon voiſinage ;
Mais un monſtre apprivoiſé,
Qui va toujours déguiſé
D'un habit de Damoiſelle,
Et qu'Eſt ime l'on appelle.
A ſon honnête maintien,
A ſon modeſte entretien,
A ſes paroles de ſoye ;
A voir avec quelle joye
Elle vient vous viſiter ;
Qu'elle ne peut vous quitter ;
Que vous n'avez rien d'aimable,
Rien de bon, rien de paſſable
Dont ſon diſcours avec art
Ne faſſe un chapitre à part :
Qu'en tout ce qui vous offenſe
Elle garde le ſilence,
Même avec plus de bonté,
Que ne veut la charité ;
Ne diriez vous pas qu'elle aime
Son prochain comme elle-même ?
Mais, Hélas ! ô ſiécle, ô mœurs !
Que les ſignes ſont trompeurs !
Après cette maſcarade,
Que vous deveniez malade,
Juſqu'à ſouffrir le trépas,
L'Eſtime n'en pleure pas.

Que la médisante Envie
Parle mal de votre vie :
Plutôt que de disputer,
Et de s'aller tourmenter,
Pour tâcher de vous défendre,
L'Estime en dit pis que pendre.
Qu'un Tyran audacieux,
Qu'un voisin malicieux
A vous ruiner s'aprête,
Ou menace votre tête
Par des crimes supposés :
L'Estime a les bras croisés.
Qu'il vous faille pour ressource
Un prompt secours de sa bource
Dans quelque péril urgent :
L'Estime n'a point d'argent.
Seule en toute la Nature
Cette sotte créature
Ne se laisse point charmer
Au divin plaisir d'aimer ;
Et ni vertu, ni mérite,
Ne touchent cette Hypocrite.
Sapho, sans aller plus loin,
Je vous en prens à témoin,
Vous & votre excellent Frere ;
Mais j'en créve de colere.
Quel Ecrivain aujourd'hui
Se peut comparer à lui ;

Soit que d'un vers heroique,
Digne de la Muse antique,
Il nous conte ric-à-ric
Les conquêtes d'Alaric;
Soit que du grand Artamene,
Ou de l'illustre Romaine
Il mette l'histoire au jour,
Où le plus folâtre amour,
Renonçant au badinage,
Apprend à devenir sage.
Quelle fille, parmi nous,
Se peut comparer à vous!
A cet esprit magnanime,
Qui pour se voir si sublime,
Si vaste, si merveilleux,
N'en est pas plus orgueilleux?
A cette ame vertueuse,
Bonne, franche, génereuse?
A ce cœur si grand, si haut,
Que ceux qui vont à l'assaut,
Et qui défont des armées,
Près de lui sont des Pygmées?
Maintenant, qui se plaindroit
Que la Cour en votre endroit,
A la honte de la France,
Manque de reconnoissance!
Parlons-en de bonne foi,
Sa plainte, à ce que je croi,

Ne ſeroit pas legitime.
Toute la Cour vous eſtime;
Dieux! qui pourroit endurer
De voir toujours ſeparer,
Par des caprices étranges,
Ses bien-faits de ſes louanges!
Mais ce diſcours vous déplaît.
Laiſſons la Cour comme elle eſt.

Celle à qui mes deſtinées,
Dès mes plus jeunes années,
Aſſujetirent mon cœur,
Et qui pleine de rigueur,
Déja fiere de ſes charmes,
Mais plus fiere de mes larmes,
N'en avoit aucun ſouci,
Elle m'eſtimoit auſſi.
O dure, ô cruelle Eſtime
Qui ne crois pas faire un crime,
Quand tu laiſſes froidement,
Perir un fidéle Amant.

Toi, que ni ſoins, ni ſervices,
Que ni vœux, ni ſacrifices,
Reſpect, ni diſcretion,
Tendreſſe, ni paſſion,
Ni la mort la plus terrible
Ne rendent point plus ſenſible,
Que t'a fait le genre humain?
Tu te travailles en vain,

Impitoyable Furie !
Porte ailleurs ta barbarie.
Malgré toi nous nous aimons :
Retourne avec les Démons
Dans leur triste & noir abîme,
O dure, ô cruelle Estime !
Et vous, Sapho, que mon cœur
Avec zéle, avec chaleur,
Admire, cherit, honore,
M'estimerez-vous encore ?
N'aurai-je point par pitié
Un peu de votre amitié ?
Mais je cherche ma ruine,
S'il est vrai, fille divine,
Qu'à quiconqne m'aime bien
Mon cœur ne refuse rien.
Si votre amitié m'engage
A vous aimer davantage,
Ne faites que m'estimer :
Je pourrois trop vous aimer.
Mais que dis-je, miserable !
Non, vous êtes trop aimable.
L'on ne peut vous trop aimer,
Ah ! cessez de m'estimer.



STANCES.

LE VER A SOYE.

JE ſuis le vrai Phenix qui renaît de ma cendre;
Et ſortant du ſépulcre où l'on m'a vû deſcendre,
Par un étrange ſort,
Plus digne de pitié, qu'il n'eſt digne d'envie,
Je n'occupe ma vie
Qu'à filer lentement l'appareil de ma mort.

Sacrileges humains dont je ſuis la victime!
De quoi m'accuſez-vous? quel peut être le crime
Qu'envers vous j'ai commis?
Peſtes de l'Univers, Tyrans de la Nature!
Vous fai-je quelque injure,
Qui vous puiſſe obliger d'être mes ennemis?

Quand finiſſant mes jours, je mets fin à ma peine,
Me raviſſez-vous pas d'une rage inhumaine
Ce que j'ai de plus beau?
Eſt-il quelqu'un de vous, race ingrate & barbare,
De qui la main avare
N'aille pour s'enrichir détruire mon tombeau?



Eh bien

Eh bien, faites les vains d'une telle victoire.
Nos dépouilles, cruels, font toute votre gloire :
Ravissez nos trésors ;
Et par un art subtil déguisez notre soye.
Il n'est pas qu'on ne voye
Que vous portez vivans ce que nous portions morts.

Nous en sommes vengés ; & bien que la nature
N'exemte dans le monde aucune créature
De vous faire la cour ;
Si nous filons nos jours, les fieres destinées
Fileront vos années.
Et si nous sommes vers, vous le serez un jour.

*SONNET
A CHAPELAIN.

D'UN aveugle désir notre Muse enflammée
Veut graver notre nom dans l'immortalité ;
Nous trouverons enfin qu'une vaine fumée
Sera le juste prix de notre vanité.

Je reconnois l'erreur de mon ame charmée ;
Il faut chercher ailleurs notre felicité.
Pourquoi tant soupirer après la Renommée,
Et qu'avons-nous besoin de la Posterité ?

Illustre Chapelain que j'admire sans cesse,
Qui joins le grand esprit à la haute sagesse,
Et que de tous ses dons le Ciel a revêtu,

Couronne tes faveurs, & pour comble de grace,
Après m'avoir montré le chemin du Parnasse,
Montre-moi maintenant celui de la vertu.

* AUTRE A CONRART.

CONRART, dont le tourment fait soupirer la France
Et nourrit dans mon ame une source de pleurs,
Je vois peinte partout en funestes couleurs
Des malheureux humains l'excessive souffrance.

Par le courroux du Ciel & sa longue vengeance,
Mille & mille mortels accablés de malheurs
Sentent les fiers assauts des cruelles douleurs,
Ou les honteux effets de la triste indigence.

Les Rois sont attaqués d'un regret sans pareil,
Quand leur mort va changer en funebre appareil
Tous ces honneurs pompeux dont l'éclat les enchante.

Ainsi considerant un si tragique sort,
Je trouve qu'en ce monde il n'est rien qui n'augmente
Les peines de la vie, ou celles de la mort.

AUTRE.

LA Muse qui m'apprend son art,
Et s'aquitte de sa promesse,
Me fit voir l'autre jour Mainard,
Assis aux rives du Permesse.

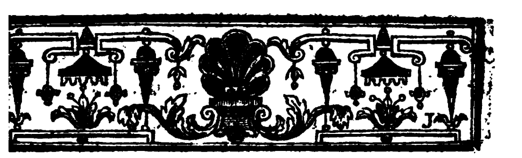
Là son Ombre se plaint toujours
De je ne sçai quelle disgrace;
Et tient ce funeste discours
A tous les enfans du Parnasse;



Que vous sert d'user vos esprits,
Et de composer tant d'écrits,
Pour honorer un siecle infame,

Où l'on ne sçauroit éviter
Ni la misere ni le blâme,
A moins que de les mériter?





POESIES DE M. PELLISSON.

LIVRE QUATRIEME.

POESIES GALANTES.

(a) IMITATION DE CES VERS DE CATULLE:

(b) *Vivamus, mea Lesbia, atque amemus*, &c.



AIMONS-NOUS, aimable Silvie,
Et laissons murmurer l'Envie

(a) Cette Piece fut lue en 1658 à l'Academie, en presence de la Reine de Suede.

(b) Ce petit Poeme de Catulle a tellement frapé nos Modernes, que la plûpart l'ont traduit ou imité. Ronsard a traduit ainsi les trois derniers vers;

La Lune est coutumiere
De naître tous les mois:
Mais quand notre lumiere
Est éteinte une fois,

Contre notre innocent amour.
Ces momens de vie & de joie,
Qu'on les perde, ou qu'on les emploie,
Passent sans espoir de retour.

Ces bois qui parent nos montagnes,
Ces prez, ces jardins, ces campagnes,
Se renouvellent tous les ans.
Nous n'avons pas même avantage,
Et jamais le cours de notre âge
N'a qu'un Hyver, & qu'un Printems.

Le Soleil se couche & se léve,
Sa premiere course s'acheve,
Et bientôt une autre la suit.
Mais quand la fiere destinée
Finit notre courte journée,
Ce n'est plus qu'une longue nuit.

Sans nos yeux réveiller,
Faut long-tems sommeiller.

Malherbe les a aussi imités de la sorte :

Tel qu'au soir on voit le Soleil
Se jetter aux bras du sommeil,
Tel au matin il sort de l'onde :
Les affaires de l'homme ont un autre destin.
Après qu'il est parti du monde,
La nuit qui lui survient n'a jamais de matin....

EPIGRAMME

TRADUITE DE MARTIAL. (a)

TELLE est la loi du Ciel, nul excès n'est durable;
S'il passe le commun, il passe promptement:
Voulez-vous être heureux? souhaitez en aimant
Que ce que vous aimez ne soit point trop aimable.

(a) Voici le texte de Martial.

Immodicis brevis est ætas, & rara senectus.
Quidquid ames, cupias non placuisse nimis.

Monsieur de Bussy prétend avec raison que la pensée de Martial est fausse; parceque quiconque aime, il souhaite que l'objet auquel il s'attache soit parfaitement aimable. „ Je ne sçai comment, ajoute-t-il, Pellisson qui a l'esprit plus „ juste & plus delicat que Martial, ayant trouvé cette Epigramme digne d'être traduite, n'en „ a pas rectifié le faux. On doit avoir du respect „ pour les grands hommes de l'antiquité, j'en demeure d'accord; mais seulement jusqu'aux sentimens qui choquent le bon sens.

Au reste dans ces mots, *s'il passe le commun*; il y a du faux ou du moins une équivoque.

M. de Bussy traduit ainsi la même Epigramme:

Telle est la loi du Ciel. Nul excès n'est durable.
Ce qui n'est pas commun passe fort promptement.
Ainsi pour éviter des chagrins en aimant,
Il faudroit n'aimer rien d'extrêmement aimable.

VERS IRREGULIERS

Sur un petit Sac brodé par Mademoiselle de Guenegaud, & donné avec des vers à Madame du Vigean.

TROIS Déesses dont la beauté
Fit une guerre cruelle,
Pour un beau petit sac, comme on me l'a conté,
Ont renouvellé leur querelle.
Pallas disoit : ce chef-d'œuvre est à moi ;
On voit assés, comme je croi
Que j'en ai fait la broderie.
Junon répond : c'est une raillerie.
Ce petit sac est plein de grands trésors
Riche au dedans, riche au dehors.
Cedez-le moi, temeraires Déesses.
C'est moi qui préside aux richesses.
Ouvrez, dit la belle Venus ;
Ces trésors sont pour vous des trésors inconnus,
Des madrigaux, des chansons, des fleurettes.
Ce sont là de mes revenus ;
Car je préside aux amourettes.
Celle dont les adroites mains
Firent ce merveilleux ouvrage
Ecoutant leur divin langage
Leur dit : tous vos projets sont vains.

Aussitôt

Auſſitôt les trois Immortelles
  Viennent l'environner,
La flater, & l'importuner.
Chacune veut la couronner.
Et toutefois pas une d'elles
Ne ſçauroit plus que lui donner.

Taiſez-vous, flateuſes Déeſſes;
Auſſi n'avanceriez-vous rien.
  Un cœur comme le ſien
Se gagne-t-il par des promeſſes ?

Mais elle vous accordera,
  Et chacune en ſera contente.
Voici du petit ſac ce qu'elle ordonnera :
Vous cedez toutes trois à la divine Orante,
  La divine Orante l'aura.



SUR LES VERS
faits exprès pour remplir le petit Sac.

MADRIGAL.

Nos vers n'ont que trop d'avantage
D'être faits pour ce bel ouvrage.
Mais que des vers seroient heureux,
Si l'ouvrage étoit fait pour eux !

VERS ENVOYE'S
Avec un fort joli Soufflet à une Dame.

C'est le Soufflet qui parle.

Autrefois en Zephir je volois par les plaines,
Et sentois les ardeurs des amoureuses peines.
Maintenant en soufflet je me voi transformé,
Et ne puis plus courir après l'objet aimé.
Flore, pour me punir, me changea de la sorte.
Pour un Zephir d'Hiver j'ai l'haleine assés forte,
Et je vous servirai jusqu'au mois des amours,
Où l'aimable Printems raméne les beaux jours.
Ce fut moi malheureux, oserai-je le dire !
Ah, quand j'y pense encor, mon triste cœur soupire,

Qui badinant un jour avec de jeunes fleurs
Ternis insolemment leurs plus vives couleurs ;
Sans sçavoir que Sapho, votre chere conquête,
Vouloit vous les donner le jour de votre fête.
Lors elle s'en plaignit ; Flore s'en courrouça,
Et, pour la contenter, me bannit, me chassa,
M'interdit les jardins de toute la nature,
Et me fit prendre enfin cette triste figure.
Mais si je puis passer l'hiver auprès de vous,
De nul autre Zephir je ne serai jaloux.

VERS ENVOYE'S

Avec une Corbeille de Fleurs, sous lesquelles étoit caché un petit Amour d'Email.

NE puniras-tu point, petit Dieu que j'implore,
L'ingrate qui m'oblige à de si longs regrets ?
Tu vois que j'ai pillé les richesses de Flore,
Pour en faire un hommage à ses cruels attraits.
A mon secours, Amour ; viens essayer encore
De lui faire sentir la pointe de tes traits ;
Mais, helas, elle rit de ta force immortelle.
En te cachant, il faut t'approcher d'elle,
Et venger sans éclat ta honte & mes douleurs.
Ce jour peut nous aider ; l'occasion est belle,
Sers-toi de ce present arrosé de mes pleurs ;
Et pour blesser enfin le cœur de la cruelle,
Comme un petit Serpent cache-toi sous ces fleurs.

AUTRES VERS
Envoyés avec des Fleurs.

A VOS yeux, belle Iris, nous venons nous offrir,
Non pour briller le jour de votre fête,
Pour orner ce beau ſein, ou cette belle tête;
Nous venons ſeulement vous parler & mourir.
Vous & nous, nous avons les mêmes deſtinées:
Nos attraits delicats ne durent pas toujours,
Pour nous peu de momens, & pour vous peu d'années
D'un état floriſſant vont terminer le cours.
Toutes ces graces ſi touchantes,
Ces appas engageans, & ces beautés charmantes,
Comme nous, orgueilleuſe Iris,
Perdront bientôt leur éclat & leur prix.
Cependant inſenſible aux voeux d'un coeur fidéle,
Vous perdez des momens qui paſſent ſans retour.
Employez mieux cette ſaiſon ſi belle
Qu'un tardif repentir trop vainement rappelle;
Aimez Tirſis; ceſſez d'être cruelle,
Et conſacrez vos beaux jours à l'amour.

LA BOURBONNOISE.

DIALOGUE.

TIRSIS.

JE vous dis que je vous aime,
Et vous m'aimez, dites-vous.
Qui doit-on croire de nous ?
Soyez-en juge vous-même.
Quand pour vous voir en tous lieux,
Je perds le repos, Climéne,
Vous prenez la même peine
Pour vous cacher à mes yeux.
Qui de nous deux aime mieux ?

CLIMENE.

Cher Tirſis, pour ſatisfaire
Votre deſir indiſcret,
Vous détruiſez le ſecret
A nos feux ſi néceſſaire.
Moi que tout peut allarmer
Je fui pour rendre éternelle
La flamme innocente & belle
Dont je me ſens conſumer.
Qui de nous ſçait mieux aimer ?

TIRSIS.

Ingrate, quand je n'aſpire
Qu'à prévenir vos deſirs,
Et ne cherche de plaiſirs
Qu'à vivre ſous votre empire;
Vous par des ſoins ſuperflus
Tenez nos flammes contraintes;
Et n'accordez à mes plaintes
Que de ſevéres refus.
Qui de nous aime le plus?

CLIMENE.

Quand votre colere éclate
Avec tant d'emportement,
Et que ſi peu juſtement
Vous m'accuſez d'être ingrate;
Moi pour vous ſeul chaque jour
Je mépriſe la conſtance
De cent Bergers d'importance
Qui partout me font la cour.
Qui de nous a plus d'amour?

TIRSIS.

Pardonne, Bergere aimable,
Pardonne, & faiſons la paix.

CLIMENE.

Toi, ne doute donc jamais
De ma flamme veritable.

CLIMENE & TIRSIS.

Faisons qu'Amour glorieux
De voir notre ardeur extrême
Ne puisse juger lui-même
Qui de nous aime le mieux,
Qui de nous aime le mieux.

DIALOGUE
D'un Passant & d'une Tourterelle.

LE PASSANT.

QUE fais-tu dans ce bois, plaintive Tourterelle?

LA TOURTERELLE.

Je gemis, j'ai perdu ma compagne fidelle.

LE PASSANT.

Ne crains-tu point que l'Oiseleur
Ne te fasse mourir comme elle?

LA TOURTERELLE.

Si ce n'est lui, ce sera ma douleur.



LE SOMMEIL, TRASILLE, ET L'AMOUR.

DIALOGUE,

Où sur la fin parle un Songe.

LE SOMMEIL.

L'AMOUR tout couvert de sonnettes
Faisant claquer des castagnettes,
Vient dans la chambre, chaque nuit.
Trasille, il fait un si grand bruit,
Qu'enfin si tu ne le fais taire,
Chés toi je n'aurai plus que faire.

TRASILLE.

Mais toi qui fais tant le mutin;
Je t'attens du soir au matin,
Et passe la nuit toute entiere,
Sans pouvoir clorre la paupiere.
Sommeil, pourquoi ne viens-tu pas
Charmer mes maux par tes appas?
Méchant, c'est que tu m'abandonnes
Pour suivre certaines personnes
Qui dorment; tandis que je suis
Persecuté de mille ennuis.

LE SOMMEIL.

Parle bas, ou bien je te quitte;
Le moindre bruit me met en fuite.

Trafille, ceffe de gémir;
Et tais-toi, fi tu veux dormir.

L'AMOUR.

Seigneur Sommeil, Seigneur Trafille,
Ce n'eft pas chofe fi facile:
Vous ne dormirez ma foi pas.

TRASILLE.

Holà qui me tire là bas?

LE SOMMEIL.

C'eft l'Amour, faut-il te le dire?
Mais il ne fait encor que rire.
Tantôt il fera le lutin;
Car tu fçais que ce libertin
De ton fufil brule les mêches,
Qu'il tabourine de fes flêches,
Et qu'il rit comme un infenfé,
Quand il a tout bouleverfé.

TRASILLE.

Tréve, Tréve de raillerie,
Amour, laiffe-nous, je te prie.

L'AMOUR.

Ce n'eft pas à toi que j'en veux;
C'eft au Sommeil, ce pareffeux
Qui fe frotte les yeux, qui bâille,
Qui ne fit jamais rien qui vaille,
Et qui ronfle, comme un coquin,
Depuis le foir jufqu'au matin.

Lâche enfant de Dame Paresse,
Qui fais gloire de ta molesse ;
T'ai-je pas cent fois reproché
Ce que fit la belle Psyché,
Quand tu m'endormis auprès d'elle,
Et qu'elle fit bruler mon aile ?
Et même encore l'autre jour
Tu me fis un si méchant tour,
Qu'il réveille toute ma bile.
Ecoute ce qu'il fit, Trasille.
Acante étoit fort amoureux,
Et je le rendois malheureux ;
Quand un soir, au tems qu'on se couche,
Le Sommeil me ferma la bouche,
Me donna cent coups de pavots,
Et marmotant cinq ou six mots
Me mit la tête sous mon aile,
Et me portant dans la ruelle,
M'endormit ainsi qu'un Poulet.
Là je fus un mois tout complet ;
Si bien que l'innocent Acante
En avoit l'ame si contente,
Qu'il disoit partout, quoiqu'à tort,
Que chés lui l'Amour étoit mort.
Il chantoit partout sa victoire :
Il ne publioit plus ma gloire.
Lui qui par mille vers pompeux
Chantoit auparavant mes feux,

Lorſqu'il crut n'être plus en cage,
Il ne fit pas le moindre ouvrage,
Pas même un couplet de chanſon,
Diſant que j'étois un Oiſon.

LE SOMMEIL.

Ce ne fut pas moi, je te jure,
Qui te fit alors cette injure.
La Raiſon te fit tout cela;
Le dépit même s'en mêla.

L'AMOUR.

Toutes leurs harangues ſont vaines.
Acante eſt rentré dans mes chaines.
Là, je le laiſſe ſermonner,
Se dépiter & raiſonner.
La raiſon ſans ceſſe raiſonne;
Et le dépit rend bien ſouvent
Plus amoureux qu'auparavant.

TRASILLE.

Amour, ne ſois plus en colere:
Le Sommeil veut te ſatisfaire.
Donne-nous un peu de repos.

L'AMOUR.

Hé bien, je vous donne campos;
Et près de vous deux je me couche,
Pour y dormir comme une Souche.

TRASILLE.

Et moi j'enrage de bon cœur,
Car l'Amour est mauvais coucheur.
Helas, bons dieux ! comme il gambille !

L'AMOUR.

Ainsi sans cesse je fretille,
Lorsque je couche avec les gens.

LE SOMMEIL.

Mais tu parois hors de ton sens.
Tais-toi : je voi venir un songe
Couvert d'un aimable mensonge,
Qui va mêler à mes pavots
Un doux & gracieux repos,
Et qui nous tiendra compagnie
Tant que cette nuit soit finie.

Le Songe parle.

Je rens heureux les miserables.
Je sçai contenter leurs desirs ;
Et je sçai par de faux plaisirs
Soulager les maux veritables.
Je sçai tromper heureusement.
Mes biens ne sont biens qu'en mensonge ;
Mais le bonheur le plus charmant,
Quand il est passé, n'est qu'un songe.

Doux eſpoir des cœurs amoureux !
Délices où l'on s'abandonne !
Dans vos momens les plus heureux,
Avez-vous rien que je ne donne ?
Traſille a toutes vos douceurs :
Sa fortune eſt incomparable ;
Et ſans mes charmes impoſteurs,
Il ſeroit toujours miſerable.

Alors on vit un promt éclair
Paſſer au travers d'un nuage.
Le ſonge ſe perdit en l'air
Avec cette trompeuſe image.
Traſille interdit & ſans voix,
Pour voir ſi l'objet qu'il adore,
Viendroit le recevoir encore,
Voulut ſe rendormir cent fois.
Mais vous, beauté trop adorable,
Qui cauſez ſeule ſes ſoupirs,
Qui connoiſſez tous ſes deſirs,
Et rendez ſon ſort déplorable :
Vous qui le pouvez ſoulager,
Vous qui pouvez finir ſa peine :
Devinez-vous pas, inhumaine,
Ce que Traſille a pu ſonger ?



STANCES.

IRis, on fait courir le bruit
Que chés vous je fais mon réduit,
Et que nous sommes bien ensemble:
S'il est vrai, vous le sçavez bien.
Chacun le croit, mais il me semble
Que tous deux nous n'en croyons rien.

Cependant votre honneur est mis
A tous momens en compromis,
Pour avoir manqué de conduite.
Il ne falloit point m'engager
A vous rendre souvent visite,
Sans le dessein de m'obliger.

Pour avoir voulu façonner,
Vous nous avez fait soupçonner
D'une secrette intelligence.
Il ne pouvoit arriver pis
Que ce qu'a fait la médisance,
Pour complaire à nos ennemis.

Votre jaloux s'en est douté,
Le mensonge & la verité

Donnent les mêmes défiances.
Pour agir en femme d'esprit,
Il faut sauver les apparences,
Et se moquer de ce qu'on dit.

Tout vous touche indifferemment;
Et sans faire choix d'un Amant,
Vous souffrez que chacun vous voye.
Belle Iris, vous vous méprenez;
Un heureux donne plus de joye
Que cent galans infortunés.

Parmi vos bonnes qualités
C'est sans raison que vous comptez
Celle d'être fort complaisante.
Ne l'être pas au dernier point
N'est pas une chose obligeante,
Il vaudroit mieux ne l'être point.

Qui ne vous verroit qu'une fois
En six semaines ou deux mois
Vous trouveroit assés commode;
Mais qui vous verroit plus souvent
Ne sçauroit vivre à votre mode,
Sans enrager en vous servant.



Vous êtes civile d'abord.
Chacun vous plaît ; vous plaisez fort ;
Vous donnez quelques esperances ;
Et de cent petits agrémens,
Qui sont de trompeuses avances,
Vous n'êtes pas chiche aux Amans.

Cet art de vivre ne produit
Que le chagrin d'être éconduit
Sitôt qu'on presse davantage,
Les faveurs que vous accordez
Sont celles par où l'on s'engage.
Des autres vous vous défendez.

Vous êtes prude, je le croi :
Mais, pour votre bien, croyez-moi,
Piquez-vous moins de le paroître.
Si vous tardiez, vous auriez tort ;
Sans doute vous le pourriez être,
Malgré vous, jusques à la mort.

L'âge coule insensiblement ;
Il nous dérobe l'agrément.
Dans peu vous serez moins galante.
Quelquefois malheureusement
L'on pense à devenir Amante,
Quand on ne trouve plus d'Amant.

Je vous aime, vous le ſçavez.
Les preuves que vous en avez
Vous devroient aſſés ſatisfaire ;
Mais étant devenu perclus,
Vous direz qu'on ne ſçauroit plaire
Qu'avec quelque choſe de plus.

Iris, prenez croyance en moi ;
Je ferai tout ce que je doi
Pour mériter que je vous ſerve.
Sitôt qu'on a donné le cœur,
On met aiſément ſans réſerve
Le reſte aux piés de ſon vainqueur.

Souvent la honte & la fierté
Ont fait que l'on a rebuté
Des offres de cette nature.
Ne tombez pas dans cette erreur.
L'on eſt à plaindre, je vous jure,
Quand on n'eſt riche que d'honneur.

Reſolvez-vous, ſans m'amuſer ;
D'accepter ou de refuſer
Le parti que je vous propoſe.
Il n'eſt point d'homme ſans défaut.
Chacun eſt bon à quelque choſe ;
Je le ſuis à ce qu'il vous faut.



L'ORANGER A SAPHO.

QU'ON en parle, & qu'on en gronde,
Chere Sapho, croyez-moi,
Tout doit aimer dans le monde.
C'est une commune loi.

C'est en vain que l'on se flatte.
Enfin il s'y faut ranger.
Si vous aimez une Chatte;
Pour moi j'aime un Oranger.

Encore, êtes-vous heureuse,
Vous qui n'avez pour rival,
Dans votre flamme amoureuse,
Que quelque pauvre Animal.

Si je sens bruler mon ame
Pour un objet sans pareil;
J'ai pour rivaux de ma flamme
Et l'Aurore & le Soleil.

L'Aurore étalant ses charmes,
Et tout ce qu'elle a de beau,
Tous les matins fond en larmes
Auprès de mon Arbrisseau.

Sur ſa verdoyante tête,
Tournoyant de toutes parts,
Le Soleil ſans ceſſe arrête
Ses plus amoureux regards.

Mais ſon eſperance vaine
D'elle-même ſe détruit.
Il n'en aura que la peine,
Et j'en cueillerai le fruit.

Ainſi jadis, à ſa honte,
Il ſuivoit inceſſamment
Daphné, qui, quoiqu'on en conte,
Bruloit pour un autre Amant.

Mon Oranger m'eſt fidéle.
Mais quoi? la jalouſe erreur
Eſt la Compagne éternelle
D'une amoureuſe fureur.

Quelquefois je le neglige,
Pour mieux éprouver ſa foi.
Je connois qu'il s'en afflige,
Et ne peut vivre ſans moi.

Sa feuille qui ſe retire
M'invite à le ſecourir,
Et de loin ſemble me dire:
Veux-tu me laiſſer mourir?

Auſſitôt mon ame tendre
Se laſſe de ſa langueur.
J'accours, & lui fais reprendre
Une nouvelle vigueur.

Il ſort de ſa fleur charmante
Un doux air, un air charmant;
Dont mes ſoins, & mon attente
Sont payés en un moment.

Jeunes Beautés qu'on redoute,
Et qui regnez ſur les cœurs,
Vous vous moquerez ſans doute
De ces legeres faveurs.

Mais ſous votre injuſte empire,
Les faveurs le plus ſouvent
Que ſont-elles, à bien dire,
Que de l'air, & que du vent?

Conterai-je vos caprices
Qui font perdre tant de pas?
Vos ruſes, vos artifices,
Que les Arbriſſeaux n'ont pas?

Cent fois brulant pour vos charmes,
Mais reſolu de changer,
J'ai ſouhaité, non ſans larmes,
De n'aimer qu'un Oranger.

Je l'aime, & quand l'inhumaine,
Qui me causoit tant d'ennui,
Voudroit partager ma peine,
Je n'aimerai plus que lui.

Je tenois ce fier langage,
Quand ce chef-d'œuvre des Cieux,
Iris au charmant visage
Se vint offrir à mes yeux.

Qu'une flâmme mal éteinte
Est facile à rallumer!
Et qu'avec peu de contrainte
On recommence d'aimer!

Iris me mit tout en flamme:
Iris me fit inconstant:
Iris m'arracha de l'ame
L'Oranger que j'aimois tant.

Quel moyen d'être rebelle!
Il fallut s'humilier.
L'Amour étoit avec elle
Qui me fit tout oublier.

Connois-tu bien qui nous sommes,
Dit l'Enfant imperieux?
Volage, apprens que les hommes
Aiment comme il plaît aux Dieux.

EPITRE A ACANTE.

SAPHO avoit partagé entre ses amis les poires de son jardin, étant encore sur l'arbre. Celles d'Acante, & d'une Dame très-spirituelle se trouverent sur un même arbre, vis-à-vis d'un Abricotier. La Dame s'en allant à la campagne, pria Acante de lui garder sa poire, pendant son absence. Tel est le sujet de cette Epitre que l'on donne ici, pour faciliter l'intelligence de la réponse qui suit, & qui est d'Acante.

ILLUSTRE Gardien de ma poire!
Un Dragon eut jadis la gloire
D'être gardien des pommes d'or.
Ma poire qui vaut mieux encor,
Que ne vaut la plus belle pomme,
Merite les soins d'un grand homme;
Non-seulement pour sa beauté,
Mais pour l'honneur d'avoir été,
Préférablement à toute autre,
La sœur cadette de la vôtre;
Et pour le glorieux destin
De croître dans le beau jardin
D'une pucelle de merite,
Et d'Apollon la favorite.

Faites-en donc un peu de cas :
Surtout ne la négligez pas.
Que nul ne lui porte dommage ;
Et que rien ne lui fasse ombrage :
Qu'elle soit toujours au Soleil,
Afin qu'elle ait le teint vermeil ;
Et qu'elle en vaille plus de mille
Comme celle du beau Trasille ;
Pour la vôtre, je n'en dis rien ;
La raison & moi voulons bien,
Que, comme étant la sœur aînée,
Elle soit plus belle & mieux née.

RE'PONSE D'ACANTE.

EH, bons Dieux ! qui le pourroit croire ?
De si beaux vers sur une poire !
Et fût-elle de saint Lezin,
Quel Voiture ou quel Sarasin
Disputeroit avec ces Belles
De la gloire des bagatelles,
Quand afin de nous mieux charmer,
Elles se mêlent de rimer ?
Pour moi que l'injuste Nature
Ne fit Sarasin ni Voiture,
Je m'y trouve bien empêché.
Mais il faut tenir son marché.
Je n'aime point à me dédire :
Je l'ai dit, il faut vous écrire.

Hélas! que vous écrire encor?
Ces poires à la robe d'or,
Si mignonnes, si parfumées,
Ces deux poires nos bien-aimées,
Et dont vous faisiez tant de cas,
Ces poires ne sont plus, helas,
Ou ne sont que poires d'angoisse;
Car, pour si peu que l'on connoisse
Combien elles eurent d'appas,
On en pleure, on en créve, helas!
C'étoit bien raison que la vôtre
Eût beaucoup plus d'esprit que l'autre.
Elle en eut trop pour son malheur,
Et se perdit avec sa sœur.
Voici de l'une & l'autre poire
La triste & lamentable histoire.

Fiere de vous appartenir,
Et gardant en son souvenir
Vos loix, vos sevéres paroles,
Car ce n'étoient pas poires molles,
La vôtre, sans se contenter
De vivre, croître & vegeter,
Pour s'instruire, & pour profiter
Ne faisoit jamais qu'écouter.
Sur-tout elle prêtoit l'oreille,
Quand cette fille sans pareille,
Sapho notre grande merveille,

La

La mere des tendres amours,
La mere des tendres diſcours,
Au jardin tenoit ſes grands jours.
Or elle entendoit que ſans ceſſe
Chacun y parloit de tendreſſe :
Lettre, billet, ou compliment,
Tout finiſſoit par tendrement.
De travers, ou de bonne grace
Tendre trouvoit par tout ſa place;
Juſqu'à mettre en Landeriri
Un petit endroit attendri. *
Que fit-elle ? à force d'entendre,
Il lui prend une amitié tendre
Pour un Abricot ſon voiſin.
Elle l'appelle ſon couſin,
Le voit, l'entretient, le careſſe :
Ce n'étoit pourtant que tendreſſe.
Souvent en ce doux entretien
Tout un jour ne lui duroit rien.
Hors de là l'ennui la dévore ;
Ce n'étoit que tendreſſe encore.
Mais qui peut reſiſter au ſort ?
Comme l'Abricot l'aimoit fort,

* Conrart ſage comme un Caton
A pourtant au cœur, ce dit-on,
Landerirette,
Un petit endroit attendri
Landeriri.

Et que même il n'aimoit rien qu'elle ;
Qu'il étoit beau, qu'elle étoit belle,
Et qu'ils se voyoient nuit & jour,
Leur amitié devint amour.
Je voyois la Poire parée :
Sa douceur faire la sucrée,
Ne pouvoir tenir dans sa peau,
Montrer ce qu'elle avoit de beau,
Regarder l'Abricot sans cesse.
Qu'est-ceci, lui disois-je, qu'est-ce ?
Je voi de l'amour sur le jeu.
Bien, je cacherai votre feu :
A votre tour soyez discrette ;
Et quand quelque nouveau poete,
Quelque Cavalier inconnu,
Au Samedi nouveau venu ;
Quelque Dame jeune & galante
Dira : c'est donc là cet Acante,
Je ne sçai pas s'il écrit bien,
Mais pour le moins il ne dit rien.
Vous qui sçaurez que mon silence
N'est pas toujours ce que l'on pense :
Qui par vos maux, par vos tourmens
Jugerez de ceux que je sens ;
Qui verrez enfin ma pauvre ame
Bruler d'une semblable flamme,
Se ronger d'un pareil souci ;
Poire, n'en dites rien aussi.

Cependant la Poire enflammée
Croissoit, aimoit, étoit aimée,
Estimoit son sort bienheureux :
En vain, pour combatre ses feux,
Son voisin, l'Arbre de Pyrame,
Qui porte le deuil de sa Dame,
Et l'Amante aux pâles couleurs,
Clytie, & quelques autres fleurs
Du païs des Metamorphoses,
Qui sçavent de si belles choses,
Lui disoit chacune à son tour :
C'est une peste que l'amour.

Comme une jeune écervelée,
De mille blondins cajolée,
Quand sa mere, sur ses vieux ans,
Lui défend de voir des galans,
Laissant passer cette tempête,
Ecoute, rit, hoche la tête,
Et dit par fois en marmotant :
Vous en avez bien fait autant.
La Poire votre favorite
Lui repliquoit : je vous imite ;
En arrive ce qui pourra,
L'Abricot m'aime & m'aimera.
Quand notre amour seroit publique,
C'est une amour chaste & pudique,
Une amour toute Platonique,

Qui sans desir, & sans espoir,
S'attachant aux loix du devoir,
Ne prétend qu'aimer & que voir,
Possedé d'un amour extrême,
L'Abricot n'en dit pas de même;
Il enrage, il fait le mutin,
De ce que son cruel destin
L'attache contre une muraille.
Il veut enfin, vaille que vaille,
Malgré l'espalier & ses cloux,
Voyez si les Amans sont foux,
Courber sa branche pour descendre,
Et près de la Poire se rendre.
Aussitôt de son petit corps
Il y fait cent petits efforts.
La branche à son desir resiste;
Mais dans son desir il persiste,
Et menace de la quitter,
Puisqu'elle veut tant resister,
Elle, sans se mettre en colere,
Trois fois comme une bonne mere,
Lui dit: Hola, mon fils, Hola.
Mais ce fou vous la laisse là,
Il tombe. O Poire infortunée!
Et met fin à sa destinée.
Après lui tu fis cent efforts,
Pour aller joindre son beau corps,
En tombant de la même sorte;
Mais ta branche fut la plus forte;

Et peutêtre encore aujourd'hui
Tu vivrois, & vivrois sans lui,
Si bientôt l'amoureux Zephire
N'eût eu pitié de ton martyre.
Ce Dieu presque au même moment,
Parlant à Flore tendrement,
Disoit: si Flore étoit mortelle,
Je voudrois mourir avec elle.
Il entend du bruit à ce mot,
Et voit par terre l'Abricot;
Il voit que la Poire affligée
Se débat comme une enragée,
Et ne demande qu'à mourir.
Je veux, dit-il, la secourir.
En un état si pitoyable,
La vie est un mal effroyable.

Alors Zephir entre en courroux,
Et n'est plus ce Zephir si doux,
Qu'on trouve dans tous nos Poetes,
Disant à Flore des fleurettes.
Il se renforce, & puis devient,
Tel qu'Homere, s'il m'en souvient,
Le represente en ses ouvrages,
Couvrant le Ciel d'épais nuages,
Avec ces autres insolens
Qui ne sont nullement galans.
Il souffle; & la Poire abatue
Rend graces au coup qui la tue.

Comme elle, avec même douceur
Tombe aussi ma Poire sa sœur,
Qui l'aimoit d'un amour extrême,
Et presqu'autant que je vous aime.
Ainsi qu'un gros morceau d'Aimant
Attire une aiguille aisément;
Et cette aiguille encore une autre:
Ainsi ma Poire suit la vôtre
Qui roule, & se rend aussitôt
Auprès de son cher Abricot.
Sapho de ses mains charitables
Releve ces trois miserables;
Et pour s'être si bien aimés,
Veut que leurs corps soit embaumés,
Et mis ensemble en marmelade.
Quiconque d'amour est malade,
Qu'il se garde bien d'en tâter:
Il verroit son mal augmenter,
Peutêtre jusqu'à l'emporter.
Hazard pourtant, je vous le jure,
Je tenterai cette avanture;
Car enfin, si je meurs pour vous,
Mon sort me semblera trop doux.



DIALOGUE

ENTRE ACANTE ET LA FAUVETTE.

ACANTE.

PUISQUE Sapho n'est point ici,
Fauvette son plus cher souci,
Prens un peu le soin, je te prie,
D'entretenir ma rêverie.

LA FAUVETTE.

Moi? j'entretiendrois un ingrat,
Qui fait quand il veut un grand plat
D'un Abricot, & d'une Poire,
Et qui ne fait rien pour ma gloire?

ACANTE.

Cette Poire & cet Abricot,
Ma mignonne, ne disoient mot;
Mais toi tu te chantes toi-même;
Et mon orgueil seroit extrême,
Si je prétendois par mes vers
Egaler tes charmans concerts.
Pour un dessein si temeraire,
Lambert même, & sa sœur Hilaire
N'en sçavent pas encore assés.
Deux Rossignols, ces jours passés,
Se le mirent en fantaisie:
L'un en creva de jalousie,

Se voyant par toi surmonter ;
Et l'autre en creva de chanter.

LA FAUVETTE.

Il n'en est rien ; mais je l'avoue ;
Faux, ou vrai, j'aime qu'on me loue.
Chacun est de même, je croi.
Parle donc : que veux-tu de moi ?

ACANTE.

Est-il vrai, celébre Fauvette,
Qu'en ce lieu faisant ta retraite,
Déja depuis près de vingt ans,
Tu reviennes tous les Printems ;
Qu'un petit animal volage,
Un petit oiseau de passage,
Parmi tant de legereté,
Conserve tant de fermeté ?
Quel charme secret te rappelle ?
Cette touffe d'arbres est belle ;
Mais le monde a tant d'autres lieux,
Où tu serois encore mieux.

LA FAUVETTE.

J'ai parcouru la terre & l'onde :
J'ai vû les quatre coins du monde,
Sans voir en tous ces longs détours,
Ce qu'on voit ici tous les jours.
J'ai bien vû des filles sçavantes,
Mais qui n'étoient que des pédantes ;

Des filles de grande vertu,
Dont l'esprit étoit bien tortu;
Des filles d'esprit un peu folles,
Dont l'esprit n'étoit qu'en paroles.
Mais une fille sans défaut,
De qui le cœur fût noble & haut,
La vertu presqu'inimitable,
L'esprit grand, solide, admirable,
Sage, éclairé, poli, charmant,
On le chercheroit vainement
Par tous les quatre coins du monde;
Car Sapho n'a point de seconde.

ACANTE.

Il est vrai; mais l'ambition
Est une étrange passion.
Et qui croira que de ta vie,
Il ne t'ait pris aucune envie
D'aller en un plus beau séjour
Charmer nos Grands, faire ta cour?

LA FAUVETTE.

Bien des Grands, au siécle où nous sommes,
Sont petits, comme d'autres hommes;
Et la plûpart . . .

ACANTE.

Hola tout beau:
Fauvette, ton petit cerveau,

Sans prendre garde aux consequences,
S'emporteroit en médisances.
Je connois les Grands, & j'en voi
Que j'estime aussi peu que toi;
Mais j'en sçai plus de quatre encore
Qui meritent qu'on les honore.
Et toi qui n'en fais point de cas,
Dis-moi, ne le connois-tu pas,
Celui que ta Sapho révére,
Des Muses l'Amant & le Pere,
Grand en esprit, grand en bonté,
Et grand en generosité,
Fâcheux en un point, je l'avoue,
C'est qu'il n'aime point qu'on le loue :

LA FAUVETTE.

Il a beau faire, cependant
De l'Orient à l'Occident,
En France, aux Nations étranges,
Tout résonne de ses loüanges,
Et tous les jours par mon devoir
Je suis prête de l'aller voir.
Mais on m'a dit que cent affaires,
Au bien de l'Etat nécessaires,
Le partagent incessamment :
Qu'il faut que bien adroitement
Ses moindres momens il dispense,
Pour pouvoir donner audience
A cent & cent Particuliers,
Aux gens de Robe, aux Cavaliers,

Au Peuple, à la Cour, aux Poetes ;
Et point du tout pour les Fauvettes.

ACANTE.

Il t'écoutera toutefois :
Prépare seulement ta voix,
Et quelques chansons des plus belles :
Je lui dirai de tes nouvelles ;
Mais en échange, Oiseau charmant,
Parle-moi plus sincérement.
Sapho, dis-tu, cette merveille
Qui n'aura jamais de pareille,
Te fait aimer ce petit bois :
Et ne sçait-on pas qu'autrefois,
Quand cette lumiere éclatante,
De ses propres clartés contente
Se cachoit encore à nos yeux,
Ou n'éclairoit qu'en d'autres lieux,
Ce bois, ta premiere demeure,
Te revoyoit comme à cette heure ?

LA FAUVETTE.

O dieux, en quelle extremité
Me met ta curiosité !
Veux-tu que les races futures
Se moquent de mes aventures,
Et qu'on les vende au premier jour
Avecque l'Almanach d'Amour ?
Mais tes promesses sont trop grandes.
Apprens ce que tu me demandes,

Et s'il se peut, tiens le caché.
Vingt ou trente ans avant Psyché,
L'Amour qui n'aimoit rien encore,
Avec ce feu qui tout dévore,
Se divertissoit dans les Cieux
A tourmenter les autres Dieux.
Ni le Trident, ni le Tonnerre,
Ni le bras du Dieu de la Guerre,
Ni l'adresse, ni le sçavoir
Ne resistoient à son pouvoir;
Et bien souvent du plus aimable
Il faisoit le plus miserable.
Apollon étoit rebuté,
Quand Vulcain étoit bien traité.
Les Heures portieres fidelles
De ces demeures éternelles,
Qui sans autres soins importans
Ne songent qu'à passer leur tems,
Un jour, pour punir son caprice,
Par quelqu'agréable malice,
Dirent qu'il falloit à son tour
Donner de l'amour à l'Amour.
Elles sont deux fois douze en nombre,
De qui l'humeur n'a rien de sombre,
Jeunes, fraiches, pleines d'appas,
Marchant toutes d'un même pas,
Toutes sœurs, toutes d'un même âge,
Même taille, même visage;

Même feu brille dans leurs yeux,
Et rien ne se ressemble mieux,
Dans leur monde, ni dans le nôtre,
Que fait une heure avec une autre.
Leur Pere même sans pareil,
Soit Jupiter, soit le Soleil,
Car l'histoire en est incertaine,
Ne les distingue qu'avec peine.
Cent fois il s'est embarassé,
Prenant Irene pour Dircé;
Souvent il appelle Ortesie,
Qu'on lui réponde : c'est Masie.
Une de ces aimables Sœurs
Fit un grand amas de douceurs,
De mots obligeans, de caresses,
De soins, d'amitiés, de tendresses,
De ces regards faux & charmans,
Qui pour les credules Amans
Disent tout ce qu'un cœur desire,
Et pourtant ne veulent rien dire.
Elle choisit & tems & lieu,
Pour attaquer ce petit Dieu,
Qui peut dompter les plus rebelles;
Et bien que de mille autres Belles
Il eût sçû défendre son cœur,
Soit qu'il fût de meilleure humeur,
Soit que son heure fût venue,
L'Heure lui donna dans la vue.

Helas, dit-il, en ſoupirant,
A la fin une Heure m'apprend,
Par le vouloir des Deſtinées,
Ce que n'avoient pû tant d'années,
Que mes flammes, que mes liens,
Etoient des maux, étoient des biens;
Et ce que mon cœur inſenſible
Trouvoit encore moins poſſible,
Des maux qui ſe font deſirer,
Des biens qui nous font ſoupirer.
Puis il lui parle de ſes charmes,
N'épargne prieres, ni larmes,
Exprime mille ardens deſirs
Par autant de brulans ſoupirs,
Et dit en ſon nouveau martyre
Tout ce qu'aux autres il fait dire.
L'Heure feint de s'en irriter,
Un moment après d'en douter;
Puis de le croire, & de ſe rendre.
Enfin d'une voix douce & tendre:
Soyez, dit elle, en le quittant,
Soyez amoureux & conſtant,
Et ſçachez qu'un amour fidelle
Ne trouva jamais de cruelle.
D'aiſe l'Amour eſt tranſporté.
Sa nouvelle felicité
Se répand ſur tout ſon Empire:
Rien n'y gemit, rien n'y ſoupire;

Les plus infortunés Amans
En plaisirs changent leurs tourmens;
Et la plus cruelle souffrance
Devient heureuse en esperance.
A peine le Soleil levant
A commencé le jour suivant,
Que l'Amour s'éveille, se presse
D'aller voir sa belle Maitresse;
Et comme un petit insensé
Cherche les yeux qui l'ont blessé.
Mais parmi tant de sœurs aimables,
Il trouve tous les yeux semblables.
Chacune a les mêmes attraits,
Et le blesse des mêmes traits.
Chacune lui semble sa Belle;
C'est elle, & si ce n'est pas elle.
En vain du geste & du regard
Il veut attirer à l'écart
Celle dont il étoit esclave;
Chaque Heure d'un pas lent & grave,
Feignant d'ignorer son ennui,
Passoit & se moquoit de lui.
Il s'éloigne, & dit en lui-même
Que peutêtre l'Heure qu'il aime,
Pour le combler de ses faveurs,
Se dérobera de ses Sœurs.
Déja son ame impatiente
Se consume dans cette attente.

Jamais on ne fit tant de vœux :
Jamais dans l'Empire amoureux
Heure ne fut tant attendue,
Que le fut cette Heure perdue.
  Tout triste, tout honteux, tout las,
L'Amour retourne sur ses pas.
Alors toutes les Sœurs ensemble
Lui disent : Amour que t'en semble ?
Est-il pas bien doux d'être Amant ?
Les Heures n'aiment qu'un moment.
Mais, pour toi, s'il t'en prend envie,
Tu peux aimer toute ta vie.
  L'Amour, après un tel affront
Eprouve un changement bien promt.
Il n'a plus que de la colere,
Et rien ne le peut satisfaire.
Pour punir la facilité
Qui l'avoit faussement flaté,
Il veut, & ses loix sont bien rudes,
Que ces Sœurs qui font tant les prudes,
Qui dédaignent tant son amour,
Brûlent d'autres feux tour à tour :
Qu'on trouve une Heure en la journée,
Foible, facile, abandonnée,
Qui ne sçache rien ménager ;
Et c'est là l'Heure du Berger.
  Mais quoi ! sa flamme méprisée
Dans le Ciel servoit de risée.

Il quitte le séjour des Dieux,
Et pour laisser en mille lieux
Quelque marque de sa vengeance;
Contre la perfide inconstance:
O vous, qui par de lâches tours
Troublez l'Empire des Amours,
Dit-il, vains diseurs de fleurettes,
Volages, inconstans, coquettes,
Esprits changeans, soyez changés;
Et que les Amours soient vengés.
Il dit; & sa seule parole
Allant de l'un à l'autre Pole,
De mille & mille Amans legers
Fit autant d'oiseaux passagers.
Ceux à qui les amours nouvelles
Ont toujours semblé les plus belles,
Comme ces oiseaux inconstans,
Cherchent en tous lieux le printems.
Ceux que la froide indifference
Seule porta dans l'inconstance,
Vont cherchant les climats glacés,
Et par le beau tems sont chassés.
On vit sur la terre & sur l'onde
Floter la troupe vagabonde
De ces volages emplumés.
Les uns en Cailles transformés
Voleterent les ailes basses.
Les autres devenus Bécasses

Se trouverent un pié de nés.
Quelques-autres plus étonnés,
Que s'ils fussent tombés des nues,
Se trouvérent tout-à-fait Grues.
Faut-il te dire mon malheur!
Prens-tu plaisir à ma douleur?
Hè bien, pour être un peu coquette,
Je devins moi-même Fauvette.
Mais c'étoit en mes jeunes ans
Que j'avois des desirs changeans.
Le tems m'a fait être plus sage.
Je consulte quand je m'engage;
Mais dès que j'en ai fait serment,
J'aime ensuite éternellement.
Pour témoigner ma repentance
Au Dieu vengeur de l'inconstance,
Tout changement m'est odieux,
Jusques au changement de lieux.
Si ma cruelle destinée
Me fait errer toute l'année;
Au moins, quand la belle saison
Reviendra sur votre horison,
Ce bois, ma premiere demeure,
M'aura jusqu'à ce que je meure;
Ou que par un destin plus doux
L'Amour appaise son courroux,
Soit enfin touché de ma peine,
Et me rende la forme humaine.

ACANTE.

Qu'il le fasse; j'en suis content.
Entre nous, Fauvette, pourtant
Ta constance n'est qu'une fable.
Coquette est un mal incurable.
Qui coqueta dès le berceau
Coquetera jusqu'au tombeau.
Nous sçavons toute ton histoire.
Penses-tu nous en faire accroire ?
Nous prens-tu pour des Allemans ?
Un Poete des plus galans,
Et qui se connoît en coquetes
Nous a conté tes amouretes
Avec le petit Roitelet.
Et que dis-tu de ce poulet ?
Je sçai que je ne suis pas belle,
Mais je chante passablement;
Et quand on m'aime tendrement,
J'aime comme une Tourterelle.

LA FAUVETTE.

Je sçai qu'on peut malaisément
Cacher un amoureux tourme
Mais plus malaisément encore
Ne point aimer qui nous adore.

ACANTE.

Tu fais bien; car en peu de mots,
Les constans ne sont que des sots.
Chere Fauvette, quand j'y pense,
Ta peine est une récompense,

Tu peux d'un desir curieux
Visiter la terre & les cieux,
Voir les villes & les provinces,
Les differens séjours des Princes.
Point d'affaires, & point de Cour:
Jamais de violent amour:
Jamais de pensée importune
Pour la gloire, ou pour la fortune:
Sans autrement te tourmenter,
Qu'à prendre l'air, & qu'à chanter,
Faisant de journée en journée
Un printems de toute l'année.

LA FAUVETTE.

Ah, que tu connois peu nos maux!
Et nos peines, & nos travaux!
Trembler sans cesse pour sa vie
De mille ennemis poursuivie:
Trouver en cent climats divers,
Non un Printems, mais cent Hivers:
Passer les mers les plus profondes,
En danger de cheoir dans les ondes,
Si l'aile vient à nous manquer,
Ou la tempête à nous choquer:
Bâtir & rebatir sans cesse:
Chaque jour, quand la faim nous presse,
Depeupler tous les environs
De Mouches & de Moucherons:
Voilà nos plus doux exercices,
Et nos plus charmantes delices,

Crois-moi : je te le dis encor ;
Tout ce qui reluit n'eſt pas or ;
Et le plus ſouvent l'inconſtance
N'eſt heureuſe qu'en apparence.
Aime toujours fidélement,
Et prens bien garde ſeulement,
Que Zenocrate, (*a*) s'il n'eſt ſage,
Ne devienne oiſeau de paſſage.

SUR LA MORT D'UNE PIGEONNE qu'aimoit Sapho, & qu'elle avoit nommée Mignonne.

QUAND la Pigeonne aux abois
Eprouvoit les dures loix
Qui ne diſtinguent perſonne :
Sapho d'un tendre diſcours,
Pleurez, diſoit-elle, Amours ;
Pleurez l'aimable Pigeonne.

Les Menages, les Gombauds,
Aux chants amoureux & hauts,
Dont le bruit partout réſonne,
Appellés à ſon ſecours
Rediſoient : pleurez amours,
Pleurez l'aimable Pigeonne.

(*a*) *L'Auteur de l'Almanach d'Amour qui a dit de lui-même :*
Zenocrate toujours amoureux & volage,
Courant les mers d'Amour de rivage en rivage.

Au petit bois enchanté,
L'Oiseau qu'on a tant vanté, (a)
Malgré l'Hiver qui l'étonne,
Dit de son ton le plus doux :
Pleurez, Amours, avec nous,
Pleurez l'aimable Pigeonne.

La Tendresse aux-yeux charmans
S'écrie à tous les momens :
Adieu pour jamais, Mignonne.
Perissent tous les Jaloux !
Pleurez, Amours, avec nous,
Pleurez l'aimable Pigeonne.

Touchés de ses doux accens,
Venus & ses chers Enfans
Ouvrent son cercueil d'ivoire,
La font un Astre nouveau, (b)
Qui brille, également beau,
Dans le Ciel, & dans l'Histoire.

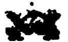


En cet état glorieux
Elle a regret à ces lieux,

(a) La Fauvette qui revenoit tous les ans dans le jardin de Sapho, & qui a été si celebrée par differens Poetes.

(b) On venoit de découvrir la Comete que plusieurs assuroient être une Etoile.

Merveille d'un cœur fidèle !
Et de cent petits élans
Agitant ses feux tremblans,
Croit encor battre de l'aîle.



Encore son tendre amour
Soupire après le retour.
Encor le desir la presse
De voleter sur le sein,
Et de manger dans la main
De sa charmante Maîtresse.

Le Cygne (*a*) aux feux argentés
Etalant mille beautés,
Lui vient offrir sa franchise.
Mais, ô Cygne infortuné !
Son petit cœur mutiné
Hait tes feux, ou les méprise.

L'Aigle (*b*) plus imperieux,
Veut que le séjour des Cieux

(*a*) Le Cygne, ou la Poule est l'une des vingt-une Constellations Septentrionales. Elle est composée de 17 Etoiles ; une de la seconde, cinq de la troisiéme, neuf de la quatriéme, & deux de la cinquiéme grandeur.

(*b*) Constellation Septentrionale, composée de neuf Etoiles ; une de la seconde, quatre de la troisiéme, une de la quatriéme, & trois de la cinquiéme grandeur.

Et l'appaise, & la console ;
Mais pour un cœur enflammé,
Hors d'aimer, & d'être aimé,
Qu'est-ce qui n'est point frivole ?



Sapho seule me charmoit,
Sapho seule m'enflammoit ;
Dit-elle. Hélas ! quelle grace,
D'épouvanter de mes feux
L'Astrologue malheureux ;
Ou la vaine populace !



Pigeotine console-toi.
Un Roi, mais le plus grand Roi
Qu'on puisse ou cherir, ou craindre ;
Apollon s'en est vanté,
Louant ta fidelité
Trouvera ton sort à plaindre.



Et que de jeunes Heros,
Impatiens du repos,
Pour de semblables louanges
Iroient encore une fois
Etendre le nom François
Chés les Nations étranges !

Tu

Tu l'as vû, Croissant altier,
Qui bravois le monde entier.
Leur Legion foudroyante (*a*)
Vint arrêter ton destin,
Qui ne faisoit qu'un butin
De l'Allemagne tremblante.

Quel bruit! que de sang versé! (*b*)
L'un blessant qui l'a blessé
Contente sa noble envie:
L'autre meurt dans son Drapeau; (*c*)
Et, s'il l'emporte au tombeau,
Ne compte pour rien sa vie.

François, c'est trop attendu.
Ah! le Barbare éperdu

(*a*) Allusion à la Legion chrétienne qui l'an de J. C. 176 remporta sous Marc Aurele une victoire complete, sur les Marcomans, les Quades, les Sueves, & autres Peuples du Septentrion.

(*b*) Combat de S. Godar ou du Raab donné le 1 Août 1664. Louis XIV. avoit envoyé en Hongrie 4000 François sous la conduite de Messieurs de Colligny & de la Feuillade. Celui-ci chargea les Janissaires avec tant de vigueur qu'il les renversa; car M. de Colligny ne se trouva point à cette action, dont les François eurent tout l'honneur.

(*c*) Le jeune Sillery simple Enseigne au Regiment de Turenne; mais ayant pour Bisayeul le Chancelier de ce nom, & qui se sentant blessé, de peur que les Ennemis n'emportassent son Drapeau, après avoir en vain appellé quelqu'un des siens pour le lui remettre, s'envelopa & se roula dedans en mourant.

Cherche en vain Forts & Rivières.
Je voi ses yeux éblouis.
Et le grand nom de Louis
Marche devant nos Bannieres.

Le Bassa (a) plein de valeur
S'abandonne à la douleur ;
Et le Visir pâle & blême (b)
Près d'attenter sur ses jours
Prend Mahomet pour recours,
Le reclame, & le blasphême.

Prophéte, ou lâche imposteur,
Si tu n'es foible, ou menteur,
Dit-il, *qui t'oblige à feindre ?*
N'est-ce point assés de sang ?
Ah ! c'est l'heure, & le Roy Franc
Que nous avions tant à craindre.

Muse, tu voles trop haut ;
Ce n'est pas là ce qu'il faut.
J'aime l'ardeur qui te presse :
Je voudrois t'y convier.
Mais qui te fait oublier
Ta Pigeonne & ta foiblesse ?

(a) L'un des Bassas fut tué, & les Turcs perdirent dans ce combat près de 8000 hommes.
(b) Cuprogli.

En vain tu cheris mon Roi.
Le Laurier n'eſt pas pour toi.
C'eſt aſſés d'être galante ;
Et qu'après nos triſtes jours
On diſe : pleurez, Amours,
Pleurez l'amoureux Acante.

PLACET AU ROY.

M. Pelliſſon étant à la Baſtille fit preſenter ce Placet au nom de la Pigeonne de Sapho.

SIRE, une pauvre Pigeonne,
Innocente, franche, & bonne,
Attend pour le moins de vous
Ce qu'obtiennent les Filoux,
Quelque moment d'audience ;
Non pour demander vengeance.
Soumiſe aux ordres du Ciel,
Elle voit d'un cœur ſans fiel
Le Jaloux, de qui l'envie
A ſçû la priver de vie.
Elle ne vient point auſſi,
D'un ambitieux ſouci,
Charmer toutes les oreilles
Du grand bruit de vos merveilles.
Un Cygne au bord du tombeau
N'a pas le chant aſſés beau ;

Et s'il vouloit l'entreprendre,
Seroit contraint de se rendre.
En un mot, Prince charmant,
On lui fait un monument.
Mais on est en grande attente
D'un homme qu'on nomme Acante;
D'un homme à plusieurs métiers:
Très connu des Financiers,
Et très connu des Poetes,
Qui fait parler les Fauvettes;
Qui peut l'immortaliser,
Qui peut, c'est beaucoup oser,
Je ne sçai s'il le faut croire,
Ajouter à votre gloire.
On sçait qu'il est detenu.
Jusqu'à ce qu'il soit venu,
Elle erre sans sepulture;
Et de son petit murmure,
Pleine de temerité,
Trouble votre Majesté.
Sire, rendez-le, de grace,
Aux voeux de tout le Parnasse.
Tout le regne des Oiseaux
En fera des chants nouveaux.
Cygnes, Rossignols, Fauvettes,
Dans leurs peines plus secretes,
Après un si bon succès,
Vous donneront leurs placets,

Chantans jusques sous le Pole
Cette agréable parole :
Aimons-le d'un cœur soumis.
Malheur à ses ennemis.
Les plus fiers oiseaux de proye,
Moitié crainte, moitié joye,
Aux placers auront recours.
Même avant fort peu de jours,
Nous y verrons venir, Sire,
Jusqu'à l'Aigle de l'Empire.

LA GROTTE DE VERSAILLES,

IDYLLE

MISE EN MUSIQUE.

Une troupe de Bergers qui jouent de divers instrumens, viennent dans la Grotte pour y faire un concert champêtre.

Recit chanté par deux Bergers.

I. BERGER.

ALLONS, Bergers, entrons dans cet heureux séjour.
Tout y paroit charmant, Louis est de retour.
Il sort des bras de la Victoire,
Et vient assembler à leur tour
Les plaisirs égarés dans les bois d'alentour.

II. BERGER.

Il se plaît en ces lieux à perdre la memoire
De la grandeur qui brille dans sa Cour.
Cessons de parler de sa gloire.
Il n'est permis ici de parler que d'amour.

Le Chœur des Bergers repete :

Allons, Bergers, entrons dans cette heureux
séjour.
Tout y paroit charmant, Louis est de retour.

*Chanson chantée par un Berger & repetée
par le Chœur :*

Dans ces charmantes retraites
Accordons nos chalumeaux,
Nos pipeaux,
Nos musettes,
Au ramage des oiseaux ;
Et chantons nos amourettes
Au doux murmure des eaux.

*Autre Chanson chantée par deux Bergers à qui
deux Flutes répondent.*

Goutons bien les plaisirs, Bergere,
Le temps ne dure pas toujours.
La moisson la plus chere
Est celle des amours.
Elle ne se peut faire
Qu'au Printems de nos jours.

Le Chœur des Bergers repete :

Dans ces charmantes retraites
Accordons nos chalumeaux,
Nos pipeaux,
Nos musettes,
Au ramage des oiseaux ;
Et chantons nos amourettes
Au doux murmure des eaux.

Dialogue chanté par deux Bergers à qui deux Flutes répondent.

I. BERGER.

Sortons de ces deserts ; détournons-en nos pas.

II. BERGER.

Pourquoi quitter si-tôt ces endroits pleins de charmes ?

I. BERGER.

L'Amour est dans ces lieux, avec tous ses appas.

II. BERGER.

Ah ! qu'il est doux ici de lui rendre les armes !
Où pourrions-nous aller où l'Amour ne fût pas ?

Les deux Bergers ensemble.

Voyons tous deux en amour
Qui de nous sçaura prendre
L'ardeur la plus tendre.

Ne craignons point le tourment
Qu'un cœur amoureux doit attendre.
C'est un mal trop charmant
Pour s'en défendre.

I. BERGER.

Aimons, puisqu'il le faut, dans ces heureux deserts.

II. BERGER.

L'amour dans ces beaux lieux n'a que d'aimables chaînes.

I. BERGER.

Il a de quoi payer le repos que je perds.

II. BERGER.

Il n'est pas de plaisirs si charmans que ses peines;
La liberté n'a rien de si doux que ses fers.

Ensemble.

Voyons tous deux en amour
Qui de nous sçaura prendre
L'ardeur la plus tendre.
Ne craignons point le tourment
Qu'un cœur amoureux doit attendre.
C'est un mal trop charmant
Pour s'en défendre.

Autre Chanson chantée par un Berger, & repetée par le Chœur.

Chantez dans ces lieux ſauvages,
Chantez Roſſignols heureux ;
Mêlez vos tendres ramages
Parmi nos chants amoureux.
L'amour dans nos chaînes
Flatte nos deſirs.
Nous chantons nos peines,
Chantez vos plaiſirs.

Les Roſſignols mêlent leur ramage au concert de pluſieurs inſtrumens, & les Bergers répondent par cette Chanſon :

Ces oiſeaux vivent ſans contrainte,
S'engagent ſans crainte ;
Leurs nœuds ſont doux.
Tout leur rit, tout cherche à leur plaire.
Nous devons en être jaloux :
La raiſon ne nous ſert de guere.
En amour ils ſont tous
Moins bêtes que nous.

Autre Couplet.

Dans leur chant ils diſent ſans ceſſe
Que l'amour les bleſſe
D'aimables coups.
Tout leur rit, tout cherche à leur plaire.
Nous devons en être jaloux :
La raiſon ne nous ſert de guere.

En amour ils sont tous
Moins bêtes que nous.

Autre Chanson chantée par une Bergere que des Flutes douces accompagnent.

Dans ces deserts paisibles,
Rochers, que votre sort est doux!
Vous êtes insensibles.
Trop heureux qui l'est comme vous!

La même Bergere continue à se plaindre, & en élevant sa voix, & la tournant du côté de l'Echo, elle l'oblige enfin à lui répondre.

LA BERGERE.

Depuis que l'on soupire
Sous l'amoureux empire;
Depuis que l'on soupire
Sous l'amoureuse loi;
Helas! qui fut jamais plus à plaindre que moi?

L'ECHO.

Moi.

LA BERGERE.

Helas!

L'ECHO.

Helas!

LA BERGERE.

Qui fut jamais plus à plaindre que moi?

L'ECHO.

Qui fut jamais plus à plaindre que moi?

LA BERGERE.

Quelle voix vient ici se plaindre?

L'ECHO.

Quelle voix vient ici se plaindre?

LA BERGERE.

N'en doutons plus; ce sont les Echos d'alentour.

L'ECHO.

Ce sont les Echos d'alentour.

LA BERGERE.

Jusqu'au cœur des rochers de ce charmant séjour,
Leur plainte nous apprend que l'Amour est à craindre.

L'ECHO.

Que l'Amour est à craindre.

Le Chœur des Bergers accompagné de tous les instrumens, du chant des Rossignols, & des repetitions des Echos, finit par les vers suivans.

Chantons tous en ce jour;
Redisons tour-à-tour;
Que le chant des oiseaux nous seconde;
Que l'Echo nous réponde.
Chantons en ce jour
Chantons qu'il n'est rien dans le monde
Qui soit insensible à l'amour.

L'Auteur de la comparaison de la Musique Italienne & de la Musique Françoise (*a*) met cette Idylle fort au dessus de l'Idylle de Sceaux, parce qu'outre le merite des paroles qui sont le chef-d'œuvre de l'Auteur, elle l'emporte aussi du côté de la Musique: » Racine dans son » Idylle se pique de termes forts, & de » rimes riches, au lieu de viser à une » douceur coulante dont le Musicien a » besoin. D'ailleurs il a manqué à égayer » le goût grec, à y répandre un air riant, » & surtout un air galant que demande » notre Poesie chantante; & Pellisson a » sçu donner à son Idylle un vrai tour » de galanterie champêtre qui devoit ani- » mer autrement la Musique de Lully. Il ne m'appartient pas de prononcer sur le merite des deux Idylles. Elles ont l'une & l'autre de grandes beautés; mais on lit avec plaisir *l'Idylle* de Sceaux, & l'on chante encore aujourd'hui *la Grotte* de Versailles.

(*a*) Dialogue IV.



RE'PONSE A UN PLACET.

Le M. de Dangeau avoit presenté le Placet suivant à la Reine, pour lui demander la permission d'entrer dans la Chambre des Filles.

DANGEAU vous demande une grace,
Grace qui ne vous coûte rien,
Mais il n'est point d'effort que sa Muse ne fasse
Pour obtenir un si grand bien.
En me donnant cet avantage,
Vous contenterez tous mes vœux.
Je n'en serai pas plus heureux;
Mais j'en passerai pour plus sage.
En me donnant permission
Vous pouvez établir ma reputation
Sans que cela nuise à personne.
Que craindroit votre Majesté?
Tous les exemples qu'elle donne
N'inspirent que l'honnêteté.

M. Pellisson y fit cette réponse:

Vous demandez si bien, qu'on ne peut refuser.
On consent à votre demande.
Mais cependant on vous commande
D'être content du droit, & de n'en point user.

Cherchez-vous ce qu'on apprehende ?
S'il faut ne vous rien déguiser,
La raison en est juste & grande.
Vous demandez si bien, qu'on ne peut refuser.

QUATRAIN. (a)

OÙ peut-on trouver des Amans
Qui nous soient à jamais fidelles ?
Il n'en est que dans les Romans,
Ou dans les nids des Tourterelles.

CHANSON.

A QUOI servent tant de charmes,
Iris, si vous n'aimez rien ?
Quoi nos plaintes & nos larmes
Vous font-elles quelque bien ?
Souvent c'est une infortune
De se laisser enflammer ;
Mais la vie est importune
Qui se passe sans aimer.

(a) Ce Quatrain est tiré d'une Lettre de Mademoiselle de Scudery à M. de Bussy, datée du 13 Fevrier 1676. *Lettres de Bussy, Tome. II.*

La plus sage & la plus belle
Peut trouver un inconstant,
Et l'Amant le plus fidelle
En peut rencontrer autant.
D'une plainte si commune
On a droit de s'allarmer.
Mais la vie est importune
Qui se passe sans aimer.

AUTRE.

DOI-JE vous aimer, Silvie?
Dites-le moi tout de bon,
Doi-je vous aimer ou non?
Depuis peu j'en meurs d'envie,
Je suis las de n'aimer rien.
Mais je n'aimerai de ma vie,
Si ce n'est qu'on m'aime bien.



Parmi vous c'est être prude
Que d'engager un Amant
Pour rire de son tourment.
Vous n'êtes qu'ingratitude;
Mais vous avez mille appas.
Ah que l'on souffre! ah qu'il est rude
D'aimer & de n'aimer pas!

AUTRE.

EN VAIN j'évite vos beaux yeux;
Mon amour me suit en tous lieux;
C'est une erreur extrême,
Qui ne veut point aimer, il aime.

Il est trop aisé d'enflammer
Un cœur tout résolu d'aimer.
Le mien n'est pas de même.
Je ne veux point aimer, & j'aime.

L'amour surprend également
Celle qui s'engage aisément,
Et celle qui raisonne.
Qui n'y croit point donner, y donne.

AUTRE.

QUE ferons-nous mon cœur au mal qui te dévore?
Il est fâcheux de n'aimer rien,
Fâcheux d'aimer, & plus fâcheux encore
De n'être point aimé, lorsque l'on aime bien.

Je vois

Je vois de tous côtés le plaisir & la peine.
Mais que sert-il d'en disputer?
Aimons, aimons. O beaux yeux de Climene!
Qui vous voit un moment n'a plus à consulter.

AUTRE.

L'AUTRE jour près de ce rivage,
Alcidon ce Berger si beau,
Au bruit de l'eau,
Chantoit dessus son chalumeau:
Faut-il, Bergere volage,
Qu'un Amant
Qui connoit ton changement
T'aime si constamment?

J'ai trouvé sous ce vert ombrage
Près de toi le jeune Tirsis
Cent fois assis,
Contant ses amoureux soucis.
Faut-il, Bergere volage,
Qu'un Amant
Qui connoit ton changement,
T'aime si constamment?

Tous les jours dans le même herbage
Ses troupeaux se mêlent aux tiens;
Ses entretiens
Te semblent plus doux que les miens.
Faut-il, Bergere volage,
Qu'un Amant
Qui connoit ton changement,
T'aime si constamment?

Sur tous les Bergers du village,
Sur tous les Chasseurs de nos bois,
Il a ta voix.
Lui seul est heureux sous tes loix.
Faut-il, Bergere volage,
Qu'un Amant
Qui connoit ton changement,
T'aime si constamment?

Alcidon tenoit ce langage,
Quand sa belle qui l'entendit,
Se défendit,
Et d'un air amoureux lui dit:
Je ne fus jamais volage,
Et l'Amant
Qui m'accuse injustement
Est aimé constamment.

AUTRE.

PHILIS, ne vous trompez pas;
Vous croyez qu'à vos appas
Tous-les cœurs se viennent rendre;
Mais si vous voulez le mien,
Songez bien
Qu'aussitôt qu'on veut tout prendre
On ne prend rien.

Tu me dis, foible raison,
Qu'en ma nouvelle prison
Je dois craindre un long martyre;
Je m'en doute, je l'attens,
Je le sens.
Mais, helas! que veux-tu dire?
Il n'est plus temps.

AUTRE.

QUE l'on vivroit heureusement
En vous aimant,
Si vous étiez moins inhumaine;
Mais il vous faut un autre Amant.
Pour moi je crains étrangement
Tous-les plaisirs qui donnent tant de peine.

S'il faut endurer conſtamment
Un long tourment
Pour une eſperance incertaine ;
Philis, cherchez un autre Amant :
Pour moi je crains étrangement
Tous les plaiſirs qui donnent tant de peine.

AUTRE.

VOus qui penſez qu'une abſence éternelle
Peut changer un cœur enflammé :
Je le voi bien, vous n'avez point aimé.
L'Abſence ne peut rien ſur une ame fidelle.

Quittez, quittez cette erreur criminelle ;
Elle fait injure à ma foi.
Aimez, Iris, vous direz comme moi :
L'Abſence ne peut rien ſur une ame fidelle.

AUTRE.

VOus ne voulez que reſpect & qu'eſtime ;
Et vous aimer, c'eſt courir au trépas.
Eh bien, Philis, je croi que c'eſt un crime
D'oſer aimer tant de divins appas.
Mais c'en eſt un plus grand de ne les aimer pas.

La liberté que je trouvois si belle
Me quitte enfin sans espoir de retour.
Je le sçai bien, aimer une cruelle
C'est un tourment qui dure plus d'un jour;
Mais c'en est un plus grand de vivre sans amour.

AUTRE.

AMOUR, si comme ami tu veux entrer chés moi,
J'y consens; mais pose les armes;
Fai-moi gouter en paix tes douceurs & tes charmes:
Mais si pour vivre sous ta loi
Il faut souffrir, se plaindre, & répandre des larmes,
Adieu, cruel; retire-toi.

AUTRE.

CE N'EST point votre cruauté,
Philis, quoiqu'elle soit extrême,
Qui m'a fait soupirer après ma liberté;
Et si j'ai desiré d'être encore à moi-même,
C'est que mourant d'amour, malgré votre courroux,
Je voudrois chaque instant me redonner à vous.

AUTRE.

HATEZ, belle Philis, hâtez votre retour.
Mes yeux baignés de pleurs ne voyent plus
le jour,
Depuis qu'ils ne sont plus éclairés par les vôtres;
Et cependant mon desespoir
N'est pas tant de ne les plus voir
Que de ce qu'ils sont vûs par d'autres.

AUTRE.

MON cœur fait encore des vœux
Pour un objet aussi beau qu'insensible.
Il m'est impossible
D'éteindre mes feux.
Ma destinée est de mourir pour elle;
J'en suis content, & sans être infidelle,
Sous son cruel empire
Je finis mes jours.
Mais que veux-je donc dire
Par ce sot discours?
Non, c'étoit l'autre année
Cette triste destinée
Ce rigoureux trépas,
Et je n'y pensois pas.

Belles, aprenez ma chanson.
Je ne dis pas qu'elle soit des plus belles;
Mais pour les cruelles
C'est une leçon.
Trois mois, six mois, huit mois, toute une année
Un pauvre Amant aura l'ame obstinée;
Il benira ses peines,
Dira hautement
Qu'il portera vos chaînes
Eternellement;
Mais bien qu'il vous le jure,
Si votre rigueur vous dure,
Ta la la la la la
Il vous plantera là.

AUTRE.

JUGEZ si ma peine est extrême,
Philis, je vous sers constamment.
Vous me fuyez incessamment,
Et je sçai qu'un autre vous aime.
Jugez si ma peine est extrême.

Helas! ne suis-je pas à plaindre?
Sans cesse on me voit soupirer.
Je n'ai jamais lieu d'esperer,
Et j'ai toujours sujet de craindre.
Helas! ne suis-je pas à plaindre?

AUTRE,

Sur l'air de la Duchesse.

IL me faut donc faire des vers.
Sapho le veut, Philoxéne en demande:
Des vers de commande
Sur l'air de Des-airs.
Pour mon malheur, on vous y met encore,
O Doralice, & vous ô Cleodore.
Helas! combien j'endure
Pour vous obliger!
Cette sotte mesure
Me fait enrager.
Un malheureux Poete
Ne s'y trouve qu'une bête.
Mais un Poete amant
Y perd l'entendement.





POESIES DE M. PELLISSON.

LIVRE CINQUIE'ME.

POESIES DIVERSES.

ODE SUR LES BÂTIMENS DU LOUVRE, A M. LE DUC DE MONTAUZIER.



ONTAUZIER, ton rare merite,
L'honneur, la douce probité,
L'inébranlable fermeté,
Des vertus la plus noble élite,
Les doubles Lauriers toujours verds,
Amour, Artenice, Julie,
Empêcheront qu'en l'Univers
Jamais ton beau nom ne s'oublie.

Heureux qui joins à tant de gloire
Le haut suffrage de ton Roi
Qu'on a vû garder de ta foi
Une si fidéle mémoire!
Telle qu'une fleur sans Soleil
Aussitôt morte que venue
Languit dans un morne sommeil
La vertu qu'il n'a point connue.

Regarde ces masses hautaines
Que la Seine admire en ses bords,
Le Louvre dedans & dehors,
Ses cours, ses jardins, ses fontaines,
Jette les yeux de toutes parts.
Tout rit en le voyant paroître;
Tout embellit de ses regards,
Et vit de l'amour de son Maître.

Tours & colomnes sans pareilles,
Grand palais du plus grand des Rois,
Mon cœur repasse mille fois
Le long ordre de vos merveilles;
Mais plus il y vient & revient,
Plus dans votre orgueil légitime
Il voit la main qui vous soutient,
Il sent l'esprit qui vous anime.

Ainsi quand le Maître du monde
Parla d'un ton imperieux,
Le Soleil brilla dans les Cieux,
La Terre s'éleva sur l'onde;
Les fleuves, les monts, & les bois,
Les climats, & leur vaste espace
Aussi diligens que sa voix
Occupérent chacun leur place.

Soit que notre France ravie
Admire son Louis en vous;
Ou soit que le voisin jaloux
Vous regarde d'un œil d'envie;
Croissez aux yeux de l'Univers,
Vaste & laborieux ouvrage!
Et disputez avec mes vers
A qui durera davantage.

ODE A M. CHANUT.

CHANUT, avant que la vieillesse
Nous approche du monument,
Il faut mêler adroitement
Des momens de folie à des jours de sagesse.
Croi-moi, la sévere raison
Est quelquefois hors de saison.

Je connois la rare prudence;
Je connois les soins redoublés
Qui jusques aux climats gelés
Ont établi ta gloire & celle de la France:
Mais j'ignore, à n'en point mentir,
Si tu sçais bien te divertir.

Que t'importe que l'Allemagne,
En ce fatal évenement,
Souffre, ou rejette noblement
L'insuportable joug de l'orgueilleuse Espagne;
Si toi-même de ton côté
Tu n'es jamais en liberté?

La santé mere de la joye
Ne se nourrit que de plaisirs.
Tous ces ambitieux desirs,
Tous ces vastes pensers dont nous sommes la proye,
Que font-ils que rendre nos jours
Et moins fortunés, & plus courts?

Notre Heros incomparable
A peine échapé du danger
T'avertit assés de songer
Qu'un travail sans relâche à la fin nous accable;
Et que gloire, grandeur, ni bien
Alors ne guerissent de rien.

Déja ta douleur & la mienne
N'esperoient plus aucun secours.
Deja nos jours suivoient ses jours;
Deja notre ombre pâle accompagnoit la sienne;
Quand le ciel encore une fois
Se rendit aux voeux des François.

Qu'il vive; & qu'entre ses merveilles
On conte à la posterité
L'agréable facilité
De joindre aux nobles soins, aux glorieuses veilles,
Aux travaux toujours renaissans,
Des plaisirs toujours innocens.

Tel on voit dans sa course ronde
L'Astre qui tourne incessamment,
Sans abandonner un moment
Le glorieux souci d'illuminer le monde,
Prendre mille autres soins divers
En mille endroits de l'Univers.

Là sous les voutes souterraines,
Ses rayons forment les trésors;
Ici par de moindres efforts
Des trésors de l'année ils couronnent les plaines,
Ou peignent de mille couleurs
Les papillons comme les fleurs.

Les vers charment ce grand génie ;
Tu peux le charmer par tes vers ;
Tous les ſecrets t'en ſont ouverts :
Tu ſçais tout ce que peut leur nombreuſe harmonie.
Mais ſouvien-toi que pour charmer
Ils doivent nous parler d'aimer.

⁂

Chante ce que l'indifférence
A de triſte & de languiſſant ;
Les plaiſirs d'un amour naiſſant ;
Par quels ſecrets appas la flateuſe eſpérance,
Au milieu des plus longs tourmens,
Trompe les credules Amans.

⁂

Crains-tu que ta ſageſſe extrême
Ne veuille pas y conſentir ?
Non ; tu peux, ſans la démentir,
Te plaindre, en te jouant, de ces douleurs qu'on aime.
Quand tu les chanteras pour moi,
Je les reſſentirai pour toi.



EPITRE

A M. le Duc de Saint Aignan.

CELUI que les neuf Sœurs nous avoient fait
attendre,
Celui que j'esperois, & ne pouvois comprendre,
Ce Roi dont le grand nom doit remplir l'Univers,
Ce grand Roi, Saint Aignan, tu le vois, tu le sers.
Je ne sçai quel génie, ou quelle folle audace,
Jeune & libre d'ennuis me guidoit au Parnasse,
Plein de nobles transports, charmé de hauts desseins,
Sur les pas moins foulés des Grecs & des Romains,
Quand l'une de ces Sœurs qui te sont si connues
De leur antre secret m'ouvrit les avenues.
Antre, ou palais, ou Temple, ou songe, ou verité;
Mais qui n'est qu'harmonie, & lumiere & beauté,
Où l'esprit admirant merveille sur merveille
Ignore ce qu'il voit, & s'il dort, ou s'il veille.
Là vivent sur l'airain & l'esprit, & le corps,
Et les faits glorieux des heros déja morts.
Là brillent à l'envi ces grands noms qu'on revére,
Riches originaux de Virgile & d'Homére,
Achille, Hector, Enée, & parmi tant de Rois
Nos Charles, nos Louis, nos Henris, nos François,

Sages, pieux, vaillans, & qui firent leur gloire
De sçavoir honorer les filles de mémoire.
Là ceux que l'avenir aura pour ornement
Paroissent lumineux, quoiqu'en éloignement;
Ainsi qu'en un miroir quelqu'image éclatante,
Ou le flambeau du jour sous l'onde étincelante.
O Déesse, disois-je, entre ceux que je vois,
Est-ce le Dieu du Temple, ou le Roi de ces Rois;
Celui qui vient à nous, que la gloire environne,
Dont la brillante épée efface la couronne,
Dont le regard humain, & la noble fierté
Ont sçû joindre l'amour avec la majesté?
Je vois à son aspect s'écarter les nuages.
Que de peuples divers lui rendent leurs hommages!
L'avenir, le passé, ce qu'on voit aujourd'hui,
Si j'en crois à mes yeux n'ont les yeux que sur lui.
Tu le verras, dit-elle, en ses jeunes années,
Ce Roi qu'à tes François gardent les destinées,
Le quatorzieme en nom, le premier en grandeur
Surprendre l'Univers de sa vive splendeur.
Qui pourra vous compter Combats, Sieges, Batailles?
Qui pourra vous dépeindre, affreuses funerailles,
Par qui sera soumis quiconque ose tenter,
Si malgré les destins on peut lui résister?
Et toi Royal triomphe, ornement de l'histoire,
Qui menes en un char l'Amour & la Victoire?

Vous l'admirez, Mortels, vos yeux sont éblouis :
Attendez toutefois, ce n'est point tout Louis.
Plus grand que ses Ayeux, mais moindre que
lui-même,
Il cache la moitié de sa lumiere extrême,
Il vous cache les soins d'un sage Potentat,
Et les profonds pensers du bien de son Etat.

L'image de sa gloire incessamment présente,
Sollicite & retient son ame impatiente,
Suspend ses grands desseins, l'oblige à consulter
Sur le moment fatal de les faire éclater.

Mais il vient ce moment ; déja la Renommée
Pleine du seul Louis, du seul Louis charmée,
Au Tibre, au Nil, au Gange a pris soin d'ensei-
gner
Qu'après avoir sçû vaincre, il commence à ré-
gner.

Ainsi le feu divin qui voloit dans la nue,
Plus fort, plus surprenant, quand son heure est
venue,
Tonne, éclaire, foudroye en mille & mille lieux,
Fait trembler les mortels, l'air, la terre, & les
Cieux.

Ainsi durant la nuit l'ame de ce grand monde
Veillant semble dormir dans une paix profonde;
Puis quand le jour paroit, par cent & cent ressorts,
Et sans cesse agitant les membres de ce corps,
Fait sentir ses effets & sa vigueur puissante,
Une & toute en tous lieux également présente.

L'ordre, l'autorité, le saint pouvoir des loix,
Et les graces, l'appui comme l'honneur des Rois,
Reprennent désormais leur premiere nature,
Et Louis est par-tout, non sa vaine peinture.
Ah! mes chers nourrissons, de la gloire amoureux,
Ce Heros va vous rendre heureux & malheureux.
Son équitable estime, & ses bontés Royales
Iront vous rechercher jusqu'aux mers glaciales;
Jusqu'aux lieux du Soleil incessamment brulés,
Si le Ciel en ces lieux vous avoit reculés.
Mais malgré ses faveurs, malgré vos longues veilles,
Vos travaux ramperont auprès de ses merveilles
Que nos propres concerts ne pourroient égaler,
Si d'une voix humaine il falloit en parler.
Courage toutefois, suivez-le en sa carriere;
Voici de vos beaux chants la plus noble matiere.
Après un court repos je voi d'autres combats,
Et des Sceptres soumis, & des Trônes à bas.
Je voi les grands progrès dont l'Europe s'étonne,
Où sa brillante épée efface sa couronne.
Monts, Ports, Havres, Cités, Fleuves, & Regions
S'ouvrent à sa valeur plus qu'à ses legions.
Je voi cette autre paix & derniere & feconde
Que Louis conquerant doit redonner au monde.

Ainsi dit la Déesse; une douce fureur,
A ces [illegible], maîtresse de mon cœur

Y grava pour jamais ces discours incroyables.
Tu le vois, Saint Aignan, les Dieux sont veritables.
Ce qu'ils avoient promis, ils ont sçû le tenir;
Et déja le passé répond de l'avenir.

ODE.

Pour le tombeau de M. le Marquis de Pizany.

MUSE, n'es-tu point lassée
De ne chanter que l'Amour?
Une plus haute pensée
Doit t'occuper à son tour.
Quoi? tant de cœurs magnanimes
De Mars les nobles victimes
N'ont-ils rien fait d'assés beau?
Et leur fameuse vaillance
Est-elle indigne qu'on pense
A l'affranchir du tombeau?

C'est trop pour cette infidelle
Avoir souffert de douleurs;
C'est trop long-temps auprès d'elle
Perdre nos vers & nos pleurs.
Cette ame vaine & changeante
Verra contre son attente

Son orgeuil assés puni,
Si méprisant tous ses charmes
Nous n'avons ni vers ni larmes
Qu'en l'honneur de Pizany.

Qu'on ne tâche point d'écrire
Avec un pénible effort,
Sur le marbre & le porphyre
Quel fut le lieu de sa mort.
Dans la superbe Allemagne
Et Norlingue & sa campagne
Diront assés hautement;
Pizany comblé de gloire,
Dans le sein de la victoire,
Fit ici son monument.

Qu'il étendit sur la plaine
D'horribles monceaux de corps!
Que sa valeur plus qu'humaine
Y fit de puissans efforts!
Combien de sang épanchérent,
Combien de larmes coutérent
Les Guerriers qu'il mit-à-bas!
Mais quel sang, & quelles larmes,
De ce miracle des armes
Peuvent payer le trépas!

D'une démarche guerriere
On le voit par-tout aller,
Où la flamme & la poussiere
Semblent de loin l'appeller.
Ni le bruit, ni le carnage
Ne changent point son visage;
Et d'un cœur vraiment Romain,
Pendant qu'il frape & qu'il tue,
Son ame en soi retenue
Conduit les coups de sa main.

Telle qu'on voit la Tempête
Pardonner aux Arbrisseaux,
Choquer la pompeuse tête
D'un Chêne aux larges rameaux;
Tels pleins de rage & d'envie
Les Ennemis sur sa vie
Font leur principal effort;
Et ressentant sa vaillance
Ont une ferme espérance
De tout vaincre par sa mort.

Lui qui regarde avec joye
Les effets de sa valeur,
De mille coups les foudroye
Mêlant son sang dans le leur;
Et quand le nombre l'accable,
De la mort épouvantable

Se voyant environner,
Il l'attend, & l'envisage
Avec autant de courage
Qu'il venoit de la donner.

Ce prince de qui les armes
N'ont trouvé rien d'assés fort,
Et de soupirs & de larmes
Honore sa belle mort.
Puis songeant avec colere
Aux pleurs dont sa triste mere
Viendra sa tombe arroser :
Il meurt, dit-il, *Artenice ;*
Mais voyez quel sacrifice
Va ses Manes appaiser.

Il le dit, & son épée
Ne frapant jamais en vain,
Au sang ennemi trempée
Execute son dessein.
L'ombre part pleine de gloire,
En regardant la victoire
Que les siens vont remporter.
Artenice incomparable !
Quelle fin plus favorable
Pouviez-vous lui souhaiter ?

Par raison, non par envie
Le sort permet rarement
Qu'une belle & longue vie
Nous conduise au monument.
Lui qui fait nos destinées
Accorde à l'un des années,
A l'autre un nom glorieux.
Doutez-vous qu'un tel courage
N'eût choisi dans ce partage
Ce que lui donnent les Cieux?

STANCES.

Monseigneur le Dauphin parle.

JE SUIS, digne fils d'un grand Roi,
Connu sur la terre & sur l'onde.
Des vers aussi jolis que moi
Seroient les plus jolis du monde.

Je n'ai point encore d'amour,
Et je n'en veux point de commune;
Mais je prévoi que quelque jour
J'aurai deux maitresses pour une.

Je ne craindrai point leur rigueur;
Nous ferons une belle histoire.
Leur nom est déja dans mon cœur,
Ce sont la Raison & la Gloire.

Il me semble que je les voi
Qui m'appellent & qui m'attendent;
Je veux faire comme le Roi,
Qui fait tout ce qu'elles commandent.

REPONSE
A MONSEIGNEUR LE DAUPHIN,
Par M. de Montplaisir.

DIGNE fils du plus grand des Rois,
La gloire & la raison sont deux charmantes Reines;
Et j'estime le noble choix
Que votre amour a fait de ces deux Souveraines.

Vous aurez des momens bien doux
Dans l'aimable entretien de ces belles Princesses;
Mais un Prince aussi beau que vous
Ne sera pas content de deux seules Maitresses.

Parmi celles dont la beauté
Peut prétendre de plaire à votre ame charmée;
J'espere que la Verité
Sera de vous un jour tres cherement aimée.

Elle

Elle eſt belle ſans ornement ;
Elle eſt ſimple & ſans fard, elle n'eſt pas commune,
Et ne chante que rarement
Aux lieux où l'interêt encenſe la fortune.

Là les amis fourbes & faux
La déguiſent toujours ainſi que font les ſonges ;
Qui cachent ſouvent de vrais maux
Sous des biens apparens, & de plaiſans menſonges.

Mais elle pourra vous charmer,
Et vous rendre content dès que vous l'aurez vue ;
Et ſi vous la voulez aimer,
Vous aurez du plaiſir à la voir toute nue.

La gloire en fait tout ſon ſupport,
Et ſans elle n'eſt rien qu'un faux éclat qu'on vante.
La raiſon même a toujours tort,
Dès qu'elle s'en écarte ; & n'eſt que ſa ſuivante.

Les vertus ont aſſés d'appas,
Pour aſpirer de même à votre confidence.
Les Heros marchant ſur leurs pas
Suivent avec plaiſir celui qui vous dévance.

Votre cœur ſans manquer de foi,
Peut bien ſe partager entr'elles & la gloire.
Si vous faites comme le Roi,
Elles feront un jour votre éloge en l'hiſtoire.

A M. LE DUC D'ANJOU, (a)

Deux jours après ſa naiſſance.

PRINCE qui m'aviez délogé, (b)
Commençant à faire des vôtres:
Ah quand vous ſerez plus âgé,
Vous en délogerez bien d'autres.

La Muſe prompte à mon ſecours,
En cette nouvelle aventure,
Me fit voir de vos plus beaux jours
La vive & brillante peinture.

Je vis des ennemis batus,
Après défaite ſur défaite,
Au ſeul éclat de vos vertus,
Déloger ſouvent ſans trompette.

(a) Aujourd'hui le Roy d'Eſpagne, Philippe V.

(b) M. Pelliſſon étant allé de S. Germain à Paris un Dimanche, jour de la naiſſance de M. le Duc d'Anjou, on le délogea pour loger la Sous-Gouvernante Mademoiſelle de Paliere. Le Roi eut la bonté de lui faire rendre ſon logement le lendemain, & même de le lui faire marquer pour l'avenir.

L'indifférence & la fierté
Délogeoient de cent cœurs rebelles ;
Et plus d'un rival maltraité
Délogeoit encore après elles.

Cent jeunes Princes comme vous
Cédoient à votre noble audace.
L'unique Dauphin entre tous
Conservoit sa premiere place.

Louis au plus haut des grandeurs
Tenoit vos récompenses prêtes ;
Et du Trône des Empereurs
Il vous partageoit ses conquêtes.



Qu'il me paroissoit éclatant !
Qu'il se faisoit bien reconnoître !
Que l'Univers étoit content
De n'avoir en vous trois qu'un maître !

Les moindres rayons de ses yeux
Chassoient la tristesse importune.
Les Graces suivoient en tous lieux
Menant la Gloire & la Fortune.



Moi-même au milieu des beaux arts
Je vis, ou crus voir mon image
Briller de l'un de ses regards,
Au sortir d'un affreux nuage.

Le vois-tu ce Roy, ce Heros,
Me dit la Déesse sçavante ?
Lui seul doit faire le repos
L'honneur & le destin d'Acante.

Hate-toî, vole à saint Germain.
Que ce propre jour de Dimanche
Pour toi, comme pour un Romain
Soit marqué d'une pierre blanche. (a)

Si quelque jour nous te faisons
L'un des grands Fouriers de la Gloire,
Pour aller marquer les beaux noms
Au fameux Temple de memoire;

Ces deux jeunes enfans de Mars
Y seront en gros caractére,
Un peu plus haut que les Césars,
Mais un peu plus bas que leur Pere.

(a) Allusion à la Craye. Les Romains marquoient d'une pierre blanche les jours heureux.

Cressâ ne careat pulcra dies notâ. *Horat.*

VERS A M. MENAGE,

Faits en courant la Poste.

ORIGINE DE LA POSTE.

JE ne ſçai pas faire des vers,
Comme Petrarque & l'Arioſte,
Qui volent partout l'Univers,
Mais j'en fais qui courent la poſte.

Entre Villeneuve & Jarſon,
Sur un pégaſe d'importance,
Je ne penſe qu'à ma chanſon,
Et galope ſans que j'y penſe.

Vous en pourriez bien faire autant,
Amoureux & docte Ménage,
Mais vous auriez peine pourtant
A courre d'auſſi bon courage.

Que ce fût d'un rude Vilain
Que la poſte eut ſon origine ! (*a*)
Il avoit trois plaques d'airain,
Mais autre part qu'à la poitrine.

(*a*) Illi robur & æs triplex
Circa pectus erat. *Horat. lib.* 1. *Od.* 3.

Mais non, ne vous y trompez pas,
C'est d'un amant plein de tendresse,
Qui ne pouvoit aller le pas,
Quand il alloit voir sa maîtresse.

Vous me direz en grand Docteur,
Qu'en ce point je ne suis qu'un âne,
Que Cyrus en fut l'inventeur ;
Mais Cyrus alloit voir Mandane.

D'autres disent qu'en la quittant,
L'absence lui fut si cruelle,
Qu'il s'en alla toujours *pestant*,
Pour revenir plutôt chés elle.

Je m'y trouve bien empêché.
Mais bon soir, illustre Ménage.
Si mon cheval n'eût pas bronché,
J'aurois fait un plus long ouvrage.

PROLOGUE

De la Comedie des Fâcheux.

LA Comedie des Fâcheux fut composée par Moliere au mois d'Août 1661, pour le divertissement de Louis XIV. & à l'occasion de la Fête que lui don-

oit le Surintendant Fouquet dans sa belle
naison de Vaux.

Dès que la toile fut levée, Moliere
arut sur le Theâtre en habit de ville,
 s'adressant au Roy d'un air surpris,
 fit des excuses sur ce qu'il manquoit
e temps & d'Acteurs, pour donner à
. M. le divertissement qu'elle sembloit
ttendre. En même temps, au milieu
le vingt jets d'eau naturels s'ouvrit une
oquille admirable, & la Naïade qu'elle
enfermoit s'étant avancée sur le Theâ-
re, prononça d'un ton heroique ces vers
qui servent de prologue.

Pour voir (a) en ces beaux lieux le plus grand Roy du monde,
Mortels, je viens à vous de ma grotte profonde.
Faut-il en sa faveur que la terre, ou que l'eau
Produisent à vos yeux un spectacle nouveau?
Qu'il parle, ou qu'il souhaite: il n'est rien d'impossible.
Lui-même n'est-il pas un miracle visible?
Son regne si fertile en miracles divers
N'en demande-t-il pas à tout cet Univers?
Jeune, victorieux, sage, vaillant, auguste,
Aussi doux que sevére, aussi puissant que juste:
Régler & ses Etats, & ses propres desirs,
Joindre aux nobles travaux les plus nobles plaisirs,

(a) C'est une Nayade qui parle.

En ses justes projets jamais ne se méprendre ;
Agir incessamment, tout voir & tout entendre ;
Qui peut cela peut tout ; il n'a qu'à tout oser,
Et le Ciel à ses vœux ne peut rien refuser.
Ces Termes marcheront ; & si Louis l'ordonne,
Ces arbres parleront mieux que ceux de Dodone.
Hôtesses de leurs troncs, moindres divinités,
C'est Louis qui le veut ; sortez Nymphes, sortez.
Je vous montre l'exemple : il s'agit de lui plaire.
Quittez pour quelque tems votre forme ordinaire ;
Et paroissons (a) ensemble aux yeux des Spectateurs,
Pour ce nouveau Theâtre autant de vrais Acteurs.
Vous, soin de ses Sujets, sa plus charmante étude,
Heroique souci, Royale inquietude !
Laissez-le respirer, & souffrez qu'un moment
Son grand cœur s'abandonne au divertissement.
Vous le verrez demain d'une force nouvelle,
Sous le fardeau public où votre voix l'appelle,
Faire obeir les loix, partager les bienfaits,
Par ses propres conseils prévenir nos souhaits,
Maintenir l'Univers dans une paix profonde,
Et s'ôter le repos pour le donner au monde.
Qu'aujourd'hui tout lui plaise, & semble consentir
A l'unique dessein de le bien divertir.
Fâcheux, retirez-vous ; ou, s'il faut qu'il vous voye,
Que ce soit seulement pour exciter sa joye.

(a) Plusieurs Dryades, accompagnées de Faunes & de Satyres sortent des Arbres & des Termes.

On avoit dressé le Theâtre au bas de l'allée des Sapins.

D'abord (a) aux yeux de l'Assemblée
Parut un rocher si bien fait
Qu'on le crut rocher en effet.
Mais insensiblement se changeant en coquille,
Il en sortit une Nymphe gentille
Qui ressembloit à la Bejar,
Nymphe excellente dans son art,
Et que pas une ne surpasse.
Aussi recita-t-elle avec beaucoup de grace
Un prologue estimé l'un des plus accomplis
Qu'en ce genre on pût écrire,
Et plus beau que je ne dis,
Ou bien que je n'ose dire;
Car il est de la façon
De notre ami Pellisson.
Ainsi, bien que je l'admire
Je m'en tairai, puisqu'il n'est pas permis
De louer ses amis.

Dans ce prologue la Bejar qui represente la Nymphe de la Fontaine, où se passe l'action, commande aux Divinités qui lui sont soumises de sortir des marbres qui les enferment, & de contribuer de tout leur pouvoir au divertissement de sa Majesté. Aussitôt les Termes & les Statues qui font partie de l'ornement du Theâtre se meuvent,

(a) La Fontaine, Oeuvres diverses, tome 3. p. 299.

& il en sort je ne sçai comment des Faunes & des Bacchantes qui font l'une des entrées du Ballet. C'est une fort plaisante chose, que de voir accoucher un Terme, & danser l'enfant en venant au monde. Tout cela fait place à la comedie dont le sujet est un homme arrêté par toute sorte de gens, sur le point d'aller à une assignation amoureuse.

ELEGIE

Sur la disgrace de M. Fouquet.

MUSES, dont l'amitié fidéle & genereuse
N'abandonna jamais la vertu malheureuse;
Oronte dont le sort faisoit tant d'envieux,
Oronte idolatré de la foule importune,
Oronte dont le cœur surpassa la fortune,
Oronte le premier entre les généreux,
Oronte, votre Oronte enfin est malheureux.
Parlez en sa faveur, & quand l'injuste Envie
Ternit d'un noir venin le lustre de sa vie;
Quand le lâche interêt qui s'accommode au tems
Appelle ses vertus des défauts éclatans;
Quand la foible amitié douteuse & chancelante
N'en parle qu'à l'oreille, & d'une voix tremblante:
Chantez comme autrefois avec la même ardeur
Ce qu'il aura toujours de constante grandeur:
Opposez vos concerts au vain bruit de l'orage,
Et d'un Roy magnanime appaisez le courage,

Celui dont vous plaignez le ſort infortuné,
Vous l'avez vû cent fois d'honneurs environné,
Qui vous tendoit la main, & prévenant vos plaintes,
Soulageoit les douleurs dont vous étiez atteintes.
D'un cœur né pour la gloire, & pour les beaux deſſeins,
Il cherçha le merite entre tous les humains.
Quel art un peu fameux, quel nom un peu ſublime
N'a reçu quelquefois des fruits de ſon eſtime?
Que n'a point embraſſé ſa generoſité?
Eſprit, ſçavoir, valeur, ſageſſe, ou pieté?
Et qu'a-t-on vû de grand, & de noble, & d'aimable,
Qui n'ait trouvé ſans ceſſe Oronte favorable?
Jamais les malheureux implorans ſon ſecours
Ne furent rebutés d'un inſolent diſcours:
Ami de la raiſon, & touché de ſes charmes,
Il ne la vit jamais, qu'il ne rendît les armes.
Jamais il ne quitta la douce humanité,
La modeſte pudeur, & la ſage équité.

Mais les diſcours du peuple, & le bruit de la France,
Admirant ſon malheur condamnent ſa prudence!
Eſprits nés de la terre, à la terre attachés,
Qui ne connoiſſez rien que ce que vous touchez:
Je vous voi ſans dépit, ainſi que ſans envie
Suivre les ſentimens qui réglent votre vie.

Suivez-les, Dieu le veut; & c'est votre repos;
Mais ce n'est point à vous à juger des heros.
Vous les connoissez mal, & votre ame flotante
En croit aveuglément une aveugle inconstante.

Quand un de ces heros vient la terre honorer,
Je ne sçai quoi de grand prend soin de l'inspirer;
Je ne sçai quoi l'éléve audessus de lui-même:
Une chaîne fatale, une force suprême,
Un charme tout puissant, un généreux poison
Le force à mépriser la vulgaire raison;
Et dédaignant d'aller par la route commune,
Il hazarde cent fois César & sa fortune.
Puis quand un beau succès couronne ses desseins,
Il est l'étonnement & l'amour des humains,
La gloire de ses jours, l'honneur de sa patrie,
Et des siecles suivans la juste idolâtrie.

Par ce chemin si noble, & si peu frequenté,
Oronte n'aspiroit qu'à l'immortalité.
Le Destin l'avoit mis au milieu des richesses;
Mais jamais de son cœur il ne les fit maitresses.
Il n'imita jamais ces avares mortels
A qui votre prudence éléve des autels.
Ces ames du commun, ou basses, ou prudentes;
Pareilles aux Fourmis grosses, noires, rampantes,
Que le peuple Indien admire sur ses bords,
Entassant & gardant les précieux thrésors,
Sans avoir d'autre objet, ô fureur sans seconde,
Que de les dérober à l'usage du monde.

D'un esprit élevé negligeant l'avenir,
Il toucha les thrésors, mais sans les retenir;
Il en fut le canal; c'est tout ce qu'on peut dire,
Pour les rendre à l'instant à tout ce vaste Empire:
Pensant à soutenir l'indigente vertu,
A relever par-tout le merite abbatu;
A l'éclat des beaux arts, à l'honneur de la France,
Il ne se réserva que la seule esperance,
Esperance fondée en son cœur, en sa foi,
En son rare génie, aux bontés de son Roi.
Mais son Roy ne le voit que d'un œil de colére!
Je me tais, & je sçai que je n'ai qu'à me taire.
Le Ciel qui fait les Rois leur montre leur devoir,
Leur donne sa lumiere, ainsi que son pouvoir.
Sage Roy, juste Roy, grand Roy, Roy veritable,
S'il a pû vous déplaire, Oronte est trop coupable.
Mais si dans son erreur, flaté de vos bontés,
Il couroit à sa perte, à pas précipités;
S'il n'a pû soupçonner votre juste colére;
S'il bruloit dans le cœur du desir de vous plaire;
Si ce cœur noble & franc, d'un zéle abandonné,
Tenant tout de vos mains, pour vous eût tout donné;
Si de ce zéle ardent il vous servit sans cesse:
Pardonnez au pouvoir de l'humaine foiblesse
Qui méle nos défauts à nos perfections,
Et la sagesse même aux folles passions.

Le Roy de tous les Rois, tout puiſſant & tout ſage
De qui votre grandeur eſt la vivante image,
De ſon thrône élevé regardant les humains
Ne voit rien que d'impur aux œuvres de leurs mains.
Tout lui ſemble pervers, & digne de l'abîme,
Et ſes yeux pénétrans ne trouvent rien ſans crime.
Cent fois dans ſa fureur, lâchant le frein des eaux
Il nous inonderoit de déluges nouveaux,
Si ſon arc dans le Ciel, conſtant & variable,
Ne lui repreſentoit ſa promeſſe immuable.
Cent fois il hâteroit, helas trop juſtement,
Le redoutable jour du grand embraſement,
S'il pouvoit revoquer comme des loix humaines
Ses decrets ſolemnels, & ſes loix ſouveraines;
Par qui devant les tems, devant terres ni mers
Il régloit le deſtin du changeant Univers.
Cent fois las de ſouffrir cette race exécrable,
Il reſout de punir au moins quelque coupable;
Il va le perdre enfin ce pecheur obſtiné.
Il l'a dit; il le veut; l'arrêt en eſt donné.
La foudre eſt en ſa main déja toute allumée,
De ſa bouche ne ſort que flamme & que fumée.
Mais alors ce pécheur d'un cœur humilié
Se ſouvient, ah trop tard, qu'il l'avoit oublié.
Il s'accuſe, il ſe hait; & ſa propre juſtice
Le condamne lui-même au plus cruel ſupplice.

Ce n'est pas ce qu'il craint, dans son triste malheur;
Son crime, & non sa peine, est toute sa douleur.
Non, il n'est point trop tard; atten, pécheur, espére;
Ce Dieu dans sa fureur se souvient qu'il est pére.
Sa fureur disparoit; tes pleurs l'ont desarmé.
Tes fautes l'irritoient; mais tu l'as reclamé.
Apprens à l'avenir à craindre sa puissance.
Admire ses bontés: adore sa clemence
Qui te rend, tant son cœur est pitoyable & doux,
Pour des siécles d'offense un instant de courroux.
Imitez son exemple, ô Prince magnanime,
Ici le repentir est plus grand que le crime.
Oronte dans les fers, privé de tout appui,
Consumé de douleurs, prêt à mourir d'ennui,
Ne regreta jamais ces esperances vaines
Qui firent si longtems ses plaisirs & ses peines.
Il ne regrete point les trésors decevans;
L'encens empoisonné des lâches courtisans;
Ni la sage Daphné qu'il rend si miserable,
De ses jours plus serains compagne inseparable;
Ni leurs tendres enfans, de tous abandonnés,
O trop heureux enfans, ou trop infortunés!
Ni ses ingrats amis, ni sa gloire passée.
Son Roy seul irrité revient en sa pensée.
C'est tout ce qui l'afflige; il ne pense qu'en vous,
Et voudroit bien mourir, mais sans votre courroux.

Gardez-le ce courroux, mais pour d'autres victimes,
Mais pour des ennemis, plus grands, plus légitimes;
S'il vous faut quelque jour, au gré de vos souhaits,
Après les fruits entiers d'une plus longue paix,
En faveur de l'Hymen pardonnant à l'Espagne,
Ainsi qu'un fier torrent inonder l'Allemagne;
Puis parmi les fureurs des belliqueux hazards,
Jusqu'au Thrône Ottoman poussant vos étendards,
Renverser à vos piés quiconque a l'insolence
D'opposer à vos coups sa vaine résistance,
Rompre les escadrons, percer de rang en rang
Suivi de larges flots de l'infidéle sang.
Tel qu'un jeune Lion dans les plaines humides
Sort, le cœur affamé de nobles homicides,
Et suivant sa fureur entasse par monceaux,
Malgré leurs vains efforts, Chiens, Pasteurs, & Taureaux,
Jusqu'à ce que ses yeux certains de sa victoire
Ne découvrent plus rien qui ne marque sa gloire.
Libre de passions, & libre d'interêts,
Je ne suis qu'à demi du rang de vos sujets.
Mais depuis deux hivers admirant votre vie;
Mon cœur se sent touché d'une plus noble envie.
Si je puis quelque jour d'un vol audacieux,
M'élever de la terre, & m'approcher des Cieux;

Si je puis quelque jour, charmé de vos merveilles
Montrant à l'Univers, après de longues veilles,
Ce que peut un esprit nourri dans les beaux arts,
Egaler votre histoire à celle des Cesars :
Ne me dérobez point ce beau trait de clemence ;
Je l'attens,& mes voeux sont les voeux de la France.
Mais quand ces voeux secrets n'osent se hazarder,
C'est ce que votre gloire ose vous demander ;
C'est ce que vous demande une troupe affligée
Qui ne merite pas de se voir négligée,
Les Lettres & les Arts, la douce Humanité,
La modeste Pudeur, & la sage Equité.
Mais vous dont l'amitié fidéle & généreuse,
N'abandonna jamais la vertu malheureuse,
Muses, si de tout tems vous futes mon amour,
Si pour vous mieux connoître, inconnu de la Cour,
Suivant les sages loix de la sainte nature,
Je choisis une vie aussi douce qu'obscure :
Soit que nous habitions les climats temperés,
Que le paisible Arar fend à pas mesurés,
Ou les climats plus froids, & plus voisins de l'Ourse,
Qui du rapide Rhin bornent la longue Course,
Chantons incessamment : Oronte est malheureux,
Mais il fut le premier entre les généreux.
D'un coeur né pour la gloire,& d'un esprit sublime,
Il chercha des humains & l'amour & l'estime.

Il fit de ce trésor son plus riche butin.
Il s'éleva lui-même au dessus du destin.
Son nom environné d'un beau rayon de gloire
Conservera sa place au Temple de mémoire.

REQUÊTE
A la Posterité.

A Nos Seigneurs de la posterité,
Juges des Rois, & tout pleins d'équité,
Paul Pellisson dans une prison noire,
Manquant de tout, même d'une écritoire,
Comme il le peut, en son entendement
Vous fait sa plainte, & remontre humblement,
Qu'il a procès contr'un Roy magnanime
Qui fut toujours l'objet de son estime.
Pour le servir, il quitta les amours,
Les tendres vers, & les tendres discours;
Mourut au monde, & de très-bonne grace
Son Epitaphe (a) en fut faite au Parnasse;
Veilla, sua, courut, n'oublia rien
Pendant quatre ans hors d'acquerir du bien,

(a) Menage dès l'an 1659. lui fit l'Epitaphe suivante, & c'est à cette Epitaphe que l'Auteur fait allusion.

Ici gît le fameux Achante,
L'honneur des rivages François,
Il tiroit après lui les rochers & les bois
Par les sons amoureux de sa lyre charmante.

N'en voulant point qu'il ne lui vînt sans crime,
Ou qu'un patron ne rendît legitime.
Bien lui fut dit par gens de très-bon sens
Qu'il se hatât, que c'en étoit le temps;
Que s'il venoit quelque prompte retraite
Il passeroit pour n'être qu'un Poete.
Mais toujours ferme en sa premiere humeur
Se contenta de sentir en son cœur,
Que pour connoître ou l'histoire, ou la fable
De nuls emplois il n'étoit incapable,
Ni dédaigneux pour les moins importans,
Ni foible aussi pour soutenir les grands.
Quoiqu'il en soit, ou faveur, ou merite,
Sa part d'emploi d'abord la plus petite
Fut la plus grande, après qu'il fut connu.
Lui des premiers, quoique dernier venu,
On le vit lors traiter, compter, écrire
Pour l'interêt de tout un vaste Empire.
Et toutefois, ô souvenir amer!
Pour ce grand Prince il sçut encor rimer.
Témoin ces vers, (b) *puisque Louis l'ordonne,*
Arbres, parlez mieux que ceux de Dodone,

Passant ne pleure point son sort,
De l'illustre (a) Sapho que respecta l'envie
Il fut aimé pendant sa vie;
Il en est plaint après sa mort.

(a) Madem. de Scudery si connue sous le nom de Sapho.

(b) Vers du Prologue de la Comedie des Fâcheux.

Louis le veut. Sortez, Nymphes, sortez!
Mais au milieu de ces prosperités,
Il plut au Ciel par un grand coup de foudre
En un moment de les reduire en poudre.
Il ne veut pas mettre en longue oraison
Les longs ennuis de sa dure prison.
N'ayant pour lui courroux, mépris, ni haine,
On l'en plaignoit; il les souffroit sans peine;
Quand un Démon jaloux & suborneur,
Pour lui ravir ce reste de bonheur,
Aux plus hauts lieux forma de vains nuages,
Troubla les airs, excita cent orages.
Vous le sçavez grilles, portes, verroux,
Si dans ces lieux, sans nuls témoins que vous;
Son coeur, sa main, sa langue, sa mémoire
Du grand Louis n'ont reveré la gloire,
Faisant pour lui ce qu'un coeur bien pieux
Au même état auroit fait pour les Dieux.
Vous le sçavez, ô puissance divine!
S'il eut jamais l'esprit à la rapine.
Et toutefois, sans sçavoir bien pourquoi,
Certaines gens qu'on nomme gens du Roi,
Bien renfermé le déchirent d'injures,
Lui demandant par longues écritures
Les millions que faisant son devoir
Il n'eut jamais, mais qu'il pouvoit avoir.
On le diffame, & qui pis est encore,
Il le sçait bien, mais il faut qu'il l'ignore.

O nos Seigneurs de la posterité,
Juges des Rois, plaise â votre équïté,
Quant aux écrits qui ternissent sa gloire,
Ne les pas lire, ou bien ne les pas croire;
Consent pourtant que vous alliez prêchant
Qu'il fut un sot, mais non pas un méchant.
Quant à LOUIS l'ornement de son âge;
Si dans six mois, un an, ou davantage,
Il ne lui rend, sans y manqùer en rien,
Liberté, joye, honneur, repos, & bien;
Quoiqu'à la gloire il ait droit de prétendre,
Plus qu'un César, & plus qu'un Alexandre;
Ce nonobstant, pour sa punition,
Le déclarant égal à Scipion,
A cet effet, d'ôter de son histoire,
Sans que jamais il en soit fait memoire,
Quatre vertus, six grandes actions,
Douze combats, soixante pensions,
Faire défense aux échos du Parnasse
De le nommer le plus grand de sa race;
A tous faiseurs de chants nobles & hauts,
A tous Ronsards, Malherbes, & Bertauts,
A tous faisans galantes écritures,
A tous Marots, Brodeaux, Mellins, Voitures,
A tous Arnauds, Sarasins, Pellissons,
D'à l'avenir dans leurs doctes chansons,
Passé mille-ans, faire aucun sacrifice
A son grand nom; & vous ferez justice,

DIALOGUE
D'ACANTE ET DE PEGASE,
Sur les Conquêtes du Roy.

ACANTE.

A MON fecours, Pégafe, en ce befoin extrême.
Il me manque un cheval, il faut fuivre le Roi.

PEGASE.

Le fuivre! & quel moyen? je ne le puis moi-même
Non plus que ton bidet, ou ton grand palefroi.

ACANTE.

Tu fuivis toutefois le diligent Achille
Dans le cours glorieux de fes hardis exploits.

PEGASE.

D'accord; mais en dix ans il prenoit une ville.
En prit-il jamais quatre en la moitié d'un mois?

ACANTE.

Et le fameux Céfar qui prefque fans combattre
Venoit, voyoit, vainquoit, ne le fuivois-tu pas?

PEGASE.

Jamais il n'eût quitté la belle Cléopatre
Pour venir prendre Dole un jour de Mardi gras.

ACANTE.

Mais Alexandre enfin, vîte comme un tonnerre,
Toujours à ses côtés te voyoit galoper.

PEGASE.

Je le perdois souvent ; il alloit tant que terre :
Mais quand il s'enyvroit, on pouvoit l'attraper.

ACANTE.

Je t'entens, rien ne suit un Roy que rien n'arrête,
Ni plaisirs, ni douleurs, ni brouillars, ni beaux jours,
Ni calme decevant, ni terrible tempête,
Ni le froid des hivers, ni le feu des amours.

Comme toi je l'admire, & ne m'en sçaurois taire :
Sur un si grand sujet on ne peut achever.
Mais adieu : pour ce coup tu n'es pas mon affaire.
Je cherche un vrai cheval que je puisse crever.

Où trouver ailleurs rien de plus ingenieux & de plus délicat tout ensemble ? C'est un grand art que de louer en badinant & sans faire semblant de rien. Ce qui donna lieu à la fiction, c'est que Pellisson qui étoit de tous les voyages de LOUIS XIV, manqua un jour de cheval. Ce jeu d'esprit vaut un panegyrique dans les formes. *Bouhours, pensées ingenieuses.*

ECHO SUR LA PRISE DE VALENCIENNES en 1677.

TOUJOURS au milieu du Salpêtre. *être*;
Percer partout comme un éclair. *taire*;
Ne se plaire qu'où la trompette.. *pette*;
De bon œil les Soldats qui font bien leur devoir.. [*voir*
Rencontrer toujours la fortune.. *une*,
Porter un faix de soins dont on verroit Atlas.. *las*,
Et trouver les vertus même dans les rebelles. *belles*;
C'est ternir les Heros passés.. *assés*
Et servir aux futurs d'exemple.. *ample*.
Que par ce Conquerant vous serez embellis.. *lis*!
Son nom quoiqu'éclatant, bien moins que sa personne.. *sonne*.
Chacun prendra de lui, charmé de ses exploits, *loix*.
Quiconque à les louer, employer vers ou prose, *ose*
Ignore qu'on y voit les plus brillans esprits.. *pris*.

Cette piece qui se lit dans le Carpentariana, a été repetée dans l'édition des lettres historiques sur les campagnes de LOUIS XIV.

Un Acrostiche, un Echo & autres jeux de Poesie me divertissent, pourvû qu'on ne m'en donne pas beaucoup à lire, dit Patin : *Esprit de Guy Patin p.* 161. *Edit. d'Amst.* 1709.

Je n'ai point lu d'Echos dans les Anciens, comme

me on a affecté d'en faire dans ces derniers temps, dit Menage, *Tome II. Du Menag.*

Il ne ſuit pas de là que les Anciens n'en ayent point fait. Martial *livre* 2. *Epig*. 86. donne aſſés à entendre le contraire, lorſque ſe moquant de ces ſortes de jeux, il dit qu'on ne trouvera rien de tel dans ſes Poeſies: *Nuſquam Graecula quod recantat Echo.* Par où d'un côté il témoigne qu'il y avoit de ſon temps des Poetes Latins qui faiſoient des Echos, & de l'autre que cette invention venoit des Grecs. Ariſtophane dans ſa Comedie intitulée Θεσμοφοριάζουσαι, introduit Euripide ſous le perſonnage d'Echo. Callimaque dans l'Epigramme Ἐχθαίρω τὸ ποίημα τὸ κυκλικόν ſemble avoir eu envie de faire une eſpece d'Echo. Planudes *l.* 4. *c.* 10. de l'*Aſtrologie*, rapporte un Echo de Gauradas Poete peu connu, mais ancien, ſelon Politien. *Ovide liv.* 3. *des Metam. Echo & Narcis.*

SONNET A DAPHNIS,

Sur ſon Mariage.

UN autre depeindra dans de plus nobles vers
Les douceurs de tes feux & de ton hymenée,
Parlera des tréſors dont ton ame eſt ornée,
Et te couronnera de Lauriers toujours verds.

Un autre donnera mille éloges divers
A la jeune Beauté qui fait ta deſtinée,
Et l'ayant richement de gloire couronnée,
La montrera pompeuſe aux yeux de l'Univers.

Moi qui pour ces deſſeins n'ai pas aſſés d'haleine,
Pour peindre ton bonheur, & ſans art, & ſans peine,
J'en dis ce qu'en tous lieux on en dit aujourd'hui.

Daphnis eſt bienheureux, ſon Amarante eſt telle
Que tout autre que lui ſeroit indigne d'elle,
Comme toute autre qu'elle eſt indigne de lui.

SONNET

A la tête du premier Tome de l'Hiſtoire du Dauphiné par Chorier.

LE premier des Ceſars embellit ſon hiſtoire
En voulant honorer Pompée après ſa mort.
Le grand Auguſte eut part à cet illuſtre ſort;
Ayant rebâti Rome, & relevé ſa gloire.

Ciceron, ce ſçavant, ſi cher à la memoire
Conſerva ſon pays d'un heroïque effort,
Ses éloquens diſcours en furent le ſupport,
Et ſes ſages conſeils la plus grande victoire.



Chorier, n'es-tu pas mieux, d'un titre moins
flateur
Pere de ta patrie, & le reparateur ?
Tu lui rens sa noblesse illustre & sans pareilles.

Par toi son nom fameux éclate en toutes parts ;
Et tu dis & tu fais en toutes ces merveilles
Et mieux qu'un Ciceron & plus que deux Cesars.

ENIGME.

D'UN pinceau lumineux, mais sans trop de
lumiere,
Je forme sans former mille traits differens.
La plus proche beauté m'est toujours la plus chere,
Et j'aime également les Rois & les Tyrans.
Plus je sçai bien tromper, & plus je suis fidéle.
Plus je suis infidéle, & plus on me cherit.
Je ne pleure jamais lorsque mon Amant rit,
Et je brille du feu dont son œil étincele.

*MEDITATION.

LORSQUE B. l'homme de Dieu
Se met à songer que le Traitre
Vendit trente deniers son Seigneur & son maître:
Le malheureux, dit-il ! l'avoir vendu si peu !

Que ne pouvois-je être en sa place!
Vous m'eussiez plutôt écorché,
Perfides Juifs, maudite race,
Que d'en avoir si bon marché.
Puis gardant le silence, en lui-même il medite
Ce qu'il eût pû le vendre; & voyant tout d'un trait
Combien à cette mort le genre humain profite,
Il se mit en tête soudain
D'en repeter le prix sur tout le genre humain.
Voilà le *second point*, & la source benite
Des taxes d'aujourd'hui que personne n'évite.
Mais s'il vient à songer qu'au prix d'un si grand bien
Toutes les taxes ne sont rien;
Et qu'un jour là dessus le Beat s'abandonne
Aux reflexions qu'il fera;
Le fruit du *dernier point* sera
De ne laisser rien à personne.

EPIGRAMME.

GRANDEUR, sçavoir, renommée,
Amitié, plaisir, & bien,
Tout n'est que vent, que fumée.
Pour mieux dire, tout n'est rien.



EPIGRAMME.

QUI rien ne nous embarrasse ;
Et pourquoi tant de façons ?
Bonne fortune, ou disgrace,
Elle passe, ou nous passons.

EPIGRAMME

Sur la Bastille.

DOUBLES grilles à gros cloux,
Triples portes, forts verroux,
Aux ames vraiment méchantes
Vous representez l'Enfer !
Mais aux ames innocentes
Vous n'êtes que du bois, des pierres & du fer.

SUR LE MOT

Desincamerer.

SIRE, l'on dit que le saint Pere (a)
Lequel avoit *incameré*
Castro Duché tant desiré
A la fin le desincamere.

(a) Alexandre VII.

Il n'a pas tenu sa colere,
Verra-t-on la vôtre durer ?
Et ne sçauroit-on esperer
Que votre justice ordinaire
Vienne nous desincamerer ?
Quant a moi, Sire, je l'espére;
Votre Majesté le fera.
Ma Muse le celébrera;
Tout l'Univers l'adorera,
Quand elle sera moins sevére;
Et nous desincamerera.

Monsieur Pellisson étant à la Bastille fut consulté en qualité d'Academicien par un Officier, sur une gageure faite entre deux autres prisonniers, si *desincamerer* étoit françois ou non?

Incamerer & *desincamerer* sont deux termes purement Italiens. *Incamerare ritener prigione in camera.. vale anco confiscare. Vocab. della crusca.* Ici incamerer c'est proprement reunir à la Chambre Apostolique; comme desincamerer, c'est révoquer l'incameration.

Le mot *desincamerer* se lit au premier article du Traité de Pise conclu le 12 Fevrier 1664. On lit 1662, dans la traduction de M. l'Abbé Regnier, mais c'est une faute d'impression.

I. Art. du Traité de Pise. Sa Sainteté... desincamerera, c'est-à-dire révoquera & annullera l'incameration des Etats de Castro & de Ronciglione... & accordera en même temps à M. le Duc de Parme un délai de huit années, conformément à celui qui lui fut accordé par le contrat passé entre la Chambre Apostolique & lui... dans lequel terme il pourra retirer & racheter lesdits Etats, en rendant & payant effectivement un million six cens

vingt-neuf mille sept cens cinquante écus qui sont dûs à la Chambre Apostolique. *Et cela* en deux differens payemens.

Cette desincameration n'eut point d'execution tant par les difficultés que la Cour de Rome fit en 1667, à la mort d'Alexandre VII. de recevoir le premier payement qui lui fut offert, que par celles qu'elle fit en 1672 sous Clement X. & qui furent suivies d'une nouvelle incameration, malgré les protestations du Duc de Parme: le terme de huit années accordé pour le rachat étant expiré.

EPIGRAMME

Sur une Maison.

J'AI passé de main en main
De Boisset à Brossamin,
A Sabatier, à la Prune,
A Montauron, à Dodun.
Mais je n'étois à pas un,
J'étois à la fortune.

Ceux que M. Pellisson nomme ici étoient des Financiers qui s'étoient enrichis dans les affaires du Roy.

A l'occasion de Montauron, on dit que le célébre P. Corneille voulut dedier une de ses Tragedies au Cardinal Mazarin; mais qu'ayant sçû que ce Ministre ne lui destinoit qu'un fort petit present, il changea l'Epitre dédicatoire qui étoit déja faite, & à peu de chose prés la fit servir pour Montauron qui paya l'encens beaucoup plus cher que n'eût fait le Ministre.

EPIGRAMME
Sur un Arbre.

Abatu par un orage
On me fait voguer sur l'eau
O l'infortuné présage!
Avant que d'être vaisseau
J'avois déja fait naufrage.

EPIGRAMME.

Un sourd fit un sourd ajourner
Devant un sourd en un village,
Et puis s'en vint haut entonner
Qu'il avoit volé son fromage.
L'autre répond du labourage:
Le Juge étant sur ce suspens
Declara bon le mariage,
Et les renvoya sans dépens.

M. Pellisson a imité ici Jean II. voici l'Epigramme du Poete Latin.

SURDUM JUDICIUM.

Cum surdo lis est surdo, sub judice surdo,
Ut similem simili jungit ubique Deus.
Ille petit pretium pro menses quinque locatis
Ædibus, hic noctu se moluisse refert.
His judex: an non ex æquo mater utrique est?
Quid porro restat? tollite uterque simul.

EPIGRAMME

EPIGRAMME

Contre un Envieux.

PAUL cet envieux maraut
Sur l'échelle même enrage,
Qu'un autre ait eu pour partage
De deux gibets le plus haut.

EPIGRAMME

Contre les Astrologues.

Imitation de Lucilius.

TROIS fois trente-trois journées
Achéveront mes années,
Disoit en bien supputant
Un Astrologue important.
Chacun commença d'attendre ;
Mais voyant venir les cent,
Sans que la mort le vint prendre,
De dépit il s'alla pendre :
Il a deviné pourtant.



EPIGRAMME

Contre les mêmes.

IL devoit vivre cent ans,
Disoient tous ces charlatans;
Et triompher de l'envie.
Comme on l'alloit enterrer;
Un seul trouva sans errer
Qu'il étoit de courte vie.

EPIGRAMME

Sur un homme qui avoit fait naufrage;

Imitation d'Antipater.

TU me vois sur le rivage,
Pilote, & tu crains la mort?
Va, sui ta course & ton sort.
Lorsque je faisois naufrage,
D'autres arrivoient au port.

EPIGRAMME

Contre les Medecins.

VOus voulez vous en défaire?
Ne cherchez point d'assassins.
Donnez-lui deux Medecins,
Et qu'ils soient d'avis contraire.

EPITAPHE DE SARASIN.

ADSTA viator, SARACENUS hîc jacet,
Doctus, disertus, eruditus, elegans;
Oratione qui solutâ commodè,
Idemque versâ scriberet feliciter;
Comis, venustus, & facetus, & placens:
Aulæ peritus, & sagax, & callidus:
Domi, forisque, in otio, in negotio,
Pariter jocosis vacabat & seriis,
In cuncta rerum transiens miracula.
Luge viator: SARACENUS hîc jacet.

M. l'Abbé d'Olivet applique ces vers à M. Pellisson qui en est l'Auteur. Otons, dit-il, Sarasin, & mettons Pellisson, la mesure des vers en souffrira; mais pour le sens il n'y aura rien qui ne quadre d'un bout à l'autre.

Fin du premier Tome.

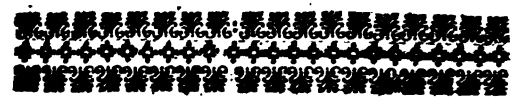


TABLE DES PIECES

Contenues dans ce premier Volume.

Les Pieces qui paroissent ici pour la premiere fois sont marquées d'un Asterisque.

LIVRE I.

POESIES CHRE'TIENNES.

LIVRE II.

LIVRE III.

POESIES MORALES.

LIVRE IV.

POESIES GALANTES.

LIVRE V.

POESIES DIVERSES.

Fin de la Table du premier Volume.

Devaux
23.11.90
3 vols
[VOLTAIRE]

7 — 10 3





